

P. 1
ROME, CENTRE D'ÉTUDES MARISTES
1995

A la manière
de Marie

Une exploration de la spiritualité Mariste

par

Craig Larkin, sm

Traduction Française

Table des matières

Première Partie Les Origines

Chapitre 1 :	Voyez le roc	P. 9/34
Chapitre 2 :	Quelque chose de neuf	P. 37/58

Deuxième Partie Une vie venue du dedans

Chapitre 3 :	Une force vitale	P. 63/82
Chapitre 4 :	Le feu et la rose	P. 85/102

Troisième Partie En mission

Chapitre 5 :	Le départ	P. 107/124
Chapitre 6 :	Sur la marge	P. 127/146

Quatrième Partie Faire advenir

Chapitre 7 :	Des gens ordinaires	P. 151/168
--------------	---------------------	------------

Préface

Ceci est une œuvre collective

Il y a une certaine manière de vivre l'Évangile qui n'a jamais cessé de m'attirer : c'est la manière dont Marie l'a vécue, telle qu'elle a été comprise par un groupe de gens qu'on appelle les Maristes.

Voici l'histoire de ces hommes et de ces femmes qui, au siècle avant dernier, se sont engagés dans ce qu'ils appelaient « l'Œuvre de Marie » et qui ont lancé un mouvement qui vit toujours aujourd'hui. C'est aussi l'histoire de ce qui fait penser, juger, agir les Maristes d'aujourd'hui.

Au fil des années, beaucoup ont mené des études de recherche approfondie sur les origines et la spiritualité du projet Mariste. D'autres y ont ajouté leur expérience de la vie religieuse Mariste : hommes et femmes jeunes, novices se préparant à la vie religieuse Mariste ; hommes et femmes qui vivent cette manière de vivre en couples ou en célibataires ; étudiants qui entrevoient ce que cette spiritualité pourrait signifier pour eux.

C'est pourquoi ce livre, qui traite de 'l'œuvre de Marie » est aussi une œuvre collective. Une bonne partie de son contenu a été recueilli auprès de sources qui ne sont pas facilement accessibles. Il y a des extraits de monographies approfondies ou d'études savantes. Et il y a des intuitions profondes fournies par des gens qui ne se considéreraient pas eux-mêmes comme des intellectuels et qui seraient surpris de savoir que leurs paroles peuvent même être citées. Certaines de ces paroles ont été écrites par des étudiants dans des travaux qui ne sont plus disponibles. La fraîcheur de leurs intuitions ajoute une autre dimension au travail des intellectuels. En ce sens tout ce qu'il y a dans ce livre a été créé, ou vécu, ou écrit par d'autres avant qu'un mot n'en ait jamais été écrit par moi.

Les livres deviennent vivants seulement quand on les prend et qu'on s'en sert. Vous avez déjà donné vie à ce livre puisque vous l'avez en main. Comment voulez-vous le faire parler ? C'est un livre inhabituel. D'une part, on peut le lire d'une couverture à l'autre comme un texte qui se suit. D'autre part, chaque groupe de deux pages forme un ensemble qui se tient et peut servir comme une unité pour la réflexion. La partie gauche sur fond de couleur fournit un commentaire tandis que le reste donne matière à pousser la réflexion au delà.

On peut donc ouvrir le livre à n'importe quel endroit et être en mesure de goûter cette manière de vivre dans l'Église. Cependant, quand tout est dit et fait, c'est Marie elle-même qui communiquera son « esprit ». Qu'elle soit votre compagnon et votre guide dans la lecture de ce livre comme elle a été les miens quand je l'écrivais.

Craig Larkin, sm

**Tables des matières
de la Première Partie**

Origines

Chapitre 1 : Regardez la pierre	P. 9
Une voix silencieuse	P. 10
Un écho de ce que j'ai entendu	P. 12
Six mille pages	P. 14
Telle est la première étape	P. 16
« J'ai entendu intérieurement »	P. 18
La dispersion	P. 20
Jeanne-Marie Chavoin	P. 22
Marcellin Champagnat	P. 24
Jean-Claude Colin	P. 26
« Le projet est venu de Dieu »	P. 28
« Du jamais vu... un monstre »	P. 30
« Le doigt de Dieu »	P. 32
« Regardez la pierre.... et la carrière»	P. 34
 Chap. 2 : Quelque chose de nouveau pour notre époque	 P. 37
Et cela fait une différence	P. 38
Quelque chose de jamais envisagé	P. 40
Les derniers temps	P. 42
À monde nouveau, Église nouvelle	P. 44
« L'œuvre de Marie »	P. 46
« Dans ce monde »	P. 48
« Instruments de la miséricorde divine »	P. 50
« Instruments efficaces »	P. 52
Les grands « NON »	P. 54
« La seule façon de faire du bien »	P. 56
« Donner chair à la Parole »	P. 58

-O-O-O-O-

*Regardez la pierre
dans laquelle on vous a taillés
et la carrière d'où l'on vous a extraits.
Isaïe 51,1*

1. Regardez la pierre

Ce livre est l'histoire d'une certaine manière de vivre l'Évangile ; il n'y a qu'un Évangile, bien sûr, c'est la personne de Jésus. Il est la « Bonne Nouvelle » de Dieu. Mais la vie et les paroles de Jésus, rapportées dans les Évangiles écrits, sont pour toutes époques et toutes générations ; mais chaque époque, chaque personne, et chaque génération sont différentes. Il y aura donc différentes manières de vivre l'Évangile selon la personnalité des individus, leur lieu d'origine, et l'époque dans la quelle ils vivent.

Quand François d'Assise prit l'Évangile comme source de sa vie, il découvrit Jésus le Pauvre « qui n'avait nulle part où reposer sa tête ». Dominique chercha dans l'Évangile et découvrit Jésus comme la Parole de vie qui doit être contemplée et proclamée « en esprit et en vérité ». Quand Ignace de Loyola ouvrit l'Évangile, il découvrit Jésus comme un Compagnon de route qui « allait en faisant le bien ». Jean de la Croix découvrit Jésus comme celui qui aime, l'invitant à gravir de plus en plus haut les pics de la montagne de la contemplation.

Chacun d'eux, et tant d'autres durant les siècles, nous a laissé un point de vue particulier sur une manière dont on peut vivre l'Évangile. Au siècle dernier, un groupe de gens, en France, se rassemblèrent poussés par la même question : « Et si nous découvrions ensemble l'Évangile et le vivions comme Marie l'a vécu ? » Ce qu'ils trouvèrent apporta une différence dans leur vie ; et cependant c'était une manière simple de vivre une vie que n'importe qui peut vivre, quel que soit son âge ou son état de vie.

À l'époque de l'Ancien Testament, en un temps où le Peuple de Dieu était désorienté et démoralisé, le Prophète Isaïe lui dit : « *Écoutez-moi, vous qui cherchez Dieu, regardez la pierre dans laquelle on vous a taillés, et la carrière d'où l'on vous a extraits* ». Il leur rappela leur père dans la foi, Abraham, et leur mère, Sarah, par qui ils étaient venus vers Dieu. Les mots d'Isaïe sont un bon point de départ pour nous. Les premiers Maristes, étaient des hommes et des femmes presque littéralement tirés de la pierre. Mais ce que ces pionniers trouvèrent était neuf pour leur époque. Et pour la nôtre.

Une voix silencieuse

Dans le livre de Lewis Carroll "Alice aux pays des merveilles", le Roi conseille au lapin blanc qui s'apprête à lire quelques vers de "commencer par le commencement, de continuer jusqu'à la fin et là de s'arrêter". C'est un petit peu différent avec notre histoire. Les débuts de l'histoire mariste sont très compliqués. Contrairement à

d'autres mouvements qui ont une seule personnalité comme fer de lance du groupe, il semble que le projet Mariste ait été bien plus une expérience collective, avec beaucoup de personnalités différentes entrant en scène, certaines demeurant sur le devant de la scène, certaines disparaissant temporairement et d'autres pour toujours.

Il est donc peut-être plus facile pour nous de ne pas suivre le conseil du Roi, mais de commencer plutôt quelque part après le début, en rencontrant un homme qui n'était ni un des fondateurs, ni un membre du premier groupe de Maristes. Il est entré en scène très tôt, puis s'est effacé discrètement, environ vingt ans plus tard. Mais il est, pour une raison précise, d'une grande importance dans l'histoire Mariste.

Il s'appelait Gabriel Claude MAYET, né à Lyon, en France, en 1809. Mayet n'était pas particulièrement attiré par la vie d'Église, mais il connut, en 1872, une profonde conversion personnelle et commença à étudier pour se préparer à la prêtrise. Il fut ordonné sous-diacre en 1832 mais n'était pas sûr, à ce stade, s'il voulait être prêtre diocésain ou Jésuite. Il demanda conseil à Jean-Marie Vianney, le curé d'Ars, et ce fut lui qui lui suggéra d'envisager la possibilité de se joindre au groupe de Maristes qui était alors en train de se constituer. Mayet ne suivit pas ce conseil à ce moment-là et fut ordonné prêtre diocésain en 1836.

Il fut alors atteint d'une maladie de la gorge qui allait par la suite devenir très handicapante.

Lors de sa convalescence, il décida de suivre les conseils du Curé d'Ars et écrivit pour demander des informations sur les Maristes. La réponse qu'il reçut lui fit une impression si profonde qu'il décida de rejoindre le groupe. Il entra au noviciat des Pères Maristes en 1837. Mayet était quelqu'un de méticuleux, qui avait pris l'habitude de rassembler les conseils de ses directeurs spirituels dans son journal qu'il appela "Notes Personnelles". L'un de ses directeurs était Jean-Claude Colin, auquel avait alors été confiée la direction du projet Mariste. Le temps passant, Mayet réalisa qu'il pouvait apporter une contribution importante et personnelle à l'histoire du projet Mariste en collectant les paroles de Colin.

P.12

" Un écho de ce que j'ai entendu "

A partir de 1838, Mayet commença à séparer ses notes personnelles de ce qui allait devenir ses notes sur la Société de Marie. Ces dernières forment la base de ce qu'il appela ses *Mémoires*. A la fin de l'année académique 1838-1839 la santé de Mayet commença à se détériorer et la maladie affectant sa capacité à parler empira. Incapable de parler, Mayet ne pouvait s'engager dans le travail apostolique normal d'un prêtre. Il passa un an en-dehors des maisons Maristes dans l'espoir de se remettre, mais ceci fut sans effet et il demeura virtuellement incapable de parler pour le restant de ses jours. Une telle tragédie personnelle se révéla être une bénédiction pour l'histoire Mariste. Alors qu'il était en convalescence, Mayet eut l'idée d'organiser ses notes personnelles pour s'assurer que ce qui était privé puisse être séparé de ce qui concernait l'histoire de la Société de Marie et ses souvenirs personnels de Jean-Claude Colin.

La place de Colin dans le groupe des fondateurs du projet Mariste était claire. Il était celui qui savait exprimer le plus clairement l'esprit Mariste et donner à ceux qui le

suivaient une intelligence de l'essence de l'entreprise Mariste. En 1840, le travail réalisé par Mayet de collecte d'information auprès de Colin prenait de plus en plus d'ampleur. Il se tourna vers un prêtre du diocèse de Lyon, le P. Philippe Dupuy, pour l'aider à organiser le travail. Mayet donna ses notes à Dupuy ; Dupuy en copia des extraits que Mayet ensuite corrigea ou embellit. On commence alors à voir parfois dans les cahiers tantôt l'écriture de Mayet et tantôt celle de Dupuy, avec des commentaires par Mayet dans la marge.

A ce stade, Mayet avait commencé à développer un plan général selon lequel il allait organiser l'énorme quantité de données qui lui arrivaient. Les Mémoires nous donnent quelques aperçus d'une "spiritualité" particulière émergeant de l'entreprise Mariste. S'étant entraîné à noter avec une grande rapidité et une grande exactitude ce qu'il entendait de Jean-Claude Colin, Mayet devint un fidèle rapporteur de ses remarques, ainsi qu'un observateur fin et lucide non seulement de ses qualités, mais aussi de ses faiblesses, qu'il nota avec honnêteté et intégrité, sans détour ni recherche du sensationnel. Le sens de la mission qui habitait Mayet et la conscience qu'il avait de l'importance de son travail pour le futur de la Société de Marie l'aidèrent à réaliser que son silence pouvait fournir - selon ses propres mots - " un écho de ce qu'il avait entendu " des origines et de la spiritualité Maristes. Mayet était un " nègre " par excellence, un scribe silencieux dans l'histoire du projet Mariste.

P.14

" Six mille pages "

Le travail de Mayet sur l'histoire des commencements et des premières années de l'entreprise Mariste dura de 1837 à 1854, période pendant laquelle son ancien directeur spirituel, Jean-Claude Colin, était Supérieur Général des Pères Maristes. Ce que Mayet nota dans ses carnets n'était pas seulement une information factuelle concernant la croissance de la Société. Ce qu'il rassembla durant ces années reflète le souci de Colin d'imprimer la " manière Mariste " sur la Société et de donner à ses membres une approche mariale de l'action.

Mayet était conscient de sa mission de fournir aux générations futures les moyens de découvrir l'essence de la manière de vivre Mariste. Une grande partie de ce qu'il a noté vient des discours que Colin donnait aux prêtres Maristes lors de la retraite annuelle. De manière encore plus significative, il nota les commentaires spontanés que Colin faisait à table ou lors de moments informels après le repas. Selon l'une de ses entrées, Mayet prenait son cahier caché sous la table et notait ce qu'il pouvait, souvent aidé par d'autres. Lors d'une de ces occasions, Mayet écrit de Colin : **" De temps en temps il lançait de ces traits vifs qui embrasent les cœurs, ou proférait quelques-unes de ces paroles monumentales qui, d'un seul jet, expriment tout l'esprit de la Société "**. C'est grâce à Mayet que beaucoup de ces propos spontanés ont été préservés pour l'avenir. (NB BB : c'est le bon texte)

Lorsque Jean-Claude Colin démissionna de sa charge de Supérieur Général des Pères Maristes en 1854, Mayet considéra que son travail était terminé et il remit ses *Mémoires* au nouveau Supérieur Général. A cette époque; ses notes remplissaient onze volumes. Seuls neuf d'entre eux subsistent, mais ils contiennent six mille pages d'une écriture serrée, couvrant tous les éléments essentiels de la vie et de l'esprit Maristes des premières années. Ils nous donnent en fait une excellente idée de ce à

quoi ressemblait le projet Mariste pour ceux qui le rejoignirent à ce moment-là et de ce qu'étaient les fondations d'une entreprise que tant de personnes bâtissaient avec tant de zèle.

Bien que cela puisse donner l'impression de commencer une histoire ailleurs qu'au début, il semble juste de commencer notre histoire avec Gabriel Claude Mayet, tant il a consigné de notes de l'histoire des origines Maristes. ; et donc, comme le chœur dans une pièce antique, il apparaîtra tout au long de notre histoire, offrant des commentaires et ajoutant des détails au tableau. Presque chaque page de notre histoire se référera à Mayet. Mayet était par-dessus tout un homme curieux; et c'est cette curiosité qui l'a conduit à découvrir bon nombre de faits cachés de l'histoire Mariste.

P. 16

" Telle est la première étape "

Mayet avait été intéressé par les origines de l'entreprise dès le début de sa vie avec les Maristes. En suivant les notes qu'il prit entre 1838 et 1854, nous pouvons suivre à la trace sa compréhension des événements et comment elle s'est approfondie et clarifiée. Lorsqu'il rassembla ses notes sur les origines du projet Mariste, voici comment il comprenait les faits. Pour autant qu'il sache, le premier événement important avait eu lieu dans la chapelle de Notre Dame de Fourvière à Lyon, le 23 juillet 1816. Douze séminaristes âgés entre vingt et trente-quatre ans grimpèrent les marches raides menant au sommet de la colline de Fourvière. Là, dans la petite chapelle dédiée à Notre Dame, ils promirent de travailler à démarrer un nouvel ordre religieux dans l'Église, un groupe appelé " Marie-iste ", dont le travail dans l'Église ressemblerait à celui des Jésuites, mais dont l'approche ou le style serait différent de ce qui existait dans l'Église en ce temps-là. Huit de ces hommes avaient été ordonnés prêtres le jour précédant cet événement. L'un d'eux célébra la messe, les autres reçurent la communion.

Qu'est-ce qui avait rassemblé ces hommes et leur avait inspiré de s'embarquer dans cette entreprise ? Quand Mayet compulsait ses notes, il en retira une image à la fois claire et vague. Ce qui semblait clair est que cette entreprise avait son origine au séminaire où ces hommes étudiaient pour se préparer à la prêtrise. Mais ce qui était vague et mystérieux était la façon dont Jean-Claude Colin parlait des origines du projet. Il semblait toujours parler en termes voilés, utilisant des phrases telles que : « Il fut annoncé que la Société de Marie ne devait prendre pour modèle aucun des corps qui l'ont précédée; non, rien de tout cela; mais que notre modèle, notre seul modèle, devait être et était la primitive Eglise. », ou encore : « La Société s'est présentée à quelqu'un sous l'emblème d'un tronc à 3 branches. » (ES, 117, 3 ; OM 2, 655, 3)

La curiosité de Mayet était piquée. Qui était ce " quelqu'un " auquel la Société de Marie était apparue ? Il avait toujours compris Colin comme étant au centre depuis le début. Mais Colin lui-même semblait écarter la question par cette manière mystérieuse de parler. A partir de 1842, Mayet commença à interroger ceux qui avaient signé la Promesse de 1816, en particulier Marcellin Champagnat, Etienne Terrailon et Etienne Déclas. Ils lui parlèrent d'une autre personne qu'il n'avait pas encore entendu mentionner : Jean-Claude Courveille. La façon mystérieuse de parler

de Colin avait déterminé Mayet à en savoir davantage. Il écrit dans ses *Mémoires* :
« Je ferai tout pour chercher avant sa mort à lui arracher ce secret. » (OM 2, 655, 4)

P. 18

" J'ai entendu intérieurement "

A partir de 1842, Mayet commença sérieusement à collecter des informations concernant les débuts du projet Mariste. En cela sa maladie tourna à son avantage. Dans un effort pour trouver une cure à sa maladie de gorge, il passa l'année 1851-1852 en-dehors des maisons de la Société de Marie. Ceci lui donna l'occasion d'écrire directement à Jean-Claude Courveille qui était alors devenu moine bénédictin. Le récit de Courveille apporta plus de lumière sur l'histoire des origines Maristes.

Jean-Claude Courveille était le septième de treize enfants. Il était né le 7 mars 1787, fils de Claude et Marguerite Courveille. Durant la Révolution, ses parents cachèrent dans leur maison la statue miraculeuse de Notre Dame de Chambriac et Jean-Claude avait l'habitude de prier devant cette statue. A l'âge de dix ans il attrapa la variole et fut atteint de lésions à la cornée le rendant aveugle. Cette cécité fut miraculeusement guérie à la cathédrale du Puy en 1809. Trois ans plus tard, dans la même cathédrale, Courveille connut une expérience spirituelle par laquelle il fut convaincu que Notre Dame l'appelait à fonder une Société de Marie, tout comme existait dans l'Église une Société de Jésus.

Courveille fut transféré au grand séminaire de Lyon en 1815 pour terminer ses études pour la prêtrise et il commença à répandre ses idées sur une Société de Marie. Il rassembla rapidement autour de lui un petit groupe d'enthousiastes. Deux personnes de ce groupe allaient jouer un rôle prépondérant dans le projet Mariste. Marcellin Champagnat, enflammé par sa dévotion à Notre Dame et sa conviction que quelque chose devait être fait concernant l'instruction religieuse des enfants des campagnes rappela au groupe : "Nous devons avoir des Frères !" Et Jean-Claude Colin, déjà attiré par une forme de groupe Marial avant de venir au séminaire dit :
« Dès que l'abbé Courveille manifesta le projet d'une Société de Marie, je me dis : Voilà qui te va ! et je m'unis à eux. » (OM 3, doc. 819,9)

Courveille était une personnalité forte et impressionnante, mais il avait aussi de lourdes déficiences. D'un caractère plutôt instable, après de graves scandales de nature sexuelle il entra finalement au monastère Bénédictin de Solesmes en 1838 et y resta jusqu'à sa mort en 1866. Étant donné l'époque et les problèmes publics dans la vie de Courveille, il n'est pas surprenant que son nom ait été rarement mentionné parmi les premiers Maristes. Beaucoup croyaient en fait qu'il était mort ou avait disparu.

P. 20

La dispersion

La consécration de Fourvière fut suivie par une dispersion. Des douze séminaristes, sept abandonnèrent le projet, deux attendaient que les autres fassent quelque chose

et les trois qui passèrent à l'action furent nommés aux extrémités du diocèse. (*un carte du « gouvernement du Lyonnais » est jointe page suivante*)

JEAN-CLAUDE COURVEILLE fut nommé curé de Verrières à l'extrême ouest. Dès le départ, il fit des efforts pour mettre en route le projet Mariste. Il tenta d'y fonder une association de femmes laïques. Puis, lorsqu'il fut muté à Epercieux, il essaya d'établir une communauté de Frères. Il resta en contact pendant cette époque avec Marcellin Champagnat et Jean-Claude Colin. Il était considéré comme étant la figure centrale jusqu'en 1826, où la première de ses difficultés débuta. Il commença alors à disparaître de l'histoire.

MARCELLIN CHAMPAGNAT fut envoyé à La Valla dans le sud du diocèse. Appelé au chevet d'un petit garçon mourant qui n'avait pas connaissance de la foi ou de Dieu, la conviction de Marcellin d'avoir reçu pour mission d'établir une branche de Frères fut encore renforcée. Moins de cinq mois après son arrivée à La Valla, il avait invité deux jeunes hommes; âgés de vingt-deux et quatorze ans, à démarrer la branche des Frères. Huit autres arrivèrent bientôt, le plus vieux âgé de vingt-quatre ans et le plus jeune de dix.

JEAN-CLAUDE COLIN fut nommé à Cerdon, un avant-poste du Nord, où son frère Pierre était curé de paroisse. Peu de temps après son arrivée, il parla à son frère du projet de former une Société avec de nombreuses branches : des prêtres, des religieux et des religieuses, et des laïcs. Pierre fut enthousiasmé et suggéra que deux jeunes femmes qu'il connaissait dans la précédente paroisse où il avait travaillé soient invitées à les rejoindre à Cerdon. En 1817 Jeanne-Marie Chavoin et Marie Jotillon rejoignaient les frères Colin dans la paroisse de Cerdon. Jeanne-Marie Chavoin allait devenir la fondatrice des sœurs Maristes.

Et donc, à la fin de 1817, dix-huit mois après la promesse de Fourvière, le groupe compte quatre prêtres séparés par une grande distance, deux jeunes frères à La Valla et deux jeunes femmes à Cerdon. Trois personnages principaux ont déjà émergé : Champagnat, Colin et Chavoin. Il est temps de faire connaissance avec chacun d'eux.

P. 22

Jeanne-Marie Chavoin

Théodore Chavoin avait vingt ans lorsqu'il épousa le 31 mai 1786 Jeanne Verchères, âgée de 19 ans. Leur premier enfant, Jeanne-Marie, naissait à peine trois mois plus tard. Deux autres enfants allaient naître dans la famille : Marie, qui ne vécut qu'un an, et Claudine-Marie qui épousa un tisserand local.

Fille de la campagne, Jeanne-Marie grandit sans recevoir beaucoup d'éducation formelle (son orthographe ne fut jamais très juste), mais avec une bonne dose de bon sens et un jugement sûr. La famille Chavoin était une famille soudée et l'enfance de Jeanne-Marie fut sans inquiétude et tranquille, bien que ces temps fussent ceux de la Révolution Française. Elle avait un caractère extraverti pour lequel l'action était une seconde nature. Fille du respecte tailleur local et habituée à rencontrer des gens dans la boutique de son père, elle développa une attitude ouverte et amicale envers les autres.

Jeanne-Marie était en même temps attirée par la vie cachée de la prière. Elle fut influencée pendant son adolescence par un séminariste, Jean-Philibert Lefranc, qui avait l'habitude de venir à Coutouvre pendant ses vacances. Il l'initia à la vie de prière et elle devint membre de l'Association de l'Amour Divin, groupe fondé en 1806 par Lefranc pour « promouvoir une vie de prière et d'œuvres charitables d'une manière cachée ». Jeanne-Marie était attirée par la vie religieuse et avait été à quatre reprises invitée à entrer dans des congrégations religieuses existantes ; mais elle refusa à chaque fois, car elle recherchait quelque chose de moins monastique. Jean-Philibert Lefranc lui dit : « Dieu ne veut pas que tu rejoignes une congrégation existante mais une dont l'existence est encore à venir ».

Elle fut invitée à Cerdon pour parler du projet Mariste avec Jean-Claude et Pierre Colin. Nous n'avons pas de traces de ce qui se passa alors, mais il est évident que c'est là qu'allait être sa place, et avant la fin de 1817 elle et son amie Marie Jotillon étaient arrivées à Cerdon pour débiter leur rôle dans l'aventure Mariste. Âgée de trente-et-un ans, Jeanne-Marie était déjà mure spirituellement et elle allait rapidement maîtriser les vues de Jean-Claude Colin. Son tempérament et son histoire, si différents des siens, allaient la conduire à d'autres conclusions de cette vision fondamentale. Jean-Claude voyait les sœurs vivant cloîtrées ou semi-cloîtrées. Jeanne-Marie les imaginait vivant une vie cachée dans le monde et au milieu d'activités apostoliques de toutes sortes. Cette différence allait finalement conduire à une incompréhension et un conflit douloureux entre les deux fondateurs.

P.24

Marcellin Champagnat

Marcellin Champagnat fut le premier des fondateurs à réussir à former un groupe mariste et sa compagnie de Frères Maristes devint la branche du projet Mariste la plus nombreuse et celle à la croissance la plus rapide. Ceci en dit long sur ce personnage des plus aimables qui fit tant pour le projet durant sa courte vie. Du début à la fin, Marcellin était une personne douée d'un grand sens pratique et tout ce qui le concerne reflète ceci : la manière dont il comprit les idées échangées au séminaire, la manière dont il répondit aux besoins, la façon dont il forma ses Frères. Beaucoup de cela peut être rattaché à son histoire.

Sa mère était une femme à la foi profonde et solide qui accompagna plus d'une fois Marcellin à pieds au sanctuaire Saint François Régis à La Louvesc lorsque des difficultés menaçaient ses études au séminaire. Le père de Marcellin était un fermier qui savait également utiliser ses mains à bien d'autres travaux. Marcellin était à plus d'un égard un enfant de la Révolution. Il était né l'année de la Révolution, le 20 mai 1789. De plus, son père accueillit la Révolution et accepta dès le départ ses principes comme une manière d'aider le peuple. « Nos droits étaient ignorés, nous les avons découverts » dit-il, en tant que Colonel de la Garde Nationale. « La nouvelle constitution est écrite, maintenant nous devons la soutenir ». En tant qu'officiel du gouvernement révolutionnaire, il devait présider aux rituels séculiers commandés par la Révolution. Mais au même moment, sa mère assistait au culte catholique célébré clandestinement. Grâce à sa position dans la ville, le père de Marcellin put protéger l'Église de cette région des pires effets de la Révolution.

Marcellin était le neuvième de dix enfants et alors qu'il grandissait, trois événements changèrent profondément sa vie et le formèrent comme Mariste, comme éducateur puis comme le fondateur des Frères Maristes. Jeune garçon, il fut témoin d'une scène où un professeur appela un enfant d'un nom qui allait le poursuivre et être la cause des moqueries dont il eut à souffrir de la part du reste de la classe. Une autre fois, il assista à une scène cruelle d'enseignant infligeant une dure punition physique à un élève. Devenu prêtre, il fut appelé au chevet d'un enfant mourant qui n'avait aucune connaissance de Dieu ou de la foi. Deux grandes convictions de la vie de Marcellin viennent de ces expériences : « Nous devons avoir des Frères ! » et « Je ne peux pas voir un enfant sans lui dire combien Dieu l'aime ». La relation aimante que Marcellin a inspirée à ses jeunes Frères a continué jusqu'à ce jour.

P. 26

Jean-Claude Colin

Lorsque les parents de Jean-Claude Colin se marièrent, en 1771, son père Jacques avait 24 ans et sa mère, Marie Gonnet, pas encore 14. Jean-Claude, né le 17 août 1790, était leur huitième enfant. Neuf enfants en tout allaient naître dans la famille. Claudine, Jean, Mariette, Sébastien, Jeanne-Marie, Pierre, Anne-Marie (qui mourut à la naissance), Jean-Claude et Joseph. Claudine, la sœur aînée de Jean-Claude, était sa marraine et son frère Jean son parrain, d'où le nom de Jean-Claude donné au bébé. Ses parents possédaient et cultivaient un lopin de terre et faisaient du tissage durant l'hiver. La maison dans laquelle Jean-Claude était né n'était aussi tranquille et aimante que n'importe quelle maison ordinaire du hameau, Les Barbéry, où ils vivaient, compte tenu que c'était l'époque cataclysmique de la Révolution Française.

La Révolution puis la Constitution Civile du Clergé conduisirent à une division dans l'Église, entre les prêtres soutenant la constitution et ceux demeurant fidèles à Rome. Les parents de Jean-Claude soutenaient le clergé resté loyal à Rome. Un mandat d'arrêt fut émis contre Jacques Colin qui avait ouvertement soutenu le prêtre paroissial, le Père Cabuchet. Jacques dut se cacher pendant un an ; sa maison fut fermée et tous ses biens vendus. Sa femme et lui furent durement éprouvés et Marie Colin mourut en 1795, âgée de 37 ans. Jacques Colin mourut à peine trois semaines plus tard, laissant les enfants orphelins. Jean-Claude fut confié à un oncle paternel, Sébastien, qui vivait à St Bonnet-le-Troncy. Sébastien était un vieux garçon et il employa une gouvernante, Marie Échalier, pour s'occuper des enfants de la famille Colin. Cette femme était très croyante, mais de ceux pour lesquels religion et culpabilité semblent aller de pair. Pendant ces années, Jean-Claude développa une attitude très scrupuleuse qui lui causa bien du souci mais allait plus tard le rendre sensible et plein de miséricorde envers ceux peinant sous le poids de leurs fautes.

Les événements de son enfance lui laissèrent le désir intense d'une vie de solitude et de servir Dieu seul. Ne voyant pas comment réaliser cela en restant dans le monde, il décida de satisfaire son désir de solitude en étudiant pour la prêtrise. C'est au grand séminaire de St Irénée à Lyon qu'il entre en contact avec Courveille et le projet Mariste. La vie de Jean-Claude est l'histoire d'un homme touché par Dieu d'une manière remarquable, d'un homme dont le tempérament et la personnalité, transformés par la grâce, le rendirent capable de trouver une réponse particulièrement efficace aux profonds besoins spirituels de son temps.

P.28

« Le projet est venu de Dieu »

Après leur ordination à la prêtrise en 1816, Jean-Claude Colin, Jean-Claude Courveille et Marcellin Champagnat furent dispersés aux confins du diocèse. Pour ajouter encore à la précarité de leur situation, l'immense diocèse de Lyon fut divisé en 1822. Colin était maintenant dans le nouveau diocèse de Belley et les autres, Champagnat et Courveille, dans le diocèse de Lyon. Le groupe était non seulement séparé par la distance mais était maintenant divisé sur deux diocèses différents et il n'était pas facile pour les prêtres de voyager d'un diocèse à un autre. À Lyon, Champagnat continua de travailler au développement des Frères et faisait office de point de ralliement pour les prêtres de Lyon qui souhaitaient être Maristes.

À Cerdon, Jean-Claude Colin commença à laisser mûrir la « grande idée ». Ce qu'il avait entendu et compris des mots de Marie à Courveille était simplement ceci : *« J'ai été le soutien de l'Église naissante à son commencement, je le serai également à la fin des temps. J'accueillerai tous ceux qui désirent venir à moi »*. Durant ces années, dont Colin parle comme d'années de grand réconfort, cette idée et ses conséquences commencèrent à se développer, sous la forme d'un organisme vivant et humain. Un corps formé d'hommes et de femmes – et également d'enfants, même ceux à naître – qui aurait une tâche spéciale à accomplir dans l'Église. Un signe peut-être des grâces extraordinaires qu'il connut au cours de ces années est la transformation qui s'opéra en lui d'un prédicateur timide, froid et mortellement ennuyeux en quelqu'un capable d'enflammer même les durs à cuire de cette région considérée par le clergé comme un vrai trou perdu du diocèse !

Marie Jotillon et Jeanne-Marie Chavoin étaient arrivées à Cerdon en 1817 à l'invitation des frères Colin. En 1819, Marie Jotillon fut envoyée aider Courveille, dont les Sœurs de Marie traversaient des difficultés. Jeanne-Marie Chavoin devint la gouvernante des prêtres, s'installant au presbytère avec ses deux neveux âgés de dix et trois ans. Elle vécut là de 1818 à 1823, au contact quotidien des deux frères Colin, partageant leur souci du projet Mariste et les aidant là où elle le pouvait. Ceci explique pourquoi elle comprit si profondément la pensée de Jean-Claude Colin. Colin pendant ce temps-là, travaillant la nuit et parfois jusqu'aux petites heures du matin dans un petit réduit de quelques mètres carrés, commença à jeter sur le papier des idées pour une règle pour la congrégation des Maristes. Il allait plus tard déclarer que son seul guide dans ce travail était la vie de la Sainte Famille à Nazareth et la première mission des Apôtres. La Société de Marie n'allait ressembler à aucune autre congrégation religieuse que l'Église avait connue,

P. 30

« Du jamais vu... un monstre »

Le travail de Jean-Claude Colin sur les premières règles de la congrégation fut particulièrement intense au cours de trois années de son séjour à Cerdon. L'idée était claire et simple : Marie avait été présente dans l'Église des premiers temps comme une mère soutenant un enfant. Et elle continue de le faire aujourd'hui. Comme une mère, elle ne peut supporter que quiconque soit oublié ou abandonné. Son travail dans le temps présent est de rassembler tous ceux qui sont en marge de la vie ou en marge de l'Église, et de les conduire à faire l'expérience de l'amour de

Dieu. De sorte que ce qui était manifeste dans l'Église primitive : un groupe de croyants avec « un seul cœur et une seule âme (Ac 4, 32), puisse exister à nouveau de nos jours. Cette « œuvre de Marie » nécessite un groupe de personnes, une organisation aux multiples branches, de prêtres, de religieux et de laïcs, travaillant tous ensemble à cet objectif unique : rassembler tous les hommes dans le corps du Christ et réaliser à nouveau ce qui existait dans l'Église primitive. ``

Colin avait trouvé juste sur le pas de sa porte une occasion de mettre cela en pratique. Il découvrit dans la région de Bugey beaucoup de personnes qui avaient abandonné l'Église, ou s'étaient senties abandonnées par elle, suite à la Révolution. En 1824, son frère, lui-même et le Père Declas formèrent une équipe pour aller prêcher dans la région. L'importance du jour où ils commencèrent n'échappa pas au frère de Jean-Claude. Le 29 octobre 1824 il écrivit à l'évêque : « **C'est aujourd'hui que la petite Société de Marie commence...** ». Ce ministère aux abandonnés, bien que ne durant que quatre ans pour lui, allait avoir une influence très profonde sur la spiritualité Mariste de Colin. Il avait déjà été touché par une spiritualité particulière à Cerdon.

Dans la région du Bugey il fit l'expérience d'un second élément : l'expérience de la miséricorde et de la compassion de Dieu qui ne reculent devant rien pour rassembler ceux qui restent en marge. En 1825, les trois prêtres déménagèrent de Cerdon à Belley, où Colin fut par la suite invité à reprendre l'administration du collège/séminaire. Ceci fut une troisième expérience importante. Colin put voir combien était réaliste la « manière Mariste » dans le monde brisé dans lequel il vivait. Il était maintenant temps de passer à l'étape suivante : Rome. Colin avait déjà écrit au pape en 1822 et avait fait avant cela le vœu de rendre visite au pape. Le moment était maintenant venu de présenter le projet Mariste. C'était déjà une œuvre concrète : le nombre des Frères de Marcellin Champagnat augmentait rapidement, les Sœurs de Jeanne-Marie Chavoin avaient été approuvées en 1823 par l'évêque ; des prêtres se rassemblaient autour de Colin à Belley et de Champagnat à Lyon ; des groupes laïcs existaient déjà. Mais le vaste projet qu'il présenta était quelque chose dont Rome n'avait jamais entendu parler... presque impossible à soutenir... « un monstre ».

P. 32

« Le doigt de Dieu »

L'objectif principal de Colin en allant à Rome en 1833 était simplement de présenter le plan du projet Mariste « *afin de savoir ce que Rome en penserait* ». Les autorités à Rome furent très claires sur ce qu'elles pensaient. Malgré cela, le projet global continua à croître et à attirer plus de gens ! Les « Maristes » étaient toujours dans deux diocèses, Lyon et Belley, avec Champagnat s'occupant de ses Frères et agissant comme point de rassemblement pour les prêtres du diocèse de Lyon et Colin veillant sur le projet global et s'occupant plus spécialement du groupe de Belley. Colin avait accepté de jouer le rôle de point de ralliement mais il n'y avait pas réellement de supérieur et Jeanne-Marie Chavoin et Marcellin Champagnat étaient vraiment des partenaires à part entière.

Mais le 31 janvier 1834, Rome avait opposé un ferme NON au plan d'une Société de Marie avec de nombreuses branches et il semblait que cela dut mettre fin à

l'ensemble du projet. Toutefois, les événements changèrent d'une manière telle que l'évêque de Belley le décrivit comme une indication du « doigt de Dieu ». Un grand renouveau des missions en terres étrangères eut lieu au 19^e siècle, dont l'impulsion remonte au pontificat du pape Grégoire XVI, le plus grand pape missionnaire de ce siècle. La vaste région de l'Océanie Occidentale devait être évangélisée et le travail d'évangélisation avait besoin de missionnaires. On demanda à un ancien missionnaire de la Réunion de prendre en charge cette mission. Une mauvaise santé l'en empêcha, mais il suggéra un groupe d'hommes dont il avait compris qu'ils étaient prêts à aller « dans n'importe quelle partie du monde » pour l'Évangile : le groupe des Maristes de France.

Des officiels se rencontrèrent à Rome pour discuter la question de l'Océanie. Leur rapport contenait deux questions : « Est-il nécessaire de créer le nouveau Vicariat de Polynésie Occidentale ? » Réponse : « Oui ». « À qui cette mission sera-t-elle confiée ? » Réponse : « Aux prêtres de la congrégation mariale de Lyon et Belley ». Rome était prête à approuver une branche du projet Mariste – et une seule à ce stade : la congrégation des prêtres. Ce qui avait semblé être une caractéristique essentielle du projet n'était pas acceptable. Jeanne-Marie Chavoin était déçue ; depuis le tout début, elle avait prévu que sa congrégation serait une branche de la Société. Et jusqu'à sa mort en 1840 Marcellin Champagnat s'était battu pour conserver une unité dans l'ensemble du projet en développement. Mais peut-être que Rome avait raison à ce moment de l'histoire : un projet aussi vaste que celui conçu par Colin serait impossible à gouverner. Une branche fut approuvée pour le moment par Grégoire XVI, le 29 avril 1836. Le groupe des prêtres aspirants Maristes devait maintenant choisir un chef et débiter leur service de missionnaires de l'Église.

P. 34

« Considérez le rocher...

Quand Isaïe prêchait au peuple de Dieu pour lui donner espoir, il l'encourageait à se rappeler ses origines : *« regardez le rocher dans lequel vous avez été taillés, la carrière d'où vous avez été tirés... »*. *Regardez Abraham et Sara, un couple des plus étonnants ; regardez ce qui a été fait en eux, par eux, et grâce à eux. Et rappelez-vous que vous êtes leurs héritiers »*

S'il y a une chose dont nous pouvons être sûrs, c'est que les pionniers du projet Mariste étaient des hommes et des femmes taillés dans le roc. Champagnat, par nature et par grâce doué pour transformer même les réalités les plus dures à son avantage ; Colin, par nature limité, mais transformé par les grâces de Cerdon en un homme énergique ; Chavoin, décidée à se battre même avec Colin pour garantir que l'idée originale était pleinement vécue dans toutes ses possibilités. Ils étaient un curieux mélange de rudesse et de douceur, d'idéalisme et d'esprit pratique ; des gens suivant leur idée, mais en même temps capables de suivre les vents changeants de l'Esprit. Leur énergie ne venait pas seulement de rêves et d'idées et n'était pas uniquement utilisée pour une activité incessante. C'étaient des gens réalisant des actions concrètes, à cause d'une certaine idée...

...et la carrière »

Cette « certaine idée » était venue d'une personne. Le rocher dans lequel avait été taillée cette idée était la personne de Marie dans l'Église primitive. Ce qui enflammait le premier groupe, c'était la conviction qu'ils avaient été personnellement choisis par Marie, qu'elle-même les instruisait et qu'ils étaient formés et transformés par elle pour découvrir l'Évangile et le vivre comme elle-même l'avait fait.

Si la décision de Rome n'avait pas permis que l'idée originale prenne forme et si le cours de l'histoire a fait que chacune des congrégations a développé son style propre, sa personnalité, son esprit et ses caractéristiques, il est néanmoins vrai que leur origine commune se trouve là, dans cette carrière, parmi ces « pierres brutes répandues à la base de la fondation ».

P. 37

*Vois, je fais du neuf ;
Il vient maintenant au jour ;
Ne pouvez-vous pas le voir ?
Isaïe, 43. 1*

2. Quelque chose de nouveau pour notre époque

Dans l'Écriture, quand Dieu choisit un être humain pour une mission particulière, cela semble souvent un acte mystérieux, bien au delà des lois de la logique ou de la raison. De fait, ce choix semble à peine avoir à faire avec la dignité ou la capacité de la personne. La première réponse de Moïse au choix de Dieu fut : « Qui suis-je pour aller chez Pharaon ? Je parle mal et je bégaye. » Dieu choisit David, le plus jeune des huit fils de Jessé, et le dernier que Jessé aurait pensé être choisi. Isaïe proteste contre l'appel de Dieu : « malheur sur moi ; je suis perdu car je suis un homme aux lèvres impures. » Jérémie met en doute le choix de Dieu « *Ah Seigneur, dit-il, je ne sais pas parler. Je suis encore un enfant.* » Ézéchiél, rempli de crainte devant la présence de Dieu, se jette par terre, tandis que Jonas s'enfuit loin de Dieu et prie : « *Prends ma vie. Je serai mieux mort que vivant* ».

Même Marie fut profondément troublée par le message de l'Ange et demanda comment il était possible que cela arrive.

Quant à la dignité personnelle, rappelons-nous seulement mes Apôtres, l'un d'eux trahit Jésus, un autre le renia, et le reste s'enfuit. Toutefois, si le choix de Dieu n'avait pas beaucoup à voir avec la dignité ou la capacité, il avait beaucoup à faire avec l'utilité. Ces hommes et ces femmes furent choisis parce qu'ils avaient un rôle à remplir dans le plan de Dieu. Il s'agissait du plan de Dieu. C'est Dieu qui était le maître d'œuvre, Dieu dont les doigts avaient façonné et formé la personne choisie.

« *Ne dis pas que tu es un enfant*, dit Dieu à Jérémie, *c'est moi qui mettrai les mots dans ta bouche* ». Et à Ézéchiél : « *Je te ferai un front inflexible, plus dur que la pierre. N'aie pas peur !* ». Les premiers Maristes n'avaient pas d'illusion sur leur inadéquation à l'œuvre ; mais là n'était pas la question. Le plus important était qu'ils avaient été choisis, et choisis pour une œuvre particulière. Ils étaient prêts à se laisser former et configurer en chose qu'ils n'avaient jamais imaginée pour eux-mêmes. Colin n'avait jamais envisagé que les Maristes deviendraient un ornement

délicatement raffiné et à faire perdre le souffle, à exposer comme la vitrine de l'Église ; mais il savait que la Société de Marie serait quelque chose de nouveau et, pardessus tout, quelque chose « d'utile » pour Dieu, pour l'Église et pour leur époque. !

P. 38

Et cela créa la différence

Six ans après la Profession des vingt premiers Maristes en 1836, la communauté s'était enrichie et comptait déjà 60 prêtres, 400 frères, 100 sœurs, et de nombreux laïcs, disséminés dans une douzaine de diocèses. 41 membres étaient partis en mission en Océanie dont l'un était mort en martyr. En tout, sur cette courte durée, près de 600 personnes avaient rejoint un projet dont elles étaient convaincues qu'il *créerait une différence dans leur propre vie* ; convaincues aussi qu'il créerait *une différence dans la vie des autres* ; en outre ces personnes se sentaient poussées à « aller de place en place », même jusqu'au bout du monde s'il le fallait.

Et malgré la conviction de Marcellin Champagnat que les premiers Maristes n'étaient que des pierres de carrière brutes et pas encore taillées, ces bases firent réellement changer leur manière de prêcher et la perception que les gens avaient de l'Église. Les paroissiens qui avaient ridiculisé et dénigré les missionnaires à leurs débuts se jetaient maintenant à leurs pieds. Quel était leur secret ?

Les différents témoignages des pionniers révèlent que toute leur énergie résidait dans trois convictions. En premier lieu, ils croyaient que le terme « Société de Marie » avait été réservé pour leur « siècle », et pour chacun d'eux particulièrement. Ils se sentaient privilégiés d'être les « premiers enfants de Marie ». En suite, ils étaient convaincus que vivre « selon l'esprit de Marie » était un moyen particulièrement efficace de répondre à ce qu'ils appelaient « les grands besoins des hommes ». Enfin, ils sentaient que cela changerait leur vie, celle des autres, et la façon dont était perçue l'Église en général.

Cependant, à dater de 1842, il fut clair que le plan établi d'une société Mariste à plusieurs branches serait irréalisable. Chaque branche devrait désormais être indépendante. Champagnat était mort deux ans auparavant, et les Frères avaient déjà leur propre Supérieur Général.

Si dans ce livre nous nous référons dorénavant à la pensée de Jean-Claude Colin, le fondateur des Pères Maristes, que Mayet suivait assidûment avec son carnet de notes, et sa plume, c'est parce c'est lui plus que tout autre qui formula ce qui allait être appelé la spiritualité du projet Mariste. Le but unique de la spiritualité Mariste est de vivre la vie de Jésus, et la source unique de cette spiritualité Mariste est Marie elle-même. Néanmoins, chaque congrégation d'origine et chacune des congrégations qui s'est développée par la suite ; a ajouté ses propres variations sur cet unique thème.

P.40

Du jamais vu ni entendu auparavant

Un tableau très clair émerge des *Mémoires* de Mayet. Pour Jean-Claude Colin, ainsi que pour tous les Maristes fondateurs, le projet qu'ils étaient en train de créer était quelque chose de nouveau. La Société de Marie ne devait prendre appui sur aucun modèle de congrégation déjà existante. Elle se devait d'être quelque chose d'unique, auquel personne n'avait jamais pensé.

Cela reposait sur la croyance partagée de tous les pionniers qu'ils étaient les seuls dans toute l'histoire de l'Église à porter le nom de Marie et à être appelés Maristes. C'est en fait historiquement discutable, mais pour ces fondateurs c'était une conviction inébranlable : le nom « Société de Marie » avait été réservé pour eux, pour ce siècle : « nous sommes les premiers des enfants de Marie ». Être appelé Mariste était alors une source d'espérance, et représentait le défi de vivre et d'agir d'une certaine manière.

Cette orientation de vie se résume simplement dans une image que Colin se plaisait à répéter à ses frères : Marie dans l'Église primitive. Pour la première fois dans l'histoire de l'Église apparaît une Congrégation Religieuse qui ne se réclame pas seulement de l'image de Marie pour incarner les vertus, mais bel et bien de la personne de Marie, de ses relations avec Jésus, l'Église, et le monde contemporain.

Que se passerait-il si un groupe d'hommes et de femmes décidait d'agir et de penser avec comme modèle Marie présente dans l'Église? C'était en effet révolutionnaire, et cela rendait Jean-Claude Colin capable d'envisager une nouvelle Église, une Église qui soit différente, et d'encourager les Maristes à le faire.

Ayant l'idée, il envisagea alors la structure qui la mettrait en œuvre: un ensemble de prêtres, de religieux, et de laïcs. Puis, à ce corps il insuffla une manière d'agir qui permettrait à cette « nouvelle Église de prendre forme » ; Colin envisageait une manière de traiter avec le monde plutôt que de s'y opposer, une manière dont le sens était de reculer les limites de la miséricorde jusqu'à l'extrême, afin de permettre à tout le monde de se réunir dans une même Église et que personne n'en soit exclu, sauf ceux qui désireraient eux mêmes s'en exclure.

Lorsque Colin présenta son idée à Rome, il rapporta que « personne n'avait jamais vu une telle chose ». Et quand le Cardinal Castracane critiqua le projet de Colin comme quelque chose d'inouï, il avait tout simplement raison, personne ne l'avait jamais fait auparavant. Tout son argument tenait en cela : personne n'avait imaginé une chose pareille. Et les Maristes fondateurs, n'avaient peut être pas saisi eux mêmes toute la portée et la signification d'un tel projet.

P. 42

Les derniers temps

Comment décrire ce à quoi ressemble le projet Mariste alors que *c'est du jamais vu ni entendu* ? La meilleure façon est peut être de remonter aux sources du projet : l'histoire que raconta Jean-Claude Courveille à ses compagnons au séminaire de Lyon. Quatre personnes ont témoigné de ce qu'elles avaient compris de ce récit de la Révélation au Puy. Courveille lui-même dit qu'il entendit Marie parler d'une Société établie pour lutter contre le manque de foi en cette fin des temps. Déclas et Terraillon

ont surtout été frappés par l'analogie entre la Société de Jésus et la Société de Marie.

Mais ce qui marqua le plus Colin, c'est le parallèle établi entre l'époque de l'Église naissante et la fin des temps. Colin a retenu ces mots de Marie : « J'ai été le soutien de l'Église naissante, je le serai encore à la fin des temps. » Selon l'historien Jean Coste, c'est la phrase que Jean-Claude Colin répéta « *le plus souvent, avec le plus d'ardeur, et le plus régulièrement dans toute sa vie.* » Colin avoue lui-même que ces mots attribués à Marie servirent de fondation et d'encouragement à la Société, indiquant au Fondateur la direction à prendre.

Jean-Claude Colin établit un lien très net entre *les derniers temps* et le temps où il vivait lui-même. Il était convaincu que son époque était le prélude de la fin du monde. Il en résulta pour lui et ses contemporains une note d'urgence, que l'on retrouve dans le style et le langage employés pour la rédaction de ses Constitutions. Aujourd'hui, nous pouvons trouver difficile d'accepter la vision de Colin au sens littéral, et ses proches étaient eux-mêmes quelque peu troublés par cette franche connexion temporelle. Néanmoins, Colin n'a jamais indiqué que ce qu'il croyait personnellement devait faire partie des idées de la Société.

Le plus frappant est sa façon d'éviter la tentation de suggérer aux Maristes de se détourner du monde dans lequel ils vivent et de cultiver le modèle de l'Église du passé. Il voit au contraire son époque comme une chance pour créer un nouveau modèle d'église, au sein de laquelle tous pourraient se réunir et être accueillis.

Il utilise l'image de Marie comme un grand « arc de temps », qui s'étendrait depuis le début de l'Église jusqu' la fin des temps. En un sens, elle est déjà à la fin des temps et elle nous tire en avant, et non en arrière, pour préparer cette fin du temps qui va venir, non pas parce que Dieu est lassé du péché de l'humanité, mais parce que le monde est devenu « uni de cœur et d'esprit » comme l'Église à ses débuts.

P.44

À monde nouveau, Eglise nouvelle

Le père Colin demande aux Maristes de voir l'Église primitive comme le modèle de la Société de Marie. Il n'entend pas nous demander de reculer nos montres et de vivre matériellement comme les premiers chrétiens ; il nous invite en réalité à comprendre ce qui s'est passé aux débuts de la chrétienté.

On peut le présenter ainsi : un groupe de personnes ordinaires, au sein de la société d'alors, se rassemble en mémoire de Jésus, en communion d'esprit, de cœur et d'amour ; cette « communauté » était simplement un rassemblement ou un regroupement, mais non la création d'un groupe structuré. Et dans cette communauté d'amour - appelée église » on écoute la Bonne Nouvelle qui transforme la vie des gens qui sont plongés dans leur monde et se mettent à le transformer. Et ce cycle se répète: des hommes et des femmes, - qui sont dans le monde, -s'assemblent en une communion, -sont transformés par l'Évangile, -transforment le monde qui devient une autre communion ; - à nouveau l'Évangile y est entendu, -et ainsi de suite.

Le point essentiel est que les Évangiles ont été écrits, à l'origine, non pour des individus mais pour des « églises » ou communautés.

Aujourd'hui encore, si l'Évangile doit être entendu effectivement. C'est en communauté qu'il doit être entendu. Ainsi donc, la première exigence est de construire une communauté qui devienne église.

Comme le monde d'où viennent les gens, et où ils retournent, change constamment, la forme et le tissu de « l'église » vont aussi évoluer en permanence.

Les origines de la société de Marie se situaient précisément à un moment de changement extraordinaire de l'histoire de la civilisation occidentale, celui de la mutation culturelle des Lumières. Le monde où vivaient les hommes et les femmes devenait tout à fait différent, il devenait un monde où Dieu n'avait plus un rôle étroitement lié à la vie de tous les jours, un monde jaloux de son indépendance et de sa liberté, et ne tolérant surtout aucune forme d'autorité. Fondamentalement, il devenait aussi de plus en plus « allergique » à l'Église telle qu'il la percevait.

Colin semble avoir eu une compréhension intuitive de ce qui se passait autour de lui. Vu son tempérament, il aurait pu se joindre facilement à ceux qui voyaient ce changement comme la fin du monde et le moment proche du Jugement Dernier; ce qui est remarquable, c'est qu'il a vu son siècle comme un temps qui le mettait au défi de trouver un moyen d'annoncer l'Évangile d'une nouvelle manière.

Il sauta sur la vague sans savoir sur quel rivage elle le jetterait. Il réalisa que la tâche qui s'ouvrait devant lui était de commencer une « nouvelle église » où l'Évangile puisse être entendu. La tâche était de faire que « l'église » survienne dans notre temps car c'est seulement quand l'église est dans son temps que l'Évangile peut être proclamé, entendu, cru et inculturé.

P. 46

« L'œuvre de Marie »

« Faire en sorte qu'une église advienne » est peut-être une façon pratique de décrire l'entreprise Mariste. Ou plutôt « être présent partout où une église est en train d'advenir » puisque la communion d'esprit et de cœur est l'œuvre de l'Esprit Saint et non le résultat de moyens humains. La tâche spécifique des Maristes est d'être présents, comme Marie au commencement de l'Église, partout où une église vient au jour, et de faire en sorte que l'esprit et les attitudes de Marie imprègnent cette église qui advient.

Cela découle clairement de ce que Colin a retenu des termes entendus par Courveille au Puy et dont le sens est souvent perdu dans les traductions anglaises qui disent « au commencement de l'Église » : or les termes retenus dans le français original « *Église naissante* » signifient que « *Marie était le soutien de l'Église en train de naître* ». Cela modifie de façon significative notre compréhension du rôle de Marie dans l'Église. Le souci de Marie n'était pas seulement celui de l'Église qui existait déjà en son temps, il était celui de l'Église « *en train de venir à l'existence* ». Aujourd'hui comme à l'avenir, son souci concerne les lieux où l'Église naît.

Les pionniers Maristes s'y réfèrent souvent comme à « l'Œuvre de Marie », qu'ils décrivaient ainsi : qu'il y ait un groupe de gens –une Société– dont la tâche sur terre serait de soutenir l'Église comme Marie l'avait fait au tout début ; un groupe de gens

qui seront présents partout dans le monde où l'Église va naître, comme une sage-femme qui l'assiste à venir à la vie. C'est pourquoi, à la fin de sa vie, Colin envisageait le projet Mariste comme une vaste entreprise réunissant tout type de gens : prêtres, religieux, et laïcs, travaillant dans le même but.

De nos jours, l'Église naît ou re-naît dans de nombreux endroits. Il y a des personnes qui cherchent Dieu ou simplement redécouvrent leur foi. Il y a des hommes ou des groupes qui se retrouvent en marge de l'Église officielle et peinent à trouver une communauté où ils pourraient entendre la Bonne Nouvelle. Et puis il y a des pays entiers qui émergent de la non-croyance ou de l'interdiction de la foi. L'intuition de Colin c'est que Marie se préoccupe spécialement de rassembler ces gens et d'être présente parmi eux par l'intermédiaire d'hommes et de femmes qui portent son nom et sont marqués par sa personnalité.

Même s'ils ont fortement conscience de leurs faiblesses personnelles ou de leur petitesse, les Maristes sont invités à prendre part à cette œuvre, et à le faire de façon urgente.

P. 48

« Dans ce monde »

Tandis que « *L'Œuvre de Marie* », est quelque chose de clair et simple, elle ne peut jamais être définie en activités déterminées : parce que le « *comment* doit être faite l'œuvre de Marie » dépend des époques, des cultures, des besoins d'un monde en changement. Deux des convictions premières de Jean-Claude Colin nous aident à le comprendre.

La première est résumée en trois mots dont il se sert dans ses Constitutions : la juste place des Maristes est « *dans ce monde* ». Cette conviction résulte probablement de son évolution personnelle durant ses années à Cerdon. Quel changement pour cet homme qui n'aspirait qu'à se retirer dans les bois ! Il devient alors le fondateur et le Supérieur Général d'une congrégation dont les horizons s'étendraient aux confins de la planète ! C'est à Cerdon, qu'il a commencé à être convaincu que le champ où doit se faire « *l'œuvre de Marie* », le lieu où elle veut que soient les Maristes, c'est « *dans ce monde* ».

Dans le « monde », parce que les Maristes ne sont pas des moines ou des ermites mais des gens qui vont sur la place du marché.

Dans « ce » monde, parce que les Maristes se trouvent eux-mêmes dans le monde tel qu'il est, pas dans le monde idéalisé d'hier, ni dans le monde utopique de demain. « Dans » ce monde, et non pas assis sur le bord du chemin regardant avec nostalgie le siècle qui passe.

La seconde conviction de Colin fut que si ce monde, dans sa totalité, était le champ de « l'œuvre de Marie », il fallait alors une vaste organisation comprenant des prêtres, des religieux et un laïcat, qui opèreraient chacun dans leur propre environnement et selon leur propre vocation. L'idée fut reprise dès le début par le plus grand nombre, surtout par les laïcs. Déjà dans les premières années à Cerdon, les frères Colin avaient attiré dans leur presbytère une trentaine d'hommes laïcs. À Lyon un autre groupe se forma qui fit preuve de surprenantes initiatives. Au fil du temps, plusieurs autres branches développèrent des groupes, pour les femmes

célibataires, pour les mères, pour les jeunes filles, pour les hommes mariés ou les jeunes gens, et pour les prêtres diocésains. Tous étaient conscients d'une mission « dans ce monde »

Mais par suite de la décision des autorités romaines, la Société de Marie devint uniquement un ordre de religieux prêtres. En 1872, le Tiers-Ordre n'était plus considéré comme une des branches de la « Société de Marie » mais seulement comme une vague extension du groupe des prêtres. Une importante dimension du plan original était désormais perdue.

Quand une congrégation est définie comme « congrégation de prêtres », inévitablement le laïcat devient un objet du ministère des prêtres, Or selon la façon dont nous comprenons le projet aujourd'hui, les laïcs ne sont pas l'objet du ministère des prêtres, ni même ceux qui partagent leur ministère. Plus exactement, tous les Maristes - prêtres, religieux et laïcs – ont à s'engager dans « *l'œuvre de Marie* » pour la réaliser « *dans ce monde* ».

P. 50

« Instruments de la miséricorde divine »

Faire « *l'œuvre de Marie* » ce n'est pas faire quelque chose qui est dirigé « vers elle » mais, en un certain sens, c'est faire quelque chose qui est dirigé par elle.

Notre époque requiert une nouvelle façon d'inviter les gens à croire en Dieu et en Jésus-Christ, et selon la façon dont Jean-Claude Colin pouvait saisir son époque, il s'agissait d'une approche toujours inspirée par la miséricorde. Colin voyait son siècle comme un temps « d'orgueil, de folie et d'incrédulité », un temps où l'homme était atteint jusqu'à la tête L'esprit de la Révolution avait laissé sa trace ; le pouvoir et la violence devaient conduire à une nouvelle forme de société. La liberté, l'égalité, et la fraternité étaient imposées avec passion, par la force, et même en versant le sang,

Malheureusement, la réaction de l'église à ce nouveau problème n'était guère meilleure ; elle s'abaissait pareillement jusqu'à avoir la main lourde : sermons violents, pouvoir spirituel s'imposant avec force, provocation à la culpabilité, etc....Le Père Colin était convaincu que le plus grand obstacle à la crédibilité de l'église était souvent le mode de vie et l'attitude des prêtres et des religieux eux-mêmes, qui songeaient quelquefois davantage à leur propre image plutôt qu'à l'établissement du Royaume de Dieu.

La solution résidait dans les gens qui ne se plaçaient pas sur le devant de la scène, mais, plus que cela, de gens dont l'attitude découlait de ce qu'ils reconnaissaient Marie comme la Mère de Miséricorde. Il n'est pas anodin que les Professions des vingt premiers Maristes aient eu lieu le jour de la fête de Notre Dame de Miséricorde. Une chose est claire, leur compréhension de Marie comme Mère de Miséricorde remonte à la première révélation du Puy, lorsque il fut entendu qu'elle disait : « voici ce que je veux... ». Or ce que Marie désire, c'est que tous les hommes se rassemblent et soient conduits au Ciel, de telle manière qu'aux derniers jours, tout comme au commencement, tous soient en communion d'esprit et de cœur.

Colin utilise souvent le terme de « rassembleur » pour qualifier l'attitude des hommes et des femmes qui portent le nom de Maristes. Ce mot et les autres qu'il utilise pour

décrire l'activité Mariste- « unir », « harmoniser », « au sein de », « des bras ouverts à tous »- ont tous une tonalité très féminine. Ils sont aussi de ceux utilisés dans les Écritures pour décrire l'attitude de Dieu envers les pécheurs. Lorsque Colin demande aux Maristes d'être les instruments de la miséricorde divine, il leur demande en fait d'adopter ces traits « féminins » de Dieu, afin de construire une Église qui ne soit plus perçue comme une puissance qui planifie, contrôle, organise, et rivalise, mais comme une communauté où la compassion, la simplicité, et la miséricorde et la communion prédominent.

P. 52

« Instruments efficaces »

Si les Maristes doivent s'investir dans le monde tel qu'il est, comment peuvent-ils devenir les instruments efficaces de la miséricorde de Dieu? Comment peuvent-ils faire dans un temps que Colin décrit comme le siècle « de l'indifférence, de l'incrédulité, de l'orgueil, et de la folie », une période de l'histoire où, selon les termes de Jean-Claude Colin, « la foi est en train de disparaître » ; un monde dont les habitants se penchent vers la terre, s'y attachent et n'aspirent qu'à elle seule ? L'enfance de Colin pourrait excuser cette vision pessimiste de son époque, mais son analyse du siècle des Lumières est très proche de la vérité. Mais il y a plus important, c'est qu'il ne laisse pas ceux qui le suivent sans les ressources spirituelles pour affronter ce siècle avec compassion.

Une fois de plus, il faut se référer à l'attitude de Jésus dans la préparation de sa mission. Entre le moment où il a été appelé par le Père et celui où il est envoyé en mission, « *Jésus a été conduit au désert afin d'y être tenté.* » Il s'est ainsi retrouvé face à trois tentations : la tentation de la cupidité, le désir de satisfaire ses propres intérêts : « *change ces pierres en pain* » ; ensuite la tentation de l'orgueil, celle de réaliser un exploit : « *jette-toi du haut de cette montagne* » ; enfin la tentation de s'imposer aux autres et de contrôler leur vie « *Je te donnerai tous les Royaumes de la Terre* ». Jésus lutta contre ces trois tentations et gagna la victoire par son engagement à vivre « *pour Dieu seul* » Il sortit du désert et se mit à prêcher avec autorité et authenticité.

Si nous devons parler de la spiritualité de Jésus ou d'une spiritualité chrétienne, la clé se trouve probablement dans cette expérience de Jésus. En effet il résista à toutes les attitudes égoïstes qui détruisent la liberté intérieure et s'engagea totalement à vivre pour ce Dieu qui aime et pardonne sans condition. Être disciple de Jésus demande de s'imprégner des attitudes de Jésus. C'est ce qu'a fait Marie, avec sa sensibilité de femme, de mère, de « soutien de l'Église émergente ».

Parler de la spiritualité Mariste, c'est parler d'une façon d'être disciple de Jésus fondée sur la manière dont Marie est disciple. De nouveau, on voit que la vision de Colin est extrêmement simple et pratique; il invite les Maristes à suivre les pas de Marie pour garder leur regard fixé sur Dieu et son Royaume, et à prendre position personnellement contre les forces handicapantes de la cupidité, de l'orgueil, et du pouvoir. En même temps, il leur enjoint de faire preuve de sensibilité et de délicatesse pour aborder les gens de notre époque afin de les convaincre en les laissant dans leurs chaussures plutôt qu'en s'imposant à eux - même au nom de la Vérité.

P. 54

Les grands “NON”

Jean Coste, historien de la Société de Marie, se sert de cette expression « *les grands non* » pour illustrer la position que doivent prendre les Maristes contre la cupidité, l'orgueil, et le pouvoir. Il voit dans cette attitude un des éléments essentiels de la manière d'être Mariste.

L'approche de Colin n'était pas tant une critique de l'Église en elle-même – son loyalisme était trop profond pour cela - qu'une critique de ceux qui représentaient l'Église, et particulièrement le clergé de son temps. Jean Coste montre en outre que chacune de ces convictions est fondée sur une expérience personnelle significative vécue par Colin; que chacune est en relation avec l'attitude de Marie telle que Colin la comprenait ; et que chacune trouve une expression dans la Règle qu'il écrivit pour les prêtres et les frères de la Société de Marie.

Ce qui était important dans l'expérience de Colin c'était son arrière-fond personnel ainsi que deux incidents qui l'ont profondément marqué. Des années plus tard, Colin parla d'une expérience traumatisante qui lui survint lorsqu'il était jeune.

Il était malade, on le disait même mourant, et il fut horrifié de s'apercevoir que tous les gens réunis à son chevet parlaient seulement de l'héritage qu'il allait laisser à sa mort. Il semblerait même que quelqu'un ait essayé de l'empêcher de prendre un médicament qui pouvait le guérir. Cette expérience de jeunesse créa en lui une horreur instinctive de la cupidité sous toutes ses formes. Ensuite, il retrouvera plus tard cette même tendance lorsqu'il assista à des réunions de prêtres, où les deux principaux sujets de conversation semblent être l'argent et la critique des évêques.

Probablement que ces deux expériences, plus que beaucoup d'autres dans sa vie, rendirent Colin conscient de la facilité et de la subtilité avec lesquelles le désir de l'argent, du pouvoir et de la grandeur personnelle peuvent s'insinuer dans la vie des hommes et les handicaper spirituellement.

Colin a été influencé par les écrits de Marie d'Agreda, une mystique espagnole ; à partir de ces écrits et de sa réflexion personnelle sur le mystère de Marie dans l'Église primitive, il a pu voir le décalage et la distance de ces attitudes d'avec la manière de Marie. Comme jeune prêtre à Cerdon lorsqu'il mettait au point ses premières idées d'une Règle pour les Maristes, il formula des règles spécifiques pour empêcher que ces attitudes prennent racine dans la vie des Maristes. En fait, quelques unes de ces règles ne sont pas réalistes et furent en conséquence retirées des Constitutions, mais elles illustrent une conviction très réaliste, à savoir que la cupidité, l'orgueil et le pouvoir sont un frein à l'efficacité de celui qui veut proclamer la Bonne Nouvelle de Jésus.

P. 56

« La seule façon de faire du bien »

L'œuvre de Marie - soutien de l'Église et compassion pour le monde, loyauté envers la mission de l'Église et engagement dans ce monde - lorsqu'elle s'accomplit dans

l'esprit de Marie, produit un résultat très particulier et possède un trait caractéristique. Ce résultat c'est que l'Évangile de Jésus devient capable de prendre racine dans le sol de notre monde contemporain et dans ses diverses cultures. Son trait caractéristique, c'est que la personne qui vit dans cet esprit ne se fera pas remarquer tout en apportant beaucoup aux autres.

Jean-Claude Colin trouva une manière de décrire cette approche dans une courte phrase : « *inconnu et caché dans ce monde* ». Bien qu'elle ne soit pas la devise de la Société de Marie, cette phrase est devenue une phrase « consacrée » dans la pensée Mariste, et elle est de fait la pierre de touche d'une vie vécue pour Dieu par quelqu'un dont l'attention est toute focalisée sur les vrais besoins de l'autre.

Colin a probablement élaboré cette phrase pendant ses années à Cerdon, alors qu'il rassemblait ses premières idées sur la Société. On notera avec intérêt que la première mention que nous en avons eue a été retrouvée dans une lettre écrite par Jeanne-Marie Chavoïn à l'Évêque Devic en 1824.

Cela prouve que c'était une phrase manifestement utilisée à Cerdon, et dont l'importance n'a pas échappé à Jeanne-Marie Chavoïn qui comprenait fort bien la pensée de Jean-Claude Colin.

A la fin de sa vie, Colin dira lui-même : « quand Dieu parle à une âme, il peut dire beaucoup de choses en peu de mots : par exemple, cette phrase « inconnu et caché dans le monde ». Colin passa sa vie à essayer de décortiquer cette phrase et d'en dérouler toutes ses implications de sens et toute la portée.

Le mystère qu'elle révèle est que le Dieu qui est à l'œuvre en ce monde où la foi est sérieusement ébranlée, n'est pas un Dieu qui cherche à s'imposer. Dieu a doté chaque individu d'une raison et d'une conscience, et laisse à chacun la liberté de décider, l'espace pour le faire, sans jamais le forcer, ou le dominer, en sachant toujours encourager, attendre, et veiller. Cette attitude de veille et d'attente est celle que la tradition chrétienne attribue spécialement à Marie. C'est aussi la caractéristique d'une mère qui permet à son enfant d'aller, le laisse libre, tout en étant attentive, et vigilante. Colin exprimait aussi cela d'une autre manière : « nous devons gagner les âmes en nous soumettant à elles ». Bien que les Maristes soient à leur place « dans ce monde », ils y tiennent une position bien particulière qui consiste à donner plus d'attention à la situation de l'autre, une position qui pense seulement à aider Dieu caché dans la vie de l'autre à émerger. Être « inconnu et caché », tout en « faisant un bien énorme », est un signe certain que la pointe de notre attention est bien tournée vers les besoins de l'autre.

P. 58

« Donner chair à la parole »

L'un des résultats d'une vie centrée sur Dieu et tournée vers les vrais besoins des autres est que l'Évangile va « prendre chair » dans la vie des gens.

Mettons nous un instant à la place de Jean-Claude Colin, fraîchement ordonné, se tenant au sommet de la colline de Cerdon, où se trouve l'église. Que se passait-il dans la tête de ce jeune prêtre timide quand il regardait d'en haut le village en dessous de lui ? Colin n'était pas du pays : les paysages étaient différents, l'accent des gens, leur mentalité, leur façon de vivre, leurs intérêts, tout lui était étranger. Il

dira cependant plus tard, non sans une certaine fierté, qu'il avait appris à comprendre les gens de Cerdon.

Le prédicateur terne et sans vie qu'il était au début devint quelqu'un que les hommes les plus endurcis aimaient écouter, quelqu'un à qui les patrons de café aimaient aller se confesser. Avec le temps, il avait commencé à parler un nouveau langage, ou du moins appris à comprendre un langage différent. Sa transformation à Cerdon l'avait rendu capable de donner chair aux mots qu'il disait.

C'est la contemplation du mystère de Marie dans l'Eglise qui fut essentiellement la cause de cette libération. Le grand problème religieux auquel étaient confrontés les hommes d'avant le Christ était celui d'un Dieu éloigné, hors d'atteinte, un Dieu qu'il fallait apaiser, un Dieu prêt à juger et à punir. Un Dieu difficile à connaître et à approcher. Or en Jésus-Christ, ce « problème de Dieu » a été résolu ; nous sommes devenus capables de voir Dieu dans le Christ. A un moment déterminé du temps, des gens ont entendu, vu, et touché la personne même de Dieu. Le Verbe de Dieu s'est fait chair. Et Marie, en répondant « OUI » à l'invitation de Dieu à être la mère du Christ, a amené Dieu à un niveau accessible au monde. Marie a donné chair à la Parole.

De nos jours, c'est le Christ qui est inconnu et invisible à beaucoup d'entre nous. Les gens ont besoin de voir quelque chose du Christ. Alors ils regardent les chrétiens. Le but des Maristes est de donner chair à la Parole pour rendre le Christ visible aux yeux des gens, « pour traduire le message de l'Évangile en des termes que les gens puissent comprendre ».

« Quelque chose de nouveau pour notre temps... » La nouveauté est de trouver, dans un monde où tant de gens cherchent à surmonter les sentiments d'aliénation et de séparation, de vide et de manque de sens, un groupe de personnes qui, en raison de leur référence à Marie, première disciple du Christ, prennent le parti de la miséricorde, de la compassion, de la communion d'esprit et de cœur. Alors le Verbe devient effectivement chair et l'on franchit les premiers pas qui font du monde un lieu où les gens peuvent faire l'expérience de la présence de l'Esprit de Jésus.

P. 60

Table des matières de la deuxième partie

Une vie qui vient du dedans

Chapitre 3 : Force vitale	P. 63
<i>Icônes</i>	P. 64
Le moins Marial et cependant le plus Marial	P. 66
Femme, mère et disciple	P. 68
Très cachés	P. 70
Très présents	P. 72
« Je veille sur vous »	P. 74
Une attention maternelle	P. 76
Une attention au peuple de Dieu	P. 78

Une Église mariale	P. 80
Le silence vous donne le son parfait	P. 82
Chapitre 4 : le feu et la rose	P. 85
<i>Un endroit où se tenir</i>	P. 86
La place du cœur	P. 88
Le feu de la Pentecôte	P. 90
Un seul cœur, un seul esprit	P. 92
Un pont pour les âmes	P. 94
Dissous dans l'Église	P. 96
Une force qui nous lance en avant	P. 98
Entraînés vers plus grand qu'eux	P. 100
Une vie qui vient du dedans	P. 102

P. 63

3. Force vitale

*Le Royaume des cieux est comparable
à un trésor cache dans un champ.
Matthieu 13, 44*

Dans sa lettre aux Philippiens, St Paul décrit poétiquement le mystère de l'Incarnation de Jésus :

Lui qui était dans la condition de Dieu, il n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu ; mais au contraire, il se dépouilla lui-même en prenant la condition de serviteur. Devenu semblable aux hommes et reconnu comme un homme à son comportement, il s'est abaissé lui-même en devenant obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix.

St Paul, avec ces mots, ouvre notre entendement à la spiritualité de Jésus. Par compassion pour nous et pour nous sauver, Jésus s'est abaissé au niveau de notre existence humaine. Par cet abaissement Jésus a abandonné ses privilèges, ses droits, sa dignité de Fils de Dieu et est devenu caché dans notre nature humaine, s'identifiant à nous pour nous encourager à retourner au Père. Quand les chrétiens se confrontent à ce mystère, ils commencent à comprendre l'un des paradoxes chrétiens : ce qui compte aux yeux de Dieu est souvent caché à la perception humaine.

La vie de Marie est empreinte de la même abnégation. Elle ne s'est pas accrochée au privilège de Mère de Jésus. Elle s'est fondue parmi les disciples, devenant cachée et inconnue au cœur de l'Église. Le père Colin vit que cette manière Mariale de vivre était une façon très efficace de réaliser les grandes choses que nous sommes appelées à faire en tant que disciples de Jésus. Il est donc approprié de parler d'une "Église Mariale". Nous ne voulons pas dire par ce titre une Église centrée sur Marie, mais une Église qui a les traits de cette croyante qui était à la fois

mère et disciple de Jésus et qui était une présence cachée et compatissante dans l'Église qu'il fonda. Karl Rahner écrit sur cette manière Mariale d'être Église :

« La chose la plus insignifiante peut être la plus importante ; la boule de neige peut devenir une avalanche ; le véritable enjeu n'est pas toujours situé à l'endroit où se tiennent les discussions les plus véhémentes. Le charisme d'un vrai grand apostolat est le courage d'un début banal, l'humilité des démarrages discrets. »

P. 64

Icônes

L'Église chrétienne d'Orient utilise des icônes pour dépeindre les saints et les mystères de la foi. Mais les icônes sont davantage que des images ou des peintures. Elles sont une présence, et leur but est d'enseigner une vérité concernant le saint dépeint ou la foi. La peinture d'icônes est pour cette raison encadrée par des règles strictes et des principes de style. Les icônes représentant la Bienheureuse Vierge Marie sont par exemple regroupées en cinq grandes catégories facilement reconnaissables, bien qu'il existe de nombreuses variations de détails au sein de chaque catégorie. Trois de ces catégories sont particulièrement significatives.

La Vierge indiquant le Chemin. Cette icône est connue dans la spiritualité chrétienne grecque comme la " Hodighitria " ou la Bienheureuse Mère enseignant, indiquant ou montrant le chemin. Marie est assise et son regard tombe sur le croyant depuis une position de dignité, tenant l'Enfant Jésus sur son bras gauche. L'Enfant lui-même, déjà un adulte en miniature, est aussi dépeint en majesté. Il est l'Ancien, le Seigneur de l'Univers. La main droite de Marie pointe vers ou indique l'enfant, de sorte que l'attention est déplacée de la mère vers l'enfant.

La Vierge de Tendresse. Cette forme d'icône contraste avec l'icône de la Hodighitria qui met l'emphasis sur la divinité de Jésus. Dans cet icône, c'est le côté humain du mystère de l'Incarnation qui est au premier plan. Le thème principal de ce style d'icône est la compassion que Marie ressent pour Jésus et ses souffrances à venir, une compassion qui s'étend à toute l'humanité et toute la création.

La Vierge des Mystères. Une autre forme d'icônes qui comprend Marie est le groupe qui dépeint des mystères de la foi où Marie est présente dans la scène : la Crucifixion, l'Ascension et la Pentecôte par exemple. Ici Marie est présente parmi les croyants.

Ce que cela nous dit dans l'Église occidentale c'est que dans la spiritualité chrétienne orientale Marie n'est jamais représentée seule. Soit elle pointe vers Jésus, soit elle tient Jésus avec compassion, soit elle est parmi les croyants. Mais elle est toujours dans une *relation* : avec Jésus, avec les disciples, avec l'Église, et en particulier avec celui qui regarde l'icône. Ces trois formes d'icônes représentent de façon frappante la manière dont les Maristes voient Marie et la manière dont ils comprennent leur place dans l'Église. Plutôt que de parler de Marie, ils préfèrent être comme elle, en particulier dans ces attitudes si clairement décrites dans les icônes de Marie. Ils préfèrent trouver leur place immergés parmi les croyants, regardant le monde avec compassion et toujours indiquant Jésus comme le chemin vers le Père.

Le moins marial et cependant le plus marial

L'approche Mariste de Marie, que l'on retrouve graphiquement dans les icônes de Marie de l'Église Chrétienne d'Orient, nous permet de comprendre ce qui semble être un curieux aspect de la spiritualité Mariste. Dans les Constitutions que Colin écrivit pour les prêtres et les frères, il fit une section spéciale intitulée " les Maristes doivent montrer une dévotion spéciale envers la Bienheureuse Vierge Marie ". On s'attend tout naturellement à trouver un tel chapitre dans les Constitutions d'une congrégation Mariale. Cependant, lorsque l'on examine ce que Colin recommande comme " pratiques particulières ", on ne trouve rien de plus ou de moins que ce que chaque catholique fait traditionnellement !

De plus, dans les Constitutions actuelles des Pères et des Sœurs Maristes et celles des Sœurs Missionnaires de la Société de Marie, il n'y a pas de partie consacrée à Marie elle-même. Au cours de toutes ses années d'existence, la Société de Marie n'a pas instauré de forme spéciale ou de place particulière de dévotion à Marie. Les Maristes n'ont pas écrit de prière spéciale ou de livres remarquables sur Notre. Ils ne se sont pas identifiés à une image ou un culte particulier à la bienheureuse Vierge Marie. Il semble que la Société de Marie soit une congrégation Mariale avec un minimum de référence extérieure à Marie.

Et cependant, lors d'une revue des Congrégations Maristes faite il y a soixante-dix ans, un chercheur Jésuite dit de la Société de Marie : " Aucun institut ne nous semble aussi totalement et exclusivement Marial ". Comment expliquer ce qui semble être une contradiction ? Un indice pour résoudre ce paradoxe peut, encore une fois, être trouvé dans les icônes de Notre Dame. Au lieu de centrer son attention sur Marie, le Mariste essaye de s'identifier à elle et tente donc de devenir quelqu'un dont l'attention est centrée sur les besoins des gens et sur " l'extension et le développement du mystère de l'Incarnation ".

Les icônes Mariales de l'Église Chrétienne d'Orient peuvent aussi nous aider à comprendre un autre parti-pris de Colin dans les Constitutions. En général, les Constitutions de Congrégations Religieuses suivent un même modèle. L'Article I des constitutions a trait aux buts de la Congrégation ; l'Article II aux manières d'atteindre ces buts ; et l'Article III aux caractéristiques particulières de la Congrégation. De manière significative, l'Article III des Constitutions de Colin ne traite pas des Maristes et de Notre Dame, mais des " Relations avec les personnes dans l'Église et dans la Société ". Clairement, Colin vit que la meilleure manière de décrire le Mariste était de le situer en relation avec l'Église, avec le monde, et avec les autres. Suivant ceci les Maristes montrent leur dévotion à Marie en reflétant ses attitudes et sa manière de vivre dans le monde.

Femme, mère et disciple

La Société de Marie peut être décrite à la fois comme " la plus Mariale " et " la moins Mariale ", car son but est de refléter la vie de Marie, le premier disciple de Jésus. On peut la dire " la plus Mariale " car elle prend Marie pour modèle. Mais le fait même que Marie était disciple de Jésus signifie que son attention ne se portait pas sur elle-

même mais sur Jésus. Les Maristes trouveront eux aussi que leur attention n'est pas centrée sur Marie mais sur Jésus – comme celle de Marie l'était. La congrégation Mariste peut en ce sens être dite "la moins Mariale". Bien que les Écritures en disent très peu sur Marie, nous savons qu'elle *était là* dans l'Église primitive et nous savons qu'elle y était comme femme et mère, et ceci nous en dit déjà beaucoup.

La pensée de Colin ajoute encore quelque chose : Marie était le disciple parfait du Seigneur, dont l'unique préoccupation était l'extension et le développement de l'Église, et dont l'attitude était celle d'un croyant caché. Au cours des années, Mayet nota dans ses Mémoires les grandes lignes de ce que Colin pensait de la place de Marie dans l'Église. Et en réfléchissant à ces idées, nous pouvons beaucoup apprendre, non seulement sur la place de Marie dans l'Église, mais aussi sur les relations des Maristes avec Marie et sur la sorte de "nouvelle Église" qu'ils sont appelés à démarrer.

Au chapitre 8 de son Évangile, Luc expose les grandes lignes de la description du parfait disciple faite par Jésus. Le parfait disciple est celui qui a un cœur bon et généreux, qui entend la Parole et la retient, et porte du fruit par sa persévérance. En fait, Luc applique également à Marie cette description du parfait disciple. Il décrit en détail Marie comme quelqu'un qui :

- entend la parole de Dieu et l'accepte de tout son cœur (1, 38),
- croit que ce qu'elle a entendu sera accompli (1, 42-45),
- chérit ce qu'on lui a dit et y réfléchit (2, 19-51),
- entend la Parole de Dieu, la garde et la met en pratique (8, 19-21 ; 11,28),
- est avec les disciples, dans la communauté, priant continuellement, recevant l'Esprit Saint, et étant témoin de la Résurrection (Ac 1, 14).

Et donc, nous apprenons beaucoup sur Marie quand nous réfléchissons à sa présence dans l'Église en tant que femme, mère et disciple. En tant que disciple, Marie écoutait la Parole, la méditait, cherchait ce qu'elle signifiait pour sa vie, puis agissait en conséquence. En pratiquant cette manière de vivre, les Maristes vont aider une "Église disciple" à émerger : une Église qui écoute la Parole proclamée, s'y soumet et s'y conforme. Cela sera une Église dont les membres essayent de découvrir ensemble l'Évangile et de le vivre comme Marie le fit.

P. 70

Très cachés

Une des choses que Mayet remarqua quand Jean-Claude Colin parla de ses années à Cerdon est la manière dont Colin faisait référence à ces années comme des années de grâce. *Pendant six ans, j'ai éprouvé une douceur extrême en pensant à cette Société avec un clair sentiment que c'était l'œuvre de Dieu.* Une grâce particulière semble être reliée à cette période, et Colin en parla publiquement par la suite. C'est la seule à laquelle il ait fait particulièrement référence. Il dit "Lorsque Dieu parle à une âme, Il dit beaucoup de choses en peu de mots". Cette phrase par exemple, "inconnus et cachés dans le monde".

Pour Colin, et pour des générations de Maristes, cette phrase "inconnus et cachés dans le monde" a été une sorte de signe de reconnaissance. Colin puisa de manière inépuisable dans l'application pratique de cette approche comme une façon de faire

énormément de bonnes choses dans un monde qui était de plus en plus allergique à l'Église et à la façon dont elle était perçue. Qu'il conseille sur une façon de prêcher, d'approcher les pécheurs en confession, ou sur les relations avec les prêtres diocésains et les évêques, Colin put voir que c'était un signe indiquant à quel point les Maristes recherchaient les intérêts de Jésus plutôt que leur propre intérêt, et c'était en même temps, comme il disait " la seule manière de faire du bien ". Beaucoup de Maristes semblent avoir compris ceci dès le début. Un des premiers Maristes écrit une phrase assez belle dans l'une de ses lettres " Travaille en profondeur, même quand rien ou très peu n'est visible, car c'est là que souvent se trouve l'essentiel ".

Une fois, lorsque Arturo Toscanini préparait son orchestre à jouer l'une des symphonies de Beethoven, il dit : " Messieurs, je ne suis rien ; vous n'êtes rien ; Beethoven est tout ". Il savait que sa tâche principale était de sombrer, ainsi que son orchestre, vers les profondeurs, et de laisser en surface couler la musique de Beethoven. Une idée similaire fut exprimée par l'archevêque Romero dans un discours qu'il fit à Louvain : " Je suis un berger, qui, avec son peuple, a commencé à apprendre une belle vérité : notre foi chrétienne demande que nous nous immergions dans ce monde ". La manière dont Marie vit l'Évangile nous pousse à demander : " Quels sont les besoins de *cette personne* ? *Comment puis-je aider cette femme à rencontrer Dieu* ? " Comment puis-je aider ce jeune homme à trouver son chemin vers Dieu, car *il* trouvera *son* chemin vers Dieu avant que *je* ne trouve son chemin vers Dieu. " C'est cela que veut dire vivre cachés. La transparence de Marie est telle que nous voyons à travers elle – nous voyons le Christ. Elle est le bras tendu, n'attirant pas à elle mais pointant vers le Christ, dont la mission sur terre est le seul souci.

P. 72

Très présents

Bien que Notre Dame ne fasse que de rares apparitions dans les écrits du Nouveau Testament il est très profitable d'étudier ces apparitions. Toutes ces apparitions ont une caractéristique commune : elle est " là " elle est " disponible ", et bien qu'elle soit très cachée elle est aussi très présente. Tout au long de la vie cachée à Nazareth, à Cana, durant le ministère public de Jésus, au Calvaire et dans la chambre haute à la Pentecôte, Marie est présente, pourvoyant aux besoins de Jésus dans l'Église.

Quand nous sommes à la recherche de cet " esprit " de Marie, nous le trouvons d'une certaine manière dans cette " présence ", cette " disponibilité " : le service sans bruit, la primauté donnée à vivre les choses plutôt que d'en parler, la disponibilité à travailler avec d'autres, une approche simple et chaleureuse des autres, une certaine capacité à travailler sans mettre trop d'insistance sur les succès ou les consolations personnelles.

C'est du moins la façon dont le Père Colin entendait " inconnus et cachés ". Chaque fois qu'il encourage les Maristes à être " inconnus et cachés ", c'est toujours dans le contexte du travail le plus varié et actif : en chaire, au confessionnal, en classe, au travail – n'importe où dans le monde en fait. C'est en étant désireux de laisser une place pour que Dieu travaille avec l'autre que l'on devient " inconnu et caché ". Ainsi, Colin ne présente jamais le fait d'être caché comme un but en soi. Il est toujours vu

comme la conséquence d'une disposition d'esprit intérieure, et comme un moyen de faire plus efficacement le travail de Marie.

Pour parler correctement d'être inconnu et caché nous devons donc relier cette phrase à d'autres phrases que Colin utilise pour décrire le disciple Marial. Nous devons la voir comme connectée à ce qu'il dit de l'avidité et de l'ambition, de la " seule manière de faire du bien ", de " gagner des âmes en se soumettant à elles ", et par-dessus tout nous devons nous rappeler qu'il utilisait toujours cette phrase quand il parlait " d'aller partout ", de " faire tout ou rien ", " d'envahir le monde ". Il y a toujours un danger que nous pensions à cette charge de travailler inconnus et cachés comme s'appliquant seulement aux grandes choses auxquelles nous nous attaquons : notre mission globale et nos activités les plus importantes. Mais c'est bien plus profond que cela, cela imprègne tout ce que nous faisons, même les petits détails de notre routine quotidienne.

C'est pourquoi l'entreprise Mariste permet la participation d'une telle variété de personnalités. Des caractères méditatifs, des extravertis, tous peuvent être, d'une manière ou d'une autre, inconnus et cachés, si cet esprit est compris correctement. Peut-être ce qui l'exprime le mieux est : " Sois réellement présent où que tu sois, laisse affluer à travers toi l'amour de Dieu et de Marie pour tous ceux dont tu touches la vie, et ne te mets jamais en travers de lui ".

P. 74

" Je veille sur vous "

Le huitième rassemblement mondial de la jeunesse organisé par le pape Jean-Paul II eut lieu en Pologne au milieu d'août 1991 sur Jasna Gora (la montagne brillante) à Czestochowa. C'était le plus grand rassemblement de jeunes jamais vu au monde, attirant plus d'un million et demi de jeunes venant d'au moins quatre-vingt pays différents. Le pape Jean-Paul décrivit le rassemblement comme un " tournant de l'histoire ".

La veille de la fête de l'Assomption, il guida les pèlerins dans une réflexion – qu'il avait écrite lui-même – sur les trois symboles du sanctuaire de Jasna Gora : la Bible, la Croix, et l'icône de Notre Dame. Il relia chacun des trois symboles aux trois phrases en ancien slavons de " l'appel de Jasna ", une prière dite chaque soir au sanctuaire : *Tebje prjestojim, pametiwiji, Jesm Bydeszte* " Je me tiens près de toi, je me rappelle, je veille sur toi ". Il appliqua en particulier la phrase " je veille sur toi " à l'icône de Marie, qu'il voyait présente à l'Église dans l'attitude d'une mère dont la vie se passe à veiller sur sa famille : veillant avec foi, avec joie, avec souci, avec tristesse, avec satisfaction, avec compassion, avec espoir.

L'image de Marie comme la mère qui veille touche une corde profonde chez les Maristes. Il ne serait pas difficile de voir une ressemblance entre l'Église telle qu'elle émergea dans les débuts et l'Église qui ré-émerge en de nombreux endroits aujourd'hui. Et il ne serait pas difficile de voir une ressemblance entre le rôle de Marie, la croyante, immergée parmi le peuple de Dieu, que l'on ne remarque pas mais qui donne force par la seule solidité de sa foi, et le rôle des disciples Mariaux de Jésus aujourd'hui, dont la vocation principale est de veiller, dans la foi, la

solidarité, l'espoir, la compassion et le souci d'autrui, avec le cœur d'une mère qui est présente et qui attend.

Gaston Lessard nous présente une autre image : " J'ai encore devant les yeux l'image d'une enfant que je vis à Ticoman en novembre 1983. La colline de Chiquihuite est l'une des nombreuses collines entourant la ville de Mexico dont les flancs sont peu à peu envahis par des bidonvilles fournissant un abri pour des centaines de milliers de gens. Un Mariste mexicain m'y accompagna un samedi matin. Dehors, dans un coin, toute seule, se tenait une jeune fille qui pouvait avoir treize ou quatorze ans, maigre, mal nourrie, en habits miteux et dans les derniers mois de sa grossesse. Supposons que nous la prenions comme symbole de Marie dans l'Église renaissante, ou plutôt comme symbole de l'Église renaissante elle-même, dont Marie est l'image, qu'advient-il de notre méditation sur notre rôle dans l'Eglise naissante ?

P. 76

Une attention maternelle...

Marie est très présente, bien que très cachée, dans l'Église. Elle est là comme disciple, et elle est là comme mère. Elle est là en particulier comme une mère qui veille sur tous ses enfants avec un amour tendre et plein de compassion. En ce moment, alors que nous faisons tout notre possible pour restaurer la part de féminin dans notre image de Dieu, notre compréhension est enrichie par cette image d'une femme qui met en lumière les qualités féminines de Dieu. Bien sûr, cela ne veut pas dire que Marie est Dieu au féminin. Mais cela veut dire que dans la femme Marie nous voyons le reflet, en termes humains, des qualités maternelles de Dieu, en particulier les qualités de miséricorde et de compassion.

Le mystère de compassion est au cœur de l'Ancien Testament. Le tout premier portrait que Dieu fait de lui-même est celui d'un Dieu " tendre et miséricordieux, plein d'amour et de fidélité, qui garde sa fidélité jusqu'à la millième génération " (Ex 34 :6). C'est le Dieu qui permet à Abraham de marchander le sort des Israélites, leur pardonnant même si seulement dix justes pouvaient être trouvés dans la ville (Ge 18, 16-32). C'est le même Dieu qui parla à Moïse en ami, lui assurant qu'il avait " vu la misère de son peuple " (Ex 3, 7). C'est le Dieu qui ne peut supporter qu'un seul soit perdu. S'efforçant de faire ressortir cette compassion, les Écritures décrivent Dieu non seulement comme un tendre père, mais aussi comme la tendre mère qui a porté l'enfant en son sein. En hébreu, le mot pour compassion est la forme plurielle du mot " matrice " et il signifie amour profond, comme celui d'une mère pour l'enfant en son sein. La compassion est ce que ressent une femme enceinte : l'amour qui est avec, souffre avec et a un désir ardent de donner naissance, puis voit l'enfant prendre de l'indépendance.

Cela veut dire attendre, veiller sur, ne jamais forcer et cependant être toujours prêt. En ce sens, Marie reflète la compassion centrale, maternelle, de Dieu. Comme une mère, elle *rassemble*, elle est emplie de *compassion*, elle crée *l'union* à tout prix. Ceci était les qualités vues par Jean-Claude Colin comme particulièrement évidentes en Marie. Elle est la femme qui donna naissance à Jésus, qui le nourrit et prit soin de Lui, puis le laissa devenir indépendant. Elle est la femme qui était présente à la naissance de l'Église, reliant les croyants à Jésus ressuscité, et veillant, attendant,

rassemblant, créant l'union alors que l'église prenait de l'indépendance. Cette attitude de personne qui rassemble, qui crée l'union, qui partage les souffrances de ceux qui l'entourent est ce que Jean-Claude Colin voudrait que les Maristes apprennent de Marie, une attitude qu'il voudrait voir les Maristes adopter dans toutes leurs relations.

P. 78

Une attention au peuple de Dieu

Comme s'il ne suffisait pas que la compassion de Dieu soit révélée en des images à la fois masculine et féminine, le tableau que Jésus peint de Dieu est encore plus saisissant. Lorsque les Pharisiens et les scribes se plaignirent que Jésus était trop proche des pécheurs, Il leur dit trois paraboles à propos de la compassion : les paraboles de la brebis perdue, de la drachme perdue et du fils prodigue. L'image maîtresse de Jésus est celle du Père qui attend anxieusement, chaque jour, le retour du fils prodigue et qui est saisi de pitié quand il voit le fils encore loin. Jésus lui-même est l'image du Père ; et il est l'ami des pécheurs, des Samaritains, des lépreux, et de tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, sont ou se sentent en marge. Les Évangiles décrivent souvent Jésus comme " saisi de compassion " et les mots grecs utilisés dans cette phrase veulent littéralement dire " ému dans ses entrailles ".

Les Grecs considéraient les entrailles comme nous considérons le cœur : le centre de nos sentiments les plus profonds. Le mot pour " compassion " en Hébreu et en Grec provient donc des mots pour " matrice " et " entrailles ", en d'autres termes les parties les plus intimes, les plus profondes et personnelles d'un être. Quand Jean-Claude Colin disait que les Maristes devaient être des " instruments de la miséricorde divine ", c'est à cette sorte de miséricorde que nous devons penser : une compassion qui vient des profondeurs de l'être, un amour qui désire ardemment rassembler, unir et réconcilier. Il voyait les Maristes comme des *artisans de rassemblement*, amenant tout le monde dans le peuple de Dieu, et repoussant les frontières de l'Église aux limites les plus lointaines pour être sur que tout le monde puisse être inclus.

Cela signifie être des *artisans de compassion*, s'assurant que chacun connaisse le désir d'intimité de Dieu avec lui, en particulier les personnes en marge de l'Église. Cela veut dire également que les Maristes seront des *artisans d'unité*, faisant tout leur possible pour abattre les barrières et guérir les divisions qui existent dans le peuple de Dieu. Cela créera parfois des tensions pour des Maristes qui pourront se retrouver en position de " critiques loyaux " de l'Église, aimant et soutenant l'Église tout en travaillant toujours à " démarrer une nouvelle Église ". Mais Colin insiste pour que les Maristes commencent ce travail " chez eux " en quelque sorte, dans leur église ou diocèse local, travaillant et soutenant l'évêque de leur diocèse d'une manière telle que celui-ci puisse les considérer (prêtres, religieux et laïcs) comme étant réellement avec lui, comme étant " les siens ".

Une Église mariale

Peut-être sommes-nous maintenant capables de comprendre un peu de la richesse des mots de Colin sur “ démarrer une nouvelle église ”. Certains auteurs suggèrent que de nombreux aspects de l'Église aujourd'hui reflètent simplement les caractéristiques de la société moderne : une préoccupation des structures et de l'organisation, de la compétition, de la réussite, de la puissance, du contrôle, du succès, des mots, de la logique. Dans cette sorte de société et d'Église, il est difficile de trouver une place pour la compassion, le silence, la contemplation et les relations humaines. Il est donc facile de voir quel changement significatif pourrait être fait dans cette société et dans l'Église par un groupe de personnes – y compris des hommes – qui vivent selon l'esprit de la femme Marie, et qui d'une manière très réelle honorent le féminin en eux, dans l'Église et dans la société.

En ce sens, parler d'une “ Église Mariale ” ou d'une “ Église à visage Marial ” devient très enrichissant. Si nous pensons l'Église simplement comme “ l'endroit où nous pouvons être sauvés ”, il est difficile de voir où inclure Marie, car il n'y a qu'un unique Sauveur et Médiateur : Jésus Christ. Mais si nous pensons l'Église comme “ l'endroit où les gens deviennent *plus vivants* ”, alors il est facile de voir Marie – mère, femme et disciple – comme quelqu'un qui nous apprend comment être disciples de Jésus et comment toujours garder en vue les valeurs de l'Évangile. Une Église Mariale est une Église qui fait le choix de la compassion au lieu de la compétition, du relationnel plutôt que du dogmatisme, de l'humilité plutôt que de la puissance, du service plutôt que de la domination. C'est une Église qui repousse ses frontières pour inclure tout le monde, au lieu de les définir pour qu'elles contiennent les élus. Et c'est une Église qui inclut le féminin dans ses attitudes, qui ne peuvent que trop facilement devenir ultra-masculines.

L'Église à visage Marial ne ressent pas le besoin de créer des choses de plus en plus grosses pour s'assurer que Dieu soit correctement honoré. C'est une Église qui comprend que les petites choses peuvent être, et sont souvent, les plus significatives. Nous vivons à une époque qui adore le grand et le nombreux. Et cependant l'histoire nous montre encore et encore que ce ne sont pas les grandes choses mais les petits commencements qui sont de la plus grande importance. Quiconque se souvient des événements du soulèvement étudiant de la place Tiananmen en Chine en 1989 n'oubliera pas la photo du civil, se tenant seul, calme et défiant, debout face aux chars. Ce qui reste à la mémoire n'est pas une impression de fragilité d'une personne isolée face à la puissance des chars, mais précisément l'opposé : l'immense pouvoir de cet individu isolé, et l'inutilité des chars à faire quoi que ce soit d'utile dans la durée.

“ Le silence vous donne le son parfait ”

Où trouve-t-on la puissance de “ démarrer une Église Mariale ”, de “ démarrer une Église à visage Marial ”, de “ renouveler l'Église à l'image de Marie, le disciple parfait de Jésus ” ? Nous sommes ici confrontés à un des paradoxes de la vie chrétienne, qui est que toute activité et toute énergie est enracinée dans la solitude intérieure et le silence. Une publicité récente pour un système hifi haute technologie disait : “ Le

silence vous donne le son parfait”. Sans le réaliser, la publicité faisait plus que vanter une bonne technique audio. Elle soulignait aussi une attitude évangélique, que Jésus choisit de faire sienne, et qu’il indiqua à ceux qui souhaitaient le suivre.

Le désert, la solitude et le silence faisaient partie de son style de vie même. Nous savons pourquoi il fut conduit au désert après son baptême. Il y fut conduit par l’Esprit pour être mis à l’épreuve, pour être préparé à sa mission. Ces trois choses : le baptême de Jésus, sa mise à l’épreuve dans la solitude et son énergie pour la mission ne peuvent être séparées. Il fut mis à part par le baptême, purifié et mis à l’épreuve dans la solitude puis envoyé en mission. Ceux qui suivent Jésus font l’expérience de ce même voyage : nous sommes attirés dans une sorte d’expérience du désert qui teste notre volonté de mettre notre entière confiance en Dieu seul. Dans notre solitude et notre silence personnels nous sommes nous aussi façonnés en une image à la ressemblance de Dieu. Le “son parfait” de notre compassion vient du silence de notre solitude où nous entrons dans la compassion de Dieu. Nous laissons derrière nos nombreuses activités, nos soucis, nos plans et nos projets et nous restons seuls avec Dieu qui petit à petit forme en nous le Verbe auquel nous devons faire prendre chair dans le monde.

Nous ne savons pas de manière totalement claire ce qui s’est en fait passé lors des années où Colin était à Cerdon. Mais ce que nous savons est que ce furent les années où il fut transformé intérieurement. Il décrit lui-même ces années comme des années de “*douceur extrême*” où il semble qu’il fit l’expérience de “goûter Dieu”. Ceci fut si important pour lui qu’il le considérait comme l’expérience clé pour quiconque débute la vie Mariste. À la suite de son expérience personnelle, il croyait que lorsqu’une personne avait “goûté Dieu” tout le reste se mettrait en place. Mais “goûter Dieu” dans la prière ne devait pas être une expérience ne se produisant qu’une seule fois dans une vie, ou restreinte aux prêtres ou aux religieux. Ce devait être une expérience intérieure constamment répétée, même dans les moments les plus occupés de la vie. Pour Colin, le symbole de cette expérience était Nazareth, qui pour lui représentait l’état d’une âme se reposant en Dieu, attendant dans la solitude et le silence où le son parfait de l’amour de Dieu pouvait être entendu.

P. 85

4. Le feu et la rose

*Je suis venu pour apporter un feu sur la terre,
et comme je voudrais qu’il soit déjà allumé !
Luc 12, 49*

Si nous cherchions le point spirituel central du projet Mariste, nous pourrions peut-être le trouver dans deux « moments » de la vie de Marie qui à première vue peuvent sembler presque contradictoires : la vie de Marie à Nazareth et sa vie dans l’Église primitive après la Pentecôte. Dans beaucoup de formules notées par Mayet, Colin en appelle à ces deux images, parfois il fait une différence entre elles, et parfois il ne les distingue pas et les mélange ensemble comme si elles étaient les deux faces d’une même pièce.

L'historien Mariste Jean Coste écrit : « Le premier point de référence pour chaque Mariste est la personne de Marie dont nous devons faire nôtre l'esprit. Que Marie représente le cœur de la vie chrétienne et de l'Église ressort de deux mystères bibliques auxquels le P. Colin ne cesse de nous renvoyer. Le premier est celui de Marie présente dans l'Église après la Pentecôte, humblement immergée en elle, et animant par sa prière et sa ferveur le premier groupe apostolique. Le second place devant nos yeux la maison de Nazareth où, dans l'obscurité d'une échoppe de charpentier, la rédemption du monde commence à se réaliser et où nous voyons si clairement qu'une personne ne peut travailler vraiment à l'œuvre de Dieu si elle n'est pas spirituellement prête à accepter, s'il en est besoin pour la gloire de Dieu, l'obscurité et l'apparente inutilité. »

Colin voyait une grande richesse dans ces deux images. Elles l'aidaient à envisager le projet Mariste comme un arbre aux branches multiples. Elles l'aidaient aussi à se forger ses convictions sur la nécessité pour les Maristes d'être uns de cœur et d'esprit, d'être ouverts à l'Esprit-Saint et à travailler ardemment d'une manière cachée.

L'image de Marie à Nazareth et dans l'Église primitive est enrichissante aussi pour nous qui sentons l'appel à la prière et dont la place est dans le monde de l'action. La liturgie de l'Église honore Marie de nombreux titres dont deux sont significatifs : Marie, Rose Mystique et Marie Reine des Apôtres. En Marie, nous reconnaissons quelqu'un en qui se conjuguent le feu de l'action de la Pentecôte et la rose de la contemplation. En cela, elle est un modèle pour tous ceux qui désirent faire l'unité dans leur vie.

P. 86

Être à sa place

Une des premières leçons qu'on donne à un apprenti potier est d'apprendre à « centrer » l'argile sur le tour. C'est une tâche délicate, et il faut du temps pour que la masse informe et dure de terre soit correctement équilibrée sur le tour. Aucune mise en forme ne peut avoir lieu sans cela. Quel que soit le temps que cela prenne, ou la difficulté de cette première étape, si elle n'est pas réalisée correctement, toute tentative de mise en forme échouera invariablement.

Le peuple Maori de Nouvelle Zélande attache une grande importance à la terre et à ses ancêtres. Un mot dans leur langage symbolise cette réalité profonde : *TURANGAWAEWAE*. Littéralement, cela signifie « ÊTRE À SA PLACE ». Cela peut vouloir dire plusieurs choses : un endroit auquel appartient une personne, l'endroit d'où elle vient, où elle retourne si il ou elle habite ailleurs. *Turangawaewae* est aussi l'endroit où l'on se sent connecté avec ses ancêtres, où l'on retrouve son identité, où l'on trouve un point d'ancrage spirituel et psychique, un endroit qui nous aide à mieux comprendre et aborder un monde constamment en évolution. Aujourd'hui, bien qu'ayant perdu le sens de la Terre et vivant dans un monde fortement industrialisé, nous éprouvons tout de même le besoin de savoir d'où nous venons et quelles sont nos racines. Sans « ce point d'attache », nous risquons de perdre notre équilibre, notre identité, et peut être même notre âme.

Ce point central, cet endroit d'où l'on peut faire face à la réalité, nous en avons aussi besoin dans notre vie spirituelle. Pour les Maristes, ce point d'ancrage est à Nazareth. JC Colin dira même à une occasion : « je me mets dans la maison, à Nazareth, et de là je vois tout ce que je dois faire. » A Nazareth, avant même la naissance de l'Église, le Royaume existait déjà au cœur d'une famille ordinaire. En nous invitant à nous rendre régulièrement en esprit à Nazareth, Colin nous aide à apprendre ce qui est essentiel. Nazareth nous enseigne l'importance de la simplicité des débuts modestes. Nazareth nous rappelle que la vraie valeur des choses ou des gens est souvent sous la surface et cachée à la vue. Enfin, Nazareth nous invite à croire que le vrai jugement, impartial, peut seulement avoir lieu lorsque l'on est débarrassé de tous nos préjugés personnels et que l'on se retrouve seul face à Dieu.

P. 88

La place du cœur

« Et il alla avec eux à Nazareth... » Saint Luc dit beaucoup avec cette courte phrase qui conclut l'épisode de la perte de Jésus au Temple. Nazareth était l'endroit de résidence de la famille de Jésus : l'endroit auquel ils appartenaient, le lieu vers lequel ils retournaient. « ils retournèrent à Nazareth... »

Mais Saint Luc ne s'arrête pas là, il nous raconte en effet ce qui s'est passé à Nazareth. En premier lieu, c'est à Nazareth que Jésus grandit « en sagesse, en taille et en grâce, sous le regard de Dieu et des hommes. » Lentement, silencieusement, et discrètement Jésus grandissait en sagesse et en stature spirituelle. Cette croissance et cette sagesse étaient tellement discrètes et cachées que ses propres compagnons étaient ébahis et ne pouvaient y croire: « d'où cet homme tient-il sa sagesse et ses miraculeux pouvoirs ? N'est-il pas le fils du charpentier ? Et sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et ses frères Jean, Joseph, Simon et Juda ? Ses sœurs ne sont-elles pas toutes ici parmi nous ? » « Nazareth ? Est-il possible qu'il vienne quelque chose de bon de cet endroit ? ».

Pour le disciple de Jésus aussi, Nazareth représente également un temps de croissance spirituelle et d'expérience de l'attente de l'Esprit, qui nous façonne de l'intérieur, progressivement, discrètement et imperceptiblement. C'est un travail qui requiert du temps. À nous qui vivons dans une époque sous pression, Nazareth nous enseigne la difficile leçon de l'attente.

Il y a beaucoup de choses à faire, certaines sont même en elles-mêmes très nécessaires ; mais ce n'est pas toujours le bon moment. Ce n'est pas parce qu'une chose est bonne et sainte en elle-même qu'elle doit être faite par nous et tout de suite. Nazareth nous apprend à attendre patiemment la révélation des desseins de Dieu. C'est le temps des jachères dans nos vies : ces moments qui semblent vides des valeurs que nous chérissons instinctivement - l'action, la reconnaissance, le succès et la gloire.

Saint Luc nous dit encore que « Marie gardait tout cela dans son cœur » et méditait les paroles de Jésus. Pour un disciple marial de Jésus, Nazareth représente l'endroit de la contemplation des mots et de l'exemple de Jésus, même dans nos moments les plus surchargés. C'est un moyen de « considérer les choses de Dieu » et de les intérioriser dans notre cœur. Nazareth, c'est la place du cœur: c'est un lieu de

silence et de foi ; un lieu central de calme et de tranquillité. Nazareth nous apprend la sagesse de celui qui regarde les choses avec les yeux de Dieu. Ainsi que le dit Colin, c'est grâce à Nazareth que nous pouvons avoir une perspective exacte sur la vie.

.P. 90

Le feu de la Pentecôte

Alors que Nazareth représente un premier point de référence dans la vie de Marie, on trouve le second dans le mystère de la Pentecôte, lorsque l'Église naissait dans le Feu, et que les croyants, rassemblés autour de Marie en communion d'esprit et de cœur, rendaient un puissant témoignage à la résurrection de Jésus. (Actes des Apôtres, 2 :1-4, 42-47)

Pendant les dix-huit années de J.C. Colin comme Supérieur Général des Pères Maristes, Mayet fit état des nombreuses occasions où il faisait référence à Marie, en particulier lors des retraites que les Maristes faisaient chaque année. La référence la plus fréquente de Colin en ces occasions était celle du Mystère de Marie dans les commencements de l'Église. Même quand il se référait à l'image de Nazareth, Colin y associait souvent celle de Marie dans l'Église naissante, comme si une idée conduisait immédiatement à l'autre, l'une se liant intimement à l'autre.

En une occasion, il dit : « *Voyons Marie dans tout, imitons sa vie de Nazareth. Elle a fait plus que les Apôtres pour l'Église naissante ; elle est la Reine des Apôtres, mais elle l'a fait sans bruit, elle l'a fait surtout par ses prières.* » Et même s'il parlait du noviciat Mariste comme d'une expérience « Nazareth », il faisait clairement sentir que cela représentait seulement un aspect de la spiritualité de ceux qui étaient appelés au projet mariste : « *La Société de Marie veut que nous soyons, nous ses enfants, des missionnaires d'action et des missionnaires de prière.* »

Dans la vie de tous les Maristes, ces deux réalités créent une tension. D'une certaine façon, tout comme Marie, le Mariste se doit d'être contemplatif en action, mais aussi actif en contemplation. Il n'est pas question de choisir l'une ou l'autre, en fonction du moment, il faut tenir l'équilibre entre les deux.

Même si la pensée de Colin allait de l'image de Nazareth à celle de l'Église après la Pentecôte, et mélangeait parfois les deux mystères, il n'y avait pas là incohérence. J.C. Colin voyait l'Église dans son spectre historique le plus large du début à la fin des temps.

Si on avait prononcé le mot « Église » devant Colin, ce qui serait probablement venu à son esprit c'est le tableau de tous les croyants depuis le début jusqu'à la fin des temps, rassemblés par Marie, autour de Marie, tous attentifs à l'Esprit qui planait sur le monde à ses débuts, et qui descendit « *en langues de feu* » sur les croyants à la Pentecôte, et dont la puissance à l'œuvre en nous « *peut réaliser infiniment plus que nous ne pouvons demander ou même imaginer* ». (Éphésiens, 3 :21)

P. 92

Un seul cœur, une seule âme

La dernière prière que Jésus fit pour ses disciples au soir de la veille de sa mort peut paraître surprenante au premier abord. Jésus n'a en effet pas demandé, comme on aurait pu s'y attendre, que ses disciples deviennent plus nombreux et recouvrent la Terre ; ou alors qu'ils soient capables de formuler son enseignement en termes théologiques sûrs ; ou bien encore qu'ils possèdent une énergie qui les rende capables de prêcher avec force et éloquence. Non, il pria simplement pour qu'ils ne fassent plus qu'un, afin que le monde croie que Jésus est Dieu, et qu'il a été envoyé par le Père pour le Salut du monde.

La preuve la plus convaincante de l'existence de Dieu, de la divinité de Jésus, et de la vérité de l'Évangile ne serait pas l'éloquence ou l'énergie, ni même la Sainteté des Chrétiens pris individuellement, mais bel et bien leur unité de cœur et d'esprit.

Ceci est évident aux premiers jours du Christianisme où la tradition nous dit que les non-croyants étaient attirés en tout premier lieu moins par la vérité de l'Évangile que par la communion d'amour de ceux qui le vivaient. « Voyez comme ces Chrétiens s'aiment les uns les autres ! » Saint Luc, dans les Actes des Apôtres, semble presque établir un lien de cause à effet entre le fait que ces premiers Chrétiens vivaient en communion d'esprit et de cœur, et le fait que beaucoup étaient amenés à croire en l'Évangile, comme si ceci dépendait de cela.

Dès le début du projet mariste, ceci était compris par tous ceux qui rejoignaient le projet Mariste, et fut développé par ceux qui devinrent les fondateurs des diverses branches du projet. Pour J.C. Colin, cette communion de cœur et d'esprit était inhérente à la mission même de la Société. Ce serait le moyen par lequel les Maristes apprendraient ensemble à découvrir l'Évangile et à le vivre à la manière de Marie ; ce serait le vecteur de la réconciliation et de l'Évangélisation ; et ce serait le moyen de « recommencer une nouvelle Église ».

Si certains proposaient une autre façon de procéder ou de comprendre l'Église, aussi zélés seraient-ils, ils ne feraient pas autre chose que d'être l'exception qui confirme la règle. En revanche, si c'est une communauté entière qui agit selon l'exception, le résultat est renversant. C'est pourquoi il était si important pour les premiers Maristes de considérer l'Entreprise Mariste comme ayant plusieurs branches, dont une de laïcs, tous unis de cœur et d'esprit.

La fin des temps ne viendra pas lorsque Dieu sera fatigué de cette humanité entêtée, capricieuse, et décidera de faire pleuvoir le feu et le soufre sur la Terre, mais lorsque le monde entier, telle l'Église Naissante, « ne fera qu'un seul cœur et un seul esprit. » C'est la vocation spéciale des Maristes que de contribuer à cet accomplissement.

P. 94

Un pont pour les âmes

Lorsque Mayet consigna la description faite par Colin de son voyage à Rome en 1833, il nota que son ambition était de présenter une société divisée en plusieurs branches, avec un Tiers Ordre pour les laïcs. Ses interlocuteurs de Rome avaient tenté de le persuader que c'était un plan de trop grande envergure, qui ne serait jamais accepté sous cette forme. Mayet note les mots de Colin lui-même : « *il me*

semblait que tout le monde rirait de moi ; peu importe ; je voulais savoir ce que Rome penserait. » Malgré l'avis de ses conseillers et de la Curie, Colin tenait absolument à ce que ce plan d'une Congrégation à plusieurs branches soit présenté à Rome.

L'image de « l'arbre à plusieurs branches » était quelque chose qui avait séduit l'imagination des jeunes séminaristes depuis le tout début. Six mois seulement après son ordination, M. Champagnat avait formé son premier groupe de Frères. Dès 1819, les commencements des Sœurs Maristes étaient évidents à Cerdon. Et à chaque fois que J.C. Colin parlait, officiellement ou non, de la Société de Marie et de son appel spécial à « recommencer une nouvelle Église », il pensait immédiatement à la branche laïque de la Société.

C'est pourquoi, en 1833, lorsqu'il rédigea le « sommaire » du Projet Mariste qui devait être présenté à Rome, il écrivait : « **Le but général de la Société est de concourir de son mieux, par les prières et les efforts réunis, à la conversion des pécheurs et à la persévérance des justes, et de rassembler, en quelque sorte, tous les membres du Christ, de tout sexe, âge ou condition, sous les auspices de la Vierge Marie Immaculée et Mère de Dieu... de telle sorte qu'à la fin des temps tout comme au début, tous les fidèles, avec l'aide de Dieu, ne fassent qu'un seul cœur et qu'une âme dans le sein de la sainte Église Romaine... C'est pourquoi la Société de Marie est ouverte même aux laïcs vivant dans le monde, dans cette confrérie dite du Tiers Ordre de la Vierge Marie.** »

Trente neuf ans plus tard, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, Colin est encore séduit par la même idée ; « **vous allez être étonnés ; j'ai une grande ambition, c'est de m'emparer du monde entier, sous les ailes de Marie par le Tiers Ordre...** » L'association laïque devait être une confraternité de gens de toutes sortes de manières de vivre. Son but était d'être un moyen pour accomplir l'œuvre de Marie dans le monde, et selon les mots de Colin, « **d'être un pont pour aller aux âmes** ». Son esprit devait être le même que celui de la Société de Marie. Son organisation devait être souple et ouverte. Ce serait une association ouverte à tous, y compris les pécheurs et les enfants à naître. C'est précisément ici que les germes de la difficulté étaient semés : personne ne savait exactement ce qu'il entendait par là !

P. 96

Dissous dans l'Église

Quelles que soient les difficultés qu'ait éprouvées J.C. Colin à rendre claire sa vision sur le but du laïcat mariste, il semble néanmoins que dès le début, ces idées furent instinctivement saisies au moins par deux groupes reconnus : « *les Frères Tertiaires* » et « *les Vierges Chrétiennes* ». Un simple coup d'œil sur ces groupes suffit à révéler des points significatifs.

(NB Bernard B. Le mot propre est « **vierge** », non « **jeune fille** ». Voyez....

Tout d'abord, il est frappant de voir qu'à une époque où les vocations au sacerdoce et à la vie religieuse ne manquaient pas, il y avait aussi beaucoup de laïcs qui désiraient vivre profondément leur vie chrétienne comme laïcs et trouvaient que la manière Mariste Maristes de « *vivre les Évangiles comme Marie* », était une bonne façon de le faire.

Ces deux groupes avaient un point commun qui était leur attitude missionnaire et apostolique. Les hommes des « Frères Tertiaires » étaient profondément impliqués comme laïcs dans le travail apostolique de l'Église, quelque uns étaient même directement associés au travail d'évangélisation dans le Pacifique. Il y avait quelque chose de semblable chez les « *Jeunes Filles Chrétiennes* » ; ces femmes se sentaient appartenir à la Société de Marie et se trouvaient engagées dans sa Mission, tout particulièrement en Océanie.

Les phrases de comptes-rendus de réunion en attestent : « *Il ne faut point oublier que nous sommes unies avec tout l'ordre des Maristes...* » « *Le Père nous ayant appris que le vaisseau des missionnaires de la Polynésie est arrivé à Valparaiso depuis la fin de Juin, et qu'il est probable que maintenant ils sont dans leurs îles, il nous engage à redoubler de prières pour eux et pour le succès de leur mission* »... « *On nous rappelle que, quoique nous soyons dispersées au milieu du monde, nous appartenons à l'ordre des Maristes, et nous devons travailler par nos prières à coopérer aux grands travaux que ces saints missionnaires ont entreprise pour la gloire de Dieu* ».

Ces deux groupes étaient bien nettement des laïcs. Ils se voyaient comme tels avec leur propre vocation dans le monde, et ils travaillaient comme laïcs pour l'Église. Ils étaient responsables de l'organisation ainsi que des activités de leurs groupes. Ils se voyaient en même temps comme des Maristes, avec la même spiritualité que les prêtres, frères et sœurs Maristes, immergés dans l'Église, travaillant discrètement mais efficacement à soutenir l'Église au sein de leur paroisse, dans leur diocèse et dans les missions.

Plus tard, un prêtre Mariste allait décrire le point essentiel en disant que l'esprit de Marie, passant à travers les prêtres, les frères et les laïcs, serait finalement dissous dans l'Église

P. 98

Une force qui nous lance en avant

Il n'est pas surprenant de voir que les gens étaient un peu perplexes sur ce que J.C. Colin avait dans l'esprit quand il parlait du grand projet Mariste. L'ensemble de l'idée était totalement nouvelle, du jamais vu, quelque chose qui ne cadrerait pas plus avec le Droit Canon qu'avec la théologie de l'époque. Cela explique que ni le Cardinal Castracane à Rome, ni davantage les premiers Maristes eux-mêmes, ne pouvaient saisir toutes les implications du plan original.

Et cependant, il y avait quelque chose dans le projet qui attirait immédiatement les gens. Sinon comment expliquer l'expansion extraordinaire du mouvement en si peu de temps, l'attrance de tant d'hommes et de femmes à vivre comme Prêtres, Frères, Sœurs, ou Laïcs dans la famille Mariste ? L'idée d'être dans l'Église à la manière de Marie donnait de l'énergie à ceux qui rejoignaient la Société.

Mais c'est notre siècle seulement qui a pu donner pleinement son sens à la vision Mariste, et la mettre en pratique. La compréhension que l'Église a aujourd'hui d'elle-même et de sa place dans le monde, permet à la richesse et à la diversité du projet Mariste de prendre toute sa dimension.

« L'Église » se voit aujourd'hui comme un corps ayant un seul cœur et un seul esprit, tous pèlerins ensemble dans la foi. « L'Église », c'est une communion où l'énergie dynamique de l'Esprit est en action. « L'Église », ce sont des hommes et des femmes remplis de la force de la Pentecôte. « L'Église », c'est un peuple qui découvre l'Évangile ensemble et le vit dans le service des autres. « L'Église », c'est là où on trouve Marie comme une croyante cachée au milieu des croyants, guidant, rappelant, encourageant les autres par sa proximité de Dieu et son souci d'accomplir la mission de Jésus jusqu'aux extrémités de la terre.

Quand Colin dit un jour que « *le moment était venu que sa force nous lance en avant*¹ » ceux qui l'écoutaient surent que cela faisait partie de leur mission et devait être fait d'urgence.

Récemment, un adolescent écrivait : « Peut être qu'un jour je trouverai quelque chose qui vaut la peine d'être vécu ; quelque chose à quoi me donner totalement et avec joie ; quelque chose qui vaille la peine d'être accompli dans ce monde si vaste. J'admire tellement les gens qui font dans la vie ce qu'ils veulent vraiment faire et qui pensent que cela vaut vraiment la peine de le faire. Il y en a sûrement beaucoup, mais je ne crois pas en connaître plus d'une douzaine. »

On peut penser que si ce jeune avait vécu au temps des pionniers Maristes, il aurait trouvé parmi eux plus d'une douzaine de ces personnes et elles l'auraient probablement invité à les rejoindre. Et il serait peut être allé aux confins de l'Église et du monde, comme elles l'ont fait, pour la cause de l'Évangile.

P. 100

Entraînés vers quelque chose de plus grand qu'eux !

Tout ce qui concernait la manière Mariste de vivre se devait d'être simple, d'être une manière de vivre ouverte à tous, quels que soient leur vocation, leur âge, leur profession. Même les pécheurs et ceux qui étaient à naître pouvaient entrer dans l'œuvre de Marie. Cependant, « simple » ne voulait pas nécessairement dire « facile ». La vie de Marie dans l'Église a beau avoir été « simple » et « ordinaire », elle n'a pas été facile. Et la manière de vivre Mariste, bien que simple et ordinaire, n'est pas nécessairement facile. Mais elle est possible, et possible pour tous.

Ce qui frappait chez les pionniers Maristes, c'était la nature à double face de la vocation à la quelle ils répondaient. D'un côté, le projet les rendait forts parce qu'ils savaient qu'une telle manière de vivre en valait la peine pour eux et pour les autres. Vivre ainsi ferait toute la différence. D'un autre côté, ce projet était un défi à leur courage, parce qu'ils savaient - et certains en firent rapidement l'expérience - que cette manière de vivre ferait appel à toute leur foi, à toute leur générosité, et à tout leur amour, au point de tout laisser derrière eux et même pour certains leur propre vie.

On s'interroge, en lisant les annales des premières années de l'entreprise Mariste, sur ce qui a bien pu motiver ces hommes et ces femmes pour une telle vie de sacrifice - et parfois jusqu'à verser leur sang - pour accomplir leur mission. Était-ce

¹ Le texte original est : « **Le temps est venu où elle doit faire éclater sa puissance.** » (ES 116, 8)

seulement l'esprit d'aventure, une quête effrénée de nouveaux horizons ? Ou était-ce plutôt le sens d'une destinée, la conviction profonde d'être entraînés vers quelque chose de plus grand qu'eux ?

J.C. Colin a dit : « Tout le monde n'est pas appelé à être mariste ». Et en choisissant des gens pour le projet Mariste, lui-même et les autres fondateurs cherchaient en effet des gens qui seraient utiles à la mission de la Société. Il souligna en plusieurs autres occasions qu'il n'était pas à la recherche de gens particulièrement talentueux, ou d'une sorte d'élite ; il cherchait des personnes qui avaient un esprit de foi et un cœur généreux ; des gens qui agiraient pour Jésus et pour Marie et non pas pour eux-mêmes et qui deviendraient pour les autres des « instruments utiles de la miséricorde divine. »

Mais les pionniers Maristes savaient aussi que cela était totalement l'œuvre de Marie. Elle s'intéressait spécialement à ceux qui étaient appelés à cette œuvre. Elle formait ceux qui adhéraient au projet, s'ils se rapprochaient d'elle et adoptaient son attitude de proximité de Dieu, sa forte sensibilité aux besoins des gens, et son souci pour « l'extension et le développement du mystère de l'Incarnation ». Marie, la femme de Nazareth et du Cénacle... La clé était de garder les yeux fixés sur cette femme qui avait fait de ces deux lieux sa demeure.

P. 102

La vie qui vient de l'intérieur.

La vie qui vient de l'intérieur. La force spirituelle de la vie Mariste est une puissance qui explose, mais qui est puisée au cœur du silence. Le point d'arrivée est un zèle actif pour le Royaume, mais qui trouve sa source dans une vie intérieure profonde. C'est pourquoi les deux moments symboliques de la vie de Marie, Nazareth et l'Église en train de naître, sont des phares pour les Maristes. Dans ses conversations, Colin passait facilement de l'un à l'autre de ces mystères et parlait quelque fois en même temps de l'un et de l'autre, en les contrastant ou en les fondant comme deux courants différents d'un même flot.

En effet, pour lui il ne fallait surtout pas les considérer comme deux événements dont chacun devait être analysé de son côté. Pour lui, le point clé était de fixer le regard sur la personne de Marie, qui était chez elle à la fois à Nazareth et dans l'Église naissante. En son cœur, Marie méditait la Parole en silence, et recevait la puissance de l'Esprit. Celle qui est la Rose Mystique est aussi la Reine des Apôtres ; celle qui est cachée et inconnue est aussi la Reine des Martyrs. La femme qui méditait la Parole de Dieu dans son cœur était aussi la femme en mission, le cœur enflammé par l'Esprit. Celle qui rassemblait les apôtres et les croyants qui vivaient en communion de cœur et d'esprit fut aussi celle qui consola et envoya les apôtres en mission.

La vie qui vient de l'intérieur. Le secret de la puissance de Marie, le secret de l'énergie de n'importe quel saint, est celui de la vie intérieure. L'Esprit Saint est en chaque baptisé, et la vie spirituelle tout chrétien est comme un chemin en deux directions, l'un vers le dedans pour faire l'expérience de l'Esprit intérieur : l'autre vers le dehors pour reconnaître l'Esprit à l'œuvre en ce monde. La manière dont Colin voit ces deux moments pour Marie, Nazareth et l'Église de la Pentecôte, est alors très

enrichissante, parce que en Marie ces deux moments prennent place comme un seul. En effet, en Marie, une Pentecôte avait déjà eu lieu à Nazareth, lorsque l'Esprit Saint descendit sur elle lors de l'Annonciation. En Marie, la vie calme de Nazareth était vécue comme la vie de la Pentecôte aux temps de l'Église naissante.

La vie qui vient de l'intérieur. J.C. Colin utilisa une image parlante pour décrire la vie de prière. « La piété, dit il, est comme l'eau exposée sur le feu. Elle a plusieurs degrés de chaleur : elle est tiède d'abord, puis chaude, puis bouillante, puis elle est si échauffée qu'elle se spiritualise en quelque sorte ; elle est en vapeur, mais vapeur extrêmement brûlante, vapeur très forte, s'élevant, échauffant tout ce qui l'entoure... L'eau toute en vapeur, semble ne point faire de bruit, être tranquille ; mais elle brûle, elle est forte : voilà comment il faut être. »

P. 104

Table des matières de la troisième partie

En mission

Chapitre cinq : Partir	P. 107
En toute partie du monde	P. 108
« Un acte hors du commun »	P. 110
« Une femme d'une grande vertu »	P. 112
Les Pionnières	P. 114
Parties en hâte	P. 116
Enterrées dans une terre féconde	P. 118
Une nouvelle langue	P. 120
Un peuple libre	P. 122
Partir de nouveau	P. 124
Chapitre six : Sur les marges	P. 127
Les missions du Bugey	P. 128
Le monde comme terrain de mission	P. 130
Une préférence pour les pécheurs	P. 132
« Prendre le pouls de l'époque »	P. 134
« Laisser les 99 autres »	P. 136
Aux marges	P. 138
Au-delà de l'Église	P. 140
La compassion jusqu'au bout	P. 142
« Sauvés sans la loi »	P. 144
Hésiterions-nous ?	P. 146

P. 107

5. Partir

*Voici que je sauve mon peuple,
en le ramenant du pays de l'orient
et du pays de l'occident.
Zacharie 8,7*

Les évangélistes Matthieu, Marc et Luc semblent relier trois « moments » de la vie de Jésus. Tout d'abord, lors de son baptême, Jésus entend Dieu l'appeler son « Fils bien-aimé » ; ensuite, juste après, il est conduit par l'Esprit au désert pour y être mis à l'épreuve ; et finalement, il quitte le désert et débute sa mission. Jésus fut choisi par Dieu ; il fut mis à l'épreuve au désert ; il partit en mission. L'Évangile de Marc est rempli d'un sentiment d'urgence, lorsqu'il décrit Jésus allant de place en place lors de sa mission, exhortant ses disciples : « Partons ailleurs afin que là aussi je proclame la Bonne Nouvelle ; car c'est pour cela que je suis sorti ». Chaque disciple de Jésus fera, d'une manière ou d'une autre, l'expérience de ces mêmes moments d'élection, de mise à l'épreuve et d'envoi en mission. Ce fut l'expérience de Marie, le premier disciple de Jésus, et ce fut l'expérience des premiers apôtres. Le même déroulement de la grâce fut observé dans les premiers Maristes. Lorsque Jean-Claude Courveille dit à ses compagnons séminaristes qu'il avait « entendu » Marie dire dans son cœur « Voilà ce que je veux », ils commencèrent à prendre conscience que Marie les invitait à entreprendre un travail qu'elle avait en tête. Et ils comprirent qu'ils avaient été invités ou choisis, pour quelque chose de plus grand qu'eux. Les années de préparation et de fondation furent des années d'épreuve, alors que le projet murissait dans les esprits et les cœurs des fondateurs Maristes Champagnat, Chavoin et Colin. Pour Colin, ce temps d'épreuve et de formation fut un temps où il « goûtait Dieu » dans la prière. Mais « goûter Dieu » c'est aussi développer un goût particulier pour ceux dont Dieu se soucie plus particulièrement : ceux qui sont perdus, abandonnés, confus, ceux qui sont aux marges, les pécheurs, les non-croyants. Ainsi, depuis le tout début, le projet Mariste allait être une entreprise missionnaire, une aventure qui pousserait ceux qui la rejoindrait aux limites de l'Église et aux limites du monde. En quelques mois après la première cérémonie de profession pour la Société de Marie, des prêtres et des frères Maristes étaient partis vers les extrémités du monde connu. Ils furent rapidement rejoints par des laïques, puis par des sœurs. Et depuis ce temps, l'histoire de l'aventure a été celle de départs et de nouveaux départs, vers quelque endroit où le besoin s'en fait sentir.

P.108

« En toute partie du monde »

Lorsque les douze séminaristes s'engagèrent pour la fondation de la Société de Marie, ils ne définirent pas précisément les activités de la congrégation. Ils promirent simplement de se consacrer « de toutes les manières possibles » au salut des âmes. Cependant, lorsque Colin en arriva à rédiger sa lettre adressée au Pape Paul VII en 1822, ébauchant son plan pour la Société, il en avait clarifié les buts. C'était le salut de leurs âmes et des âmes des autres, « à travers les missions aux non-croyants comme aux croyants, en toute partie du monde ». L'entreprise Mariste avait avant tout une vocation missionnaire, même pour ceux qui seraient amenés à rester en France. Et même si Colin n'a jamais ouvertement manifesté un désir particulier de partir à l'étranger, cet appel à la mission « en toute partie du monde » était une part explicite du projet originel.

Cela excita les ardeurs et les énergies au sein de toutes les branches de la Société. Quelques uns des Frères de Marcellin Champagnat furent parmi les premiers missionnaires à se rendre dans le Pacifique ; de même, et dans un message sur les préparations au départ d'un second groupe de prêtres et de frères, Colin écrivit à Champagnat en ces termes : « Ce n'est pas sans doute pour moi une petite consolation de voir le zèle de plusieurs d'entre nous, qui sollicitent avec ardeur de faire partie de cette seconde colonie apostolique... Ce n'est pas la difficulté de trouver des ouvriers, mais bien celle d'en faire le choix qui va m'embarrasser ; car, vu notre nombre, nous ne pouvons laisser partir tous ceux qui le demandent. »

Il pensait peut être explicitement à Champagnat, qui, dit la tradition Mariste, souhaitait faire partie du premier groupe de missionnaires. Colin le persuada cependant qu'il était plus utile en France.

Le même désir de partir en mission se faisait sentir chez les Sœurs Maristes. Une des premières était Françoise Chanel, une sœur de Pierre Chanel qui appartenait lui à la première expédition missionnaire. Dans les deux lettres que nous avons de Pierre à Françoise, on trouve déjà quelques allusions à d'une possibilité future pour les Sœurs Maristes d'aller en mission. De même en 1844, lorsque Mayet envoya des nouvelles de France aux missionnaires, il leur dit que parmi leurs Sœurs Maristes, « beaucoup aspiraient à l'heureux jour où Dieu les appellerait à tout quitter pour voler au secours de leurs sœurs océaniques. » Un peu plus tard, l'évêque Mariste Epalle demanda l'avis du Pape à propos de l'envoi de femmes religieuses en Océanie. Le Pape répondit que les temps n'étaient pas encore venus. Cela allait en fait très vite devenir une réalité.

P. 110

« Un acte hors du commun »

Les missions en Océanie sont une histoire de courage inlassable face à d'énormes difficultés. Colin avait lui-même été le fer de lance de l'impulsion missionnaire. Entre 1836 et 1849, il avait envoyé en Océanie le meilleur de ses hommes en 15 groupes successifs: 74 prêtres, 26 « Petits Frères de Marie » de Champagnat, et 17 de ses propres « Frères de Joseph ». C'était un chiffre énorme pour une communauté qui en était à ses balbutiements. Sur ces hommes, 21 avaient trouvé la mort avant 1854, quand Colin démissionna de son poste de Supérieur Général de la Société de Marie. Le reste des hommes était disséminé à travers les missions de Nouvelle Calédonie, Wallis, Futuna, Nouvelle Zélande, Tonga, Fiji, Samoa, et Sidney, qui était devenu le centre des missionnaires.

Mais en plus des difficultés de la vie missionnaire en elle-même, il fallait surmonter les difficultés personnelles et les incompréhensions entre les missionnaires et leurs propres évêques. La mésentente entre Colin et deux évêques en particulier demandèrent de la part des prêtres et des frères sur place encore plus d'héroïsme. Colin était pleinement conscient des difficultés qu'ils rencontraient et parlait souvent d'eux avec admiration. Il écrivit ainsi un jour à propos d'un groupe de Maristes qui avaient dû quitter leur mission après 14 ans, suite à des problèmes avec l'évêque : « Ah! messieurs, quel héroïsme ! quelle magnifique abnégation ! ces vertueux confrères ont abandonné une église fondée par eux, par 14 ans de sueurs, de peines, de privations de tout genre, en disant *fiat voluntas Dei* et après avoir

consumé là leur jeunesse, leur santé, ils vont généreusement recommencer ailleurs parmi les sauvages, à nouveaux frais. Les lettres qu'ils envoient sont admirables ! Ah! messieurs, si on écrivait l'histoire de la Société et des missions, voilà une belle page, un fait rare, héroïque, au-dessus de tout éloge. On ne voit pas souvent de tels exemples. » [Mayet 7, 342 = CS 4, doc. 198, 11]

Mais Colin devenait de plus en plus préoccupé par le bien-être de ses hommes dans le Pacifique. Il sentait que ce qu'on leur demandait n'était pas toujours compatible avec les exigences de la vie religieuse. A partir de 1845, il envoya de moins en moins d'hommes en Océanie. Le 14 Juillet 1849, quatre prêtres seulement partirent pour les îles. Ils seraient les derniers que Colin enverrait. Mais, au même moment, une autre branche de la famille Mariste se développait, une branche qui serait la source d'actes sortant également du commun : en 1845, pour la première fois une femme répondait à l'appel d'être Mariste et missionnaire.

P. 112

« Une femme d'une grande vertu »

Les Pères et les Frères Maristes étaient arrivés en Océanie en 1837. Cinq ans plus tard, en 1842, deux femmes de l'île de Wallis rédigèrent une lettre ouverte aux femmes de Lyon au nom de toutes les femmes de l'île. Le paragraphe principal disait : *« Nous avons reçu bien des preuves de votre charité, et nous vous faisons encore une demande : c'est de nous envoyer, si vous nous aimez, quelques femmes pieuses (des sœurs), pour instruire les femmes d'Ouvéa. »*

La lettre fut publiée dans les « Annales de la Propagation de la Foi » en 1843. Parmi les gens qui la lurent il y avait une femme d'un certain âge appelée Françoise Perroton. C'était pour elle un appel à l'action. Elle fit alors deux visites. La première fut pour le Père Pierre Julien Eymard, alors Provincial et Directeur du Tiers Ordre. Eymard ne tenta pas de la décourager, mais il connaissait bien les problèmes auxquels ses confrères Maristes étaient confrontés, sans parler du récent martyre de Pierre Chanel ! Il lui exposa donc les difficultés d'un tel projet et lui conseilla de ne pas en parler à JC Colin, qui était opposé à l'envoi de femmes dans cette partie du monde.

Déterminée, sa seconde visite fut pour le Capitaine Auguste Marceau. Elle fut directe: accepterait-il de la prendre sur son bateau alors même qu'elle n'avait pas les moyens de s'acquitter de la traversée ? Le Capitaine était un homme du monde et aussi un membre du Tiers Ordre. Il lui répondit qu'il allait y réfléchir. Mais Françoise était maintenant résolue à partir, et lui écrivit une seconde fois, à laquelle Marceau répondit enfin positivement. C'est ainsi que le 15 Novembre 1845, elle embarquait à bord de « l'Arche d'Alliance ». Elle avait 49 ans ! Sur le même bateau se trouvaient 8 Pères Maristes, 5 Frères, et quelques passagers. Alors que sa venue, comme Françoise aimait à le dire, avait causé une vive agitation, pas une seule des lettres écrites par les missionnaires du bateau ne mentionna sa présence.

Le voyage allait durer un an. Le bateau accosta à Wallis le 23 Octobre 1846. L'Évêque Bataillon refusa d'accueillir Françoise : il ne voulait pas d'Européenne sur l'île. Mais le Roi la prit sous sa protection, lui fit construire une hutte, puis lui envoya trois filles, dont sa propre fille, pour vivre avec elle. Françoise vécut seule

Européenne sur cette île pendant huit ans. Puis elle vécut quatre années supplémentaires, toujours seule, à Futuna. C'est seulement après ces douze années de solitude qu'elle reçut enfin de la compagnie. Mais sa générosité héroïque avait marqué le début d'un mouvement.

P. 114

Les Pionnières

L'évêque Bataillon quitta l'île de Wallis pour revenir en France en 1856. Cela faisait alors 10 ans que Françoise Perroton vivait seule en Océanie. La présence de Bataillon à Lyon eut un énorme impact. Il prit d'assaut les différentes paroisses qu'il visita afin de susciter le soutien aux missions. Le prêtre Mariste François Yardin, un fervent supporter des missions en Océanie, écrivit aux missionnaires que l'évêque Bataillon « avait fait une grande impression partout où il était allé, avait ému beaucoup de gens et gagné beaucoup d'oreilles bienveillantes, et qu'en quelques mois dans Lyon et ses environs se trouvaient pas moins de 6000 nouveaux membres pour les œuvres de la Propagation de la Foi. »

Bataillon fit plus que de rallier du soutien en France. Sa présence et sa parole suscitèrent l'enthousiasme d'un certain nombre de jeunes filles qui voulaient être missionnaires laïques en Océanie. Trois d'entre elles furent choisies pour repartir avec Bataillon. François Yardin en fit part à Victor Poupinel : « *En plus des quatre Pères et des trois Frères, il va y avoir quelques femmes...Elles sont trois : l'une va rejoindre Melle Perroton, et les deux autres seront affectées ailleurs. Toutes ces femmes sont remarquables. Je les ai reçues hier comme novices dans le Tiers Ordre.* » Elles partirent donc en 1857. En 1858 et 1860, sept autres jeunes femmes les suivirent. Avec Françoise Perroton, elles forment les 11 « Pionnières » de ce qui allait devenir une autre branche du projet Mariste : les Sœurs Missionnaires de la Société de Marie (SMSM).

Toutes les lettres qu'elles envoyèrent, reçurent, ou les concernant, sont regroupées en quatre volumes. Elles font environ 800 pages avec cette fraîcheur qu'on trouve dans les lettres non destinées à la publication, elles racontent la crue réalité de la vie de la mission, dépourvue de toutes ses illusions romantiques ! Ces femmes étaient à la fois robustes, rudes et généreuses ; certaines insensibles et d'autres trop. Leurs lettres révèlent leurs propres conflits, les difficultés rencontrées avec certains prêtres missionnaires, la chaleur et la tendresse d'hommes comme Poupinel et Yardin, l'isolement –souvent douloureux, quelquefois recherché, pour échapper à la pression de la vie en communauté. Et cependant, ces femmes s'accrochèrent, restèrent pour certaines d'entre elles 38 ans sans jamais retourner en France. Depuis le début, et à travers la complexité de leur histoire, les Pionnières et celles qui les suivirent, furent fidèles à leur ardent désir d'être missionnaires, d'être religieuses, et d'être Maristes.

P. 116

Partis à la hâte

L'histoire des Sœurs Missionnaires de la Société de Marie est une histoire qui attire l'attention sur un élément clé de la vie et de la spiritualité de toute l'entreprise Mariste. La force vive du projet Mariste est la mission, et sa spiritualité est celle de l'action.

Il est vrai que de par sa nature même, l'Église, dans son ensemble, est destinée à être missionnaire. Pour 3^e Pape Paul VI, l'action évangélisatrice de l'Église est son identité profonde ; il écrit que l'Église « existe pour évangéliser ». Bien que chaque chrétien soit appelé à la mission, certains groupes au sein de l'Église répondent à cet appel d'une manière bien spécifique. L'Entreprise mariste était missionnaire dès le départ, et ceci est frappant dans l'histoire des SMSM. Les Pionnières partirent avant tout pour *les missions* ; elles furent missionnaires avant d'être religieuses ; elles étaient missionnaires à vie.

L'audace et le dynamisme de ces Pionnières sont toujours au cœur de la vie des SMSM aujourd'hui. Cela explique pourquoi une des conditions d'entrée dans la Congrégation est en effet d'être volontaire pour quitter son pays et vivre dans une autre culture. Récemment, venue des Iles Tonga, une sœur de 74 ans a pris part à la première communauté fondée aux Philippines. Cela explique pourquoi on trouve des SMSM dans des situations rendues difficiles par l'isolement et la violence : au Pérou, en Colombie, tout comme au beau milieu du désert Saharien. Cela sous-tend les questions que les SMSM se posent aujourd'hui quant à leur présent et leur avenir : « Comment vivre avec la même audace que nos pionnières ? Comment être aux avant postes des missions ? » « Comment être présentes aux jeunes et leur ouvrir l'Évangile ? » « Comment être inventif et créateur dans notre manière de travailler ? » « Comment nous entraider pour comprendre un monde qui ne cesse de changer ? ».

L'histoire des SMSM met en évidence le caractère apostolique et missionnaire de la spiritualité Mariste. La spiritualité Mariste est une spiritualité d'urgence pour l'action. Ce n'est pas une spiritualité qui cherche simplement à trouver un équilibre dans l'action apostolique mais une spiritualité dont l'élan pousse vers l'action et la vie apostolique. Les Pionnières qui rejoignirent le projet mariste en tant que laïques furent saisies par les deux même choses qui enflammaient les séminaristes en 1816 : « la joie d'être de la famille de Marie », et le sentiment « du grand besoin des peuples ». Et tout comme les Prêtres et les Frères qui partirent avant elles, elles étaient prêtes à aller « en toute partie du monde » pour le salut de ceux qui étaient sur les marges.

P. 118

Enfouies dans une terre féconde

Lorsque Rome approuva enfin la Société de Marie en 1836, ce fut seulement la branche des prêtres qui fut approuvée. Et cependant, dès le début, le projet mariste concernait bien plus que les prêtres seuls. Pour ceux qui connaissaient les intentions de Colin, la « Société de Marie » dont on parlait correspondait à un « arbre aux branches multiples », composé de Prêtres, de Frères, de Sœurs et de laïcs.

Dès le début des expéditions missionnaires, les prêtres ne furent pas les seuls Maristes à l'œuvre en Océanie. Le départ des missionnaires du 8 décembre 1840 en est un bon exemple. Colin écrivit à ce sujet : « *Nous avons fait de grandes choses. 14 missionnaires tant prêtres que frères ou artistes, ou ingénieurs, ou libraires ont été expédiés avec armes et bagages pour l'autre monde. On dit que depuis 150 ans on n'avait vu une semblable phalange s'ébranler à la fois vers les pays sauvages* ».

[= CS 1, doc. 228, 1] Sur les 14 personnes du groupe, seulement 4 étaient des prêtres. Il y avait ainsi 7 frères, dont 2 en attente de leur ordination, et 3 laïcs.

Cinq ans plus tard, Françoise Perroton allait faire céder la barrière qui empêchait jusque là les femmes de prendre part à la grande aventure missionnaire mariste. Nul doute que les mots que Colin attribuait à Marie « *j'ai été le soutien de l'Église naissante* », étaient dans leurs cœurs au moment du départ. Il est aussi intéressant de noter le changement de vocabulaire utilisé par les missionnaires après le début des missions. Alors qu'avant leur départ ou en route, ils parlaient des gens des îles comme des « sauvages » et des « barbares », ils utilisaient maintenant l'expression « les naturels », ce qui en Anglais signifie la population locale.

L'idée de Marie comme soutien de l'Église en devenir, largement répandue par Colin, aida beaucoup les premiers Maristes à devenir attentifs aux « germes de l'Évangile » déjà présents dans la vie des îliens. Aujourd'hui, on appelle cela l'inculturation de l'Évangile. Naturellement, Colin n'utilisa jamais le terme d' « inculturation ». Ce concept ne devint d'ailleurs officiel qu'en 1977 lorsque les Évêques réunis en Synode l'utilisèrent pour la première fois dans leur « message au Peuple de Dieu ».

Mais l'image de Marie immergée dans l'Église, constamment mise en avant par Colin, fournissait aux missionnaires un véritable moyen d'inculturer l'Évangile. Quelques uns des principes spirituels chers à Colin sont des principes qui sous-tendent une authentique inculturation. L'historien Mariste Jean Coste décrit ces principes comme un moyen pour les Maristes de « *s'enfouir dans la terre féconde d'une Église locale* »

P. 120

Un nouveau langage

« Courage » est le meilleur et peut être le seul mot pour décrire le trait commun de ces pionniers Maristes qui partirent en plein hiver, aussi bien dans les hauteurs de l'arrière pays de Lyon que vers les missions du Pacifique. à l'autre bout de la terre Non seulement il fallait avoir le courage de partir, mais encore plus celui d'en accepter les conséquences, particulièrement pour s'adapter à la vie, au langage, et à la culture des gens qu'ils trouvaient sur place. Lorsque les pionniers Maristes arrivèrent dans les îles, tout leur rappelait qu'ils étaient étrangers : leur apparence était différente, leur langage, mais aussi leur mentalité. Il fallait apprendre à comprendre les gens, leur langue et leur façon de penser. Et ils savaient qu'il n'était pas question de se retirer de cette mission.

L'expérience de Françoise Perroton fut dramatique et lui demanda un courage hors du commun. Plus tard elle écrivait : « je croyais en 1845 que j'allais faire merveille en Océanie. Il n'y a point d'école, me disais-je, tu enseigneras à lire, tu feras le catéchisme à ces pauvres petites filles, tu leur apprendras à aimer et à prier le Bon Dieu, tu leur enseigneras la dévotion à la Sainte Vierge, quelle œuvre merveilleuse ! Je bâtissais de magnifiques châteaux, non pas en Espagne mais à Wallis... Après une année de traversée, j'y arrivais enfin. Au travail me disais-je. Quelle déception ! j'étais trop vieille de 30 ans ! Ma pauvre tête était parvenue à saisir seulement quelques bribes de leur langue. Ce que j'ai pu faire se réduit à bien peu de choses. »

Françoise Perroton se sous-estimait. Elle fut non seulement à l'origine d'un mouvement de femmes pétries du même esprit et qui lui emboîtèrent le pas, mais surtout quelque chose de son rude courage allait caractériser grandement tous ceux et celles qui la suivirent. C'est aussi vrai des successeurs de Colin, de Champagnat, et de Jeanne-Marie Chavoin. Les Maristes qui conçoivent leur vie comme une mission réalisent que ce n'est pas une vie facile et qu'elle exige autant de courage et d'adaptation qu'il en fût jamais. Même s'ils ne quittent jamais leur propre pays, ils réalisent que le monde où ils vivent est un monde qui change rapidement. Ils réalisent qu'ils auront besoin de s'adapter à ce nouveau monde, par exemple le monde nouveau des jeunes avec leur nouvelle langue, leur nouvelle manière de voir les choses, leur nouvelle manière de faire. Tout ceci est tout à fait dans la suite de la décision prise par leurs prédécesseurs de partir et même de repartir pour qu'une nouvelle Église émerge et vienne au monde

P. 122

Des hommes libres

« *Notre vocation est d'aller de place en place* ». C'est ainsi que Colin définit l'entreprise Mariste lorsqu'il présenta son sommaire à Rome en 1833. C'était précisément cette idée qui avait mis en ébullition les imaginations des jeunes séminaristes à Lyon en 1815. Ils étaient admiratifs devant Saint François-Régis, un missionnaire qui prêchait dans les zones rurales françaises. Cette phrase « *notre vocation est d'aller de place en place* » apparaît dans les Constitutions que Colin écrivit avant sa mort et figure aujourd'hui dans les Constitutions des Pères Maristes.

Elle implique un degré de liberté. En premier lieu, l'affranchissement des biens matériels qui peuvent entraver quelqu'un physiquement ; premier exemple la liberté de toutes possessions et de toutes propriétés. Mais aussi la liberté des attaches intérieures qui rendent difficile ou impossible de se déplacer pour aller de place en place : liberté du désir de confort et d'installation. Être prêt à partir n'importe où dans le monde implique de n'être chez soi nulle part dans le monde. Et alors, être en mission signifie, ne s'établir nulle part. Cela signifie une attitude de détachement permanent.

L'idée que Colin se fait des vœux prononcés par les Maristes reflète cette attitude. Ils font les trois vœux de chasteté, d'obéissance, et de pauvreté, pas seulement pour se rapprocher du Christ, mais afin d'être pour les autres « *des instruments plus efficaces de la miséricorde divine* ». Les vœux rendent les personnes libres pour bouger.

Colin faisait souvent référence à une situation d'urgence : « *nous sommes au sommet d'un volcan* » « *Marie nous envoie en ces temps troublés* » « *un ministre des âmes doit brûler du désir de voler au secours des autres et être impatient de courir leur apporter son aide* »

Et lorsqu'il faisait allusion à de possibles Saints Patrons pour la Société, il parlait de Saint François de Sales, François-Xavier, François-Régis : missionnaires remarquables uniquement préoccupés des intérêts des autres, qui allaient jusqu'aux frontières et au delà pour porter la Bonne Nouvelle, et qui le faisaient avec le sentiment d'une urgence.

« *Notre vocation est d'aller de place en place* ». Ce sentiment d'une action urgente à mener pour le salut de ceux qui se trouvent « aux marges de la société ou du monde » est fondamental dans le projet Mariste.

P.124

Repartir encore...

La première mission Mariste hors de France fut pour l'Océanie. Dès le début, toutes les branches de la famille Mariste furent impliquées dans l'Évangélisation du Pacifique –et le sont toujours ! De nos jours, on les trouve aussi dans d'autres parties de monde, en étroite collaboration les unes avec les autres. Ce continent immense qu'est l'Afrique, dont les terres sont aussi étendues que les mers du Pacifique est un bon exemple de l'élan missionnaire Mariste et illustre bien leur idéal de partir, d'être présent au sein d'une église qui naît, puis de repartir.

La croissance extraordinaire de l'Afrique est sans précédent dans l'histoire humaine. Au Nigeria par exemple, la population devrait atteindre les 300 millions en 2025 ; elle est de 100 millions aujourd'hui (1). La population africaine égalera alors celles de l'Europe, des États-Unis, du Canada et de l'Amérique Latine réunies ! Elle devra inévitablement faire face aux problèmes des pays à forte démographie : la pauvreté, les tensions raciales, le chômage, les épidémies, le développement de l'éducation, l'affranchissement des complexes d'infériorité ou de supériorité, la préservation des droits de l'homme, ou encore l'aide aux réfugiés. Déjà à notre époque, presque la moitié de la population mondiale des réfugiés se trouve en Afrique.

La croissance de l'Église en Afrique est parallèle à celle de la population: on compte aujourd'hui 80 à 85 millions de Catholiques, alors qu'ils n'étaient qu'un million au début du 20^e siècle (1). L'Église est entrée maintenant dans une nouvelle ère d'évangélisation, que Jean-Paul II appelait « l'heure de l'Afrique ». Dans ce pays en effet, une Église est clairement en train de naître, ou de re-naître. Et comme Marie a indiqué aux Maristes qu'elle était le soutien de l'Église naissante, alors c'est là plus qu'ailleurs que les Maristes doivent se rendre et apporter « l'esprit de Marie », celle qui a pleinement cru en l'Esprit Saint. C'est là que se trouve une Église à la recherche d'un « visage marial ».

On compte actuellement (1) en Afrique 451 Frères, 15 Sœurs, 12 Prêtres Maristes, et 12 Sœurs Missionnaires de la Société de Marie, ainsi que d'importants groupes de laïcs Maristes. Que l'on évoque l'Afrique, l'Océanie, le Brésil, le Pérou, ou les Philippines, l'histoire est toujours la même : ce qui pousse les hommes et les femmes Maristes à « partir et repartir encore » est la même conviction qu'avaient les pionniers en leur siècle : Marie les a appelés pour rassembler les hommes au sein d'un nouveau Peuple de Dieu.

(1) N.D.T. Tous les chiffres de cette page remontent au début des années 1990. A actualiser...

P. 127

6. Aux marges

*Jusques à quand tourneras-tu de-ci, de là, fille rebelle ?
Car Yahvé crée du nouveau sur la terre :
la Femme sort pour retrouver son Mari.
Jérémie 31, 22*

L'une des premières descriptions de Dieu dans la Bible se trouve dans le livre de l'Exode. Les mots sont ceux de Dieu lui-même, faisant son autoportrait :

« YAHVÉ, LE SEIGNEUR, Dieu tendre et miséricordieux, lent à la colère, plein d'amour et de fidélité, qui garde sa fidélité jusqu'à la millième génération, supporte faute, transgression et péché » (Exode 34 : 6-7).

C'est ce Dieu qui parle à Moïse comme à un ami et à qui il assure qu'il a « vu la misère de son peuple » (Exode 3 : 7). L'image première et éternelle que Dieu veut que nous ayons est celle d'un Dieu qui est toujours et partout rempli de compassion, de miséricorde, de tendresse et de pardon. Ceci n'est pas pour renier les autres images de Dieu comme guerrier, roi ou juge. Mais c'est pourquoi tant des images utilisées dans la Bible pour décrire Dieu sont des images comme celles de la mère donnant naissance dans la douleur et s'attachant à l'enfant dans la joie ; la mère serrant l'enfant dans ses bras ; la mère aigle planant au-dessus de son nid d'oisillons.

Le Dieu qui nous est révélé est un Dieu qui va jusqu'à la dernière extrémité pour être sûr que tous soient sauvés. Selon le prophète Michée, la mission de rassembler du nord au sud, de l'est à l'ouest, atteindra son apogée lorsque, comme il le prédit, « aura enfanté celle qui doit enfanter ». Puis, Michée poursuit « alors, le reste de ses frères reviendra » (Michée 5 : 2). Ainsi, Marie partage étroitement la mission de Jésus de rassembler les égarés. Jésus lui-même passa faisant le bien, ayant nulle part où poser sa tête, se décrivant lui-même comme le berger qui laisse les quatre-vingts dix-neuf brebis en sécurité pour chercher celle qui s'est égarée, et se rapprochant de tous ceux qui, pour une raison ou une autre, se sont retrouvés en marge de la vie. La mission de Marie de donner naissance au Sauveur, et la mission de Jésus de rassembler toutes les personnes égarées qui se trouvent en marge de la vie sont profondément connectées.

Mais la Bonne Nouvelle de Jésus et l'exemple de ces Maristes pionniers nous confrontent à deux questions : Que se passerait-il si la compassion de Dieu, telle qu'incarnée par Marie la mère, la disciple et la femme de foi était vécue par des hommes et des femmes agissant dans le monde ? Et si nous prenions au sérieux l'exemple de Jésus de laisser les quatre-vingts dix-neuf brebis pour l'amour de celle qui est perdue ?

P. 128

Les missions du Bugey

Le 29 octobre 1824, Pierre Colin écrit à son évêque : « Monseigneur, **c'est aujourd'hui que la petite Société de Marie commence...** ». On peut se demander pourquoi il considérait ce jour comme le jour de la fondation. Il s'était après tout passé huit ans depuis la promesse du petit groupe de démarrer la Société ; Marcellin Champagnat avait déjà rassemblé un groupe de Frères autour de lui, à La Valla. Ce jour n'est jamais commémoré dans les anniversaires Maristes. Mais c'est le jour où une troisième personne, Étienne Declas, rejoignit Pierre Colin et Jean-Claude Colin à

Cerdon, et où une petite équipe se forma pour travailler à la mission dans les régions montagneuses environnantes du Bugey.

Bugey est le nom général pour toute la région entre la rivière de l'Ain et Gex, près de la frontière de Genève. Cette région est montagneuse et sous la neige une bonne partie de l'hiver. Les missionnaires Maristes ne pouvaient faire leur travail que durant les mois d'hiver, car c'était le seul moment où ils pouvaient rassembler les gens de la campagne. Le Bugey était une région négligée : les prêtres ne voulaient pas y aller et beaucoup de ceux qui y allèrent n'étaient pas à la hauteur de la tâche. Certains furent décrits comme schismatiques ou apostats ; au moins l'un d'entre eux eut de gros problèmes de moralité et de personnalité. Beaucoup d'églises avaient été désertées et laissées à l'abandon depuis la Révolution, les bâtiments et les clochers qui avaient été détruits durant les troubles n'avaient pas été reconstruits. Les mariages illégaux n'avaient pas été régularisés. Certes, la terre était féconde et fertile, et les gens vivaient plutôt bien matériellement, leurs besoins spirituels étaient immenses.

Colin passa cinq ans à ce travail terriblement difficile, mais après coup, il se rappelait ces années avec beaucoup de nostalgie et d'émotion. Cela avait été pour lui une expérience à quatre facettes : celle de la miséricorde de Dieu, d'un ministère en équipe, de l'extrême pauvreté de leurs ressources, et de l'immense puissance de Dieu, à l'œuvre en eux.

Il voyait cette période comme représentant un trait caractéristique de la vie Mariste : « l'endroit » où les Maristes doivent se sentir le plus chez eux est parmi ceux qui sont abandonnés, ceux qui sont en marge, ceux qui sont en danger d'être laissés de côté.

Alors que l'Océanie représente l'appel fait aux Maristes d'aller concrètement aux extrémités du monde, les missions du Bugey représentent l'appel à aller chercher et à rassembler ceux qui, dans leur propre pays, se trouvent, pour quelque raison que ce soit, sur les marges et au-delà des marges de l'Église, ceux qui se retrouvent étrangers aux pratiques de la foi, ceux qui cherchent peut-être le visage de Dieu, mais ne peuvent voir ce visage dans l'Église telle qu'ils la perçoivent.

P. 130

Le monde comme terrain de mission

Que les pionniers Maristes aillent en Océanie ou qu'ils restent en France, ils rencontraient une culture totalement nouvelle. Chaque jour, les missionnaires en Océanie prenaient conscience – et parfois douloureusement – du fait qu'ils ne pensaient, ne parlaient ou ne se comportaient pas comme les personnes avec lesquelles ils vivaient. La tâche qui les attendait était d'accepter les gens comme ils étaient, et de faire sortir la Bonne Nouvelle de cette culture nouvelle et étrangère.

Mais, même chez eux, en France, les Maristes qui prêchaient dans les missions du Bugey commencèrent à réaliser la même chose. Même dans leur propre pays, parmi des gens qui parlaient la même langue, une nouvelle culture avait commencé à apparaître. C'était une culture avec ses propres façons de penser, de juger et d'agir, une culture où il n'y avait plus désormais de place pour Dieu. La Révolution en France et le Siècle des Lumières en Europe avaient créé un monde différent.

Il n'y avait pas tellement de différence entre les gens d'Océanie qui commençaient à trouver Dieu dans leur vie et les gens de certaines parties de l'Europe qui avaient, pour une raison ou pour une autre, perdu de vue le Dieu qui avait tellement fait partie de leur vie. Ce que les missionnaires trouvèrent juste sur le pas de leur porte en France était une culture tout aussi étrangère à la foi que les cultures d'Océanie, et une absence de Dieu tout aussi grande que ce qu'ils avaient pu imaginer des terres étrangères.

Ce qui est frappant c'est que, aujourd'hui, une bonne partie du monde moderne ressemble à la région de France du Bugey. Tout un monde de personnes qui ont peut-être été baptisées et ont peut-être vécu comme des chrétiens, mais dont la foi a été réduite en miettes ou étouffée par le monde sécularisé dans lequel nous vivons. Un monde avec un ensemble de valeurs et de modèles totalement différents, un monde qui exclut la Bonne Nouvelle ou la présence de Dieu, et qui en même temps cherche désespérément la puissance et la miséricorde de Dieu.

Le missionnaire qui arrive dans ce territoire moderne de mission globale aura besoin de venir avec les attitudes d'une mère prenant en compte les sensibilités de son enfant adolescent, acceptant le monde selon ses termes à lui, sans le condamner, parlant à ce monde avec des mots qu'il peut comprendre, essayant de donner corps à la Parole de Dieu. Depuis le début, des Maristes avaient répondu à l'appel de quitter leur propre culture et d'aller dans des terres étrangères. Mais même ceux qui restèrent dans leur propre pays eurent à se plonger dans une autre culture et à reconnaître les germes de la Bonne Nouvelle dans le monde sécularisé qu'ils avaient trouvé chez eux. Le symbole des missions du Bugey est un symbole fort pour les Maristes qui sont appelés à être missionnaires où qu'ils se trouvent.

P. 132

Une préférence pour les pécheurs

Il y a une manière pour les Maristes d'être présents à l'Église, une manière qui leur est spécifique, et qu'ils apprennent de Marie. Ce qui décrit le mieux cette attitude est « soutenir » ou « supporter ». Dans l'esprit de Colin, ces mots étaient ceux que Marie elle-même utilisa pour décrire sa place dans l'Église. « J'ai été le soutien de l'Église à son commencement... ».

Les missionnaires Maristes dans le Bugey étaient confrontés à un énorme contraste entre l'Église telle qu'ils la voyaient : pauvre, brisée, abandonnée, désorientée, et l'Église telle qu'elle pourrait être et telle que Jésus l'avait voulue : une Église avec « un seul cœur et une seule âme », une église où tous seraient réunis et où tous seraient accueillis. Pour ces missionnaires, la clef pour garder l'équilibre entre ces deux réalités résidait dans la personne de Marie et dans ce qu'ils comprenaient comme étant « l'œuvre de Marie ».

Faire l'œuvre de Marie voudrait dire regarder l'Église comme elle le ferait, cela voudrait dire considérer l'Église avec le cœur d'une mère. Considérer l'Église avec le cœur d'une mère c'est l'accepter telle qu'elle est, dans toutes ses fractures et son insuffisance, mais en gardant cependant les yeux fixés sur ce qu'elle est appelée à être. Considérer l'Église avec le cœur d'une mère c'est développer une attention

particulière pour quiconque est en marge et doit lutter pour croire et trouver sa place. Une mère ne peut pas supporter que ne serait-ce qu'un de ses enfants soit exclu, elle gardera l'œil sur celui qui traîne, celui qui manque ou qui est abandonné. C'est à cette expérience de tendresse maternelle vis-à-vis du pécheur que Colin s'initia de manière spéciale durant ces missions.

Dans les villages qu'ils visitaient, beaucoup de personnes étaient restées éloignées de l'Église et des sacrements pendant des années, en raison des événements de la Révolution. Colin avait décrit ses six années comme vicaire au presbytère de Cerdon comme des années de grande consolation et de douceur pendant lesquelles, dit-il, il avait appris à « goûter Dieu ». Mais rencontrer le Dieu qui est tendresse et compassion et « goûter Dieu » dans la prière, c'est développer un goût pour ceux dont le Dieu de compassion se soucie d'une manière toute spéciale : le faible, le perdu, le paria, le pécheur. L'expérience des missions du Bugey donna à Colin et ceux qui le suivaient un sentiment de l'urgence à rassembler les personnes qui étaient aux marges de l'Église. Vingt ans plus tard, cette expérience était toujours en lui. Il dit : « Dans un siècle tel que le nôtre, dans un siècle d'incrédulité, il me semble qu'un ministre des âmes doit brûler d'ardeur pour voler au salut de ses frères, et être comme dans l'impatience du moment où il pourra s'élancer à leur secours. »

P. 134

« Prendre le pouls de l'époque »

Quand Jean-Claude Colin parlait à ses compagnons prêtres de la nécessité de « brûler du désir de voler au secours » des autres et d'être « comme impatients d'accourir à l'aide » des pécheurs, ses mots décrivaient le sentiment d'urgence qu'il éprouvait lui-même. Selon ses propres paroles, il avait « *hâte que la notion de miséricorde prenne racine* » dans la Société de Marie.

Profondément marqué par son expérience de réconciliation des gens du Bugey, Colin avait clairement vu la grande sensibilité avec laquelle on doit approcher ceux qui peinent pour trouver un chemin vers Dieu. Lui-même avait appris ce que veut dire – et ce qu'il en coûte – de se mettre dans la peau d'un autre, de pénétrer sous la surface de la vie d'un autre, et de voir le monde avec les yeux d'une autre personne. Il avait aussi appris que, pour ramener la brebis égarée, un bon pasteur doit être prêt à dépasser les limites du confort humain, de l'intérêt personnel, et même de la théologie officielle, pour trouver là où ils sont les égarés.

Depuis le début, Colin voulait imprimer chez les Maristes une attitude qui donne un rôle prépondérant à la miséricorde de Dieu. L'approche qu'il recommandait, en confession et ailleurs, allait en fait à l'encontre de la solide théologie acceptée en son temps. C'était une opinion favorisée par St Alphonse de Liguori, mais pas totalement acceptée par la plupart du clergé en France. À l'aide de ses théologiens, Colin a posé les bases d'une approche du ministère, et en particulier du ministère de réconciliation, qui jusqu'à ce jour est demeurée une tradition dans la Société de Marie. La famille Mariste a été caractérisée par une approche qui favorise toujours la compassion, qui regarde d'abord la situation du pénitent, qui donne le premier rôle au pardon de Dieu et repousse les limites de la miséricorde jusqu'aux frontières les plus éloignées.

Les actions parlent plus fort que les mots – ou du moins elles leur donnent du poids. Et dans les temps récents, l'action du pape Jean-Paul II de pardonner à son assassin présumé a donné un grand poids aux mots qu'il avait écrits quelque temps auparavant : « Il est nécessaire de connaître l'homme d'aujourd'hui pour le comprendre, l'écouter, l'aimer, simplement comme il est, non pour excuser le mal mais découvrir ses racines, convaincu que le salut et la miséricorde sont pour tous, à condition qu'ils ne soient pas rejetés consciemment et obstinément. Nous devons constamment prendre le pouls de cette époque qui est la nôtre, afin de connaître nos contemporains... Aujourd'hui, il est nécessaire d'avoir de la patience, et de tout recommencer depuis le début ».

P. 136

« Laisser les quatre-vingt dix-neuf autres »

Au fond du cœur de chaque missionnaire se trouve l'image de Jésus, le Bon Pasteur, qui est pris de compassion pour ceux qui sont perdus et abattus et qui laisse les quatre-vingt dix-neuf brebis qui sont en sécurité pour aller chercher celle qui est perdue ou s'est écartée.

Mais que veut dire avoir la compassion de Jésus pour la brebis égarée ? Que veut dire laisser les quatre-vingt dix-neuf qui sont en sécurité et partir à la recherche de celle qui est perdue ou s'est écartée ? Où un cœur de compassion nous mène-t'il lorsque nous sommes confrontés à ceux qui, aujourd'hui, sont abandonnés, et en particulier ceux qui se sentent abandonnés par l'Église : les divorcés remariés, les homosexuels, les parents isolés, les excommuniés, les jeunes, les suicidaires ? Que veut dire laisser ceux qui sont « en sécurité » et partir spécifiquement à la recherche de ceux qui sont perdus, afin de les réunir dans le Corps du Christ ?

Il semble que la vision de Colin de la place de Marie dans l'Église doit conduire les Maristes à une vie emplie de risques. L'un de ces risques et pas des moindres étant le risque d'être eux-mêmes traités en marginaux par l'Église, parce qu'ils dépassent imprudemment les limites, pour aller là où ils trouveront les abandonnés, être solidaires avec eux et les amener au Corps du Christ.

Colin était assez clair sur ceux auprès desquels les Maristes n'étaient pas appelés : ils n'étaient pas appelés à aller vers ceux qu'il appelait les « dévots », les « pieux » ou ceux qui pouvaient être considérés comme les « bons ». Il était aussi très clair sur ceux vers lesquels les Maristes *sont* envoyés. Ils doivent aller « **comme le soldat partout où il y a du danger** » ; (ES 141, 19) « parmi les pauvres ; aux œuvres abandonnées ; aux fondations les plus pauvres ; dans les prisons ; à ceux qui sont enfermés dans le péché, à ceux qui peinent pour être réconciliés ».

Colin dit une fois à l'évêque de Belley : « **Nous sommes pour faire ce que les autres ne peuvent pas faire ou ne veulent pas faire** ». Et donc, aller à la recherche de celui qui est égaré est, par définition, quitter sa zone personnelle de confort et de sécurité. C'est entrer dans la zone grise, non orthodoxe et désordonnée où l'on peut trouver ceux qui sont égarés. La brebis égarée ne vient pas à la rencontre du pasteur, c'est le pasteur qui sort et part à la recherche de la brebis égarée. L'appel spécial du Bon Pasteur est d'aller rassembler à la périphérie, pas d'accueillir au centre. Cela veut dire vivre dangereusement, cela veut dire chevaucher les frontières, aller aux limites de ce que les autres peuvent penser normal, prudent ou acceptable. « Laisser les

quatre-vingt dix-neuf brebis » veut dire regarder et agir au-delà de ces limites et entrer dans un territoire inconnu, conscient de n'avoir pas de sécurité, excepté le fait que nous agissons au nom du Seigneur et sous la direction de Marie, qui elle-même a suivi un chemin similaire dans la foi.

P. 138

Aux marges

Le Dieu que l'on apprend à « goûter » dans la prière est le Dieu qui dit « *J'ai vu la misère de mon peuple* » (Ex 3 : 7). C'est le Dieu qui est dépeint comme un Père prodigue, accueillant à la fois le fils pardonné et son frère qui ne pardonne pas. C'est le Dieu qui dit : « *Ce que je veux c'est la miséricorde, pas le sacrifice* ». C'est le Dieu qui est le Père de Jésus Christ, celui qui est « *venu appeler les pécheurs, non les justes* », se décrivant lui-même comme le Bon Pasteur, plus heureux de trouver une brebis perdue qu'à propos des quatre-vingt dix-neuf qui n'ont pas quitté le chemin et ne se sont pas perdues. Faire l'expérience de Dieu dans la prière signifie donc rencontrer ce Dieu là et être poussé à la compassion envers ceux qui sont, ou se sentent, de quelque manière que ce soit, en marge.

Lors de l'office pour le premier anniversaire du massacre des Jésuites en 1989 à San Salvador, Jon Sobrino décrivit l'héritage laissé par les Jésuites tués sur le campus universitaire. Deux qualités en particulier étaient frappantes : l'humanité – ils ne s'étaient pas soustraits à la pauvreté du Salvador ; et la miséricorde – ils n'avaient pas travaillé d'abord pour le bien de l'Université ou de la Compagnie de Jésus ou même de l'Église, mais pour les pauvres, sans aucun autre motif. La description de la miséricorde par Sobrino est significative parce qu'elle commence là où elle doit, au niveau le plus basique de l'existence humaine.

Ceci semble être le point de Jésus dans la parabole du bon Samaritain. La raison fondamentale pour laquelle le Samaritain vient en aide à l'homme battu n'est pas une motivation religieuse. Cela ne peut pas être le cas, puisque les Samaritains n'étaient pas reconnus comme un « peuple religieux ». Jésus suggère même que l'on pourrait, au nom de la religion, trouver beaucoup d'excuses pour *ne pas* aider l'homme. Mais la raison de son geste est simple : voilà un être humain, mon semblable, qui souffre et se trouve dans le besoin.

La compassion de Jésus est la compassion de celui qui continue d'aller dans les coins les plus oubliés du monde, et qui ne peut trouver de repos tant qu'il sait qu'il reste des êtres humains avec des larmes dans les yeux. Et la sorte de compassion que Jésus nous demande d'avoir est la compassion qui va droit à ces personnes ou ces endroits où la souffrance est la plus aiguë, et qui construit là un foyer.

Si Jésus est connu comme le Bon Pasteur, on peut prédire que sa mère est la Mère de Miséricorde. La place des Maristes est là où la miséricorde est la plus nécessaire, rassemblant les personnes qui sont aux marges de la vie, et en particulier ceux qui se trouvent sur le seuil de l'Église, en quelque sorte incapables d'entrer plus pleinement dans la vie de l'Église. Marie la Mère de Miséricorde nous invite à adopter cette attitude.

P. 140

Au-delà des marges

L'Œuvre de Marie n'est peut-être pas seulement de rassembler ceux qui sont aux marges de l'Église, mais aussi de rassembler ceux qui sont au-delà ; ceux qui dépendent de la foi des autres pour les amener à une rencontre avec Jésus. Au chapitre 5 de son Évangile, Luc raconte l'histoire de la guérison d'un homme qui était paralysé. Certains des détails donnés par Luc sont très significatifs. Le paralytique était empêché de voir Jésus par la foule et même, semble-t-il, par le bâtiment lui-même. Les amis de l'homme paralysé surmontèrent ces obstacles en enlevant une partie du toit et en descendant l'homme par le trou.

Luc nous dit que Jésus, « *voyant leur foi, guérit l'homme.* » Ce n'est pas simplement la foi de l'homme malade, mais la foi de ses amis et leurs efforts pour éliminer les obstacles qui permirent à la rencontre avec Jésus d'avoir lieu. Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui ont besoin de ce genre de personnes, dans l'Église et au-delà de l'Église. Des personnes qui peuvent éliminer les barrières qui les excluent du corps de l'Église, ou au moins les aider à grimper par-dessus elles.

Voyant leur foi... Jésus guérit l'homme malade. La paralysie d'aujourd'hui peut ne pas être la paralysie physique guérie par Jésus. Ce peut être les peurs, les souvenirs, les expériences du passé qui rendent très difficile une rencontre dans l'Église avec Jésus guérisseur. Ce peut être des gens qui se sont mariés plus d'une fois, ou qui ont eu des enfants de différents partenaires, ou qui n'ont ni formation ni moyen de se conformer aux modèles de l'Église. L'approche Mariste est d'enlever les obstacles qui empêchent ces gens de rencontrer dans l'Église Jésus qui guérit.

Voyant leur foi... Jésus guérit l'homme malade. Dans ce monde où la foi et la confiance dans l'Église sont en baisse, on a besoin d'hommes et de femmes qui ont cette même foi que dans l'Évangile : des gens qui verront une possibilité de rencontre avec Jésus et qui trouveront les moyens de créer un point de rencontre avec Jésus là où d'autres ne voient rien que des obstacles. Sans détruire l'Église, sans quitter le Corps de l'Église, ils trouveront des moyens de rendre possible un point de rencontre avec Jésus.

Certains, comme les Pharisiens dans l'Évangile, trouveront cela impossible, intolérable, destructeur et même blasphématoire. D'autres, comme la foule dans cette parabole, seront stupéfaits de voir que ceux qui étaient en marge peuvent se retrouver « *devant Jésus* ». Eux aussi diront : « *Nous avons vu d'étranges choses aujourd'hui* », nous n'aurions jamais pensé cela. Pour les Maristes d'aujourd'hui, cela fait partie de ce que leurs prédécesseurs considéraient comme « *quelque chose de nouveau pour notre temps* », cette approche nouvelle de l'Évangile qui donna de l'énergie au projet Mariste à ses débuts.

P. 142

La compassion aux limites

La vocation spéciale des Maristes n'est pas seulement d'aller jusqu'aux limites puis au-delà de celles-ci. Il y a un travail à faire à la lisière, aux marges, qui relève de la compassion de Dieu. Comme l'amour, la compassion a un besoin impérieux de manifestations. Mais quand toute notre façon de vivre est conditionnée par les idées

de réussite, de productivité, de compétition, la compassion ne se trouve plus en tête de liste des priorités. Souvent, c'est à cause de la peur. Les gens qui sont en marge nous rappellent qu'après tout, ce que nous possédons, la réputation que nous avons acquise aux dépens d'autres choses, ne peuvent nous sauver.

Une femme ayant souffert un deuil récent était en danger de s'enfermer dans son chagrin. Elle décida, malgré ses peurs de l'inconnu et de ce que cela pouvait lui coûter, de donner trois nuits par semaine pour être aux côtés d'une femme totalement paralysée, à l'exception d'un unique orteil. La veuve devait nourrir sa compagne à l'aide d'une seringue arrivant dans son estomac et attendre patiemment alors qu'elle tapait avec son orteil des messages sur une machine à écrire. Petit à petit, la veuve commença à réaliser quel privilège c'était d'être aux côtés de cette personne, dont la situation avait été au début source de tant de peurs. Un jour avant sa mort, la femme paralysée écrivit lettre par lettre à l'aide de son orteil : « Ce fut un grand privilège de vous connaître ». La question est : laquelle était privilégiée ? Laquelle a exercé son ministère auprès de l'autre ? Laquelle a rendu visite à l'autre dans sa prison ? Laquelle était d'abord paralysée puis rendue capable de marcher librement ?

Parmi les nombreux hommages rendus à Leonard Bernstein, le grand musicien et compositeur, au moment de sa mort en 1990, il y en avait un de la chanteuse Edda Moser. Elle dit : « Lenny avait à enregistrer la *Missa Solemnis* pour la télévision à Amsterdam. L'atmosphère était terriblement lourde dans la salle de Concert. Lenny entra, nerveux, fumant cigarette sur cigarette. Il semblait triste jusqu'aux tréfonds de son âme. La répétition commença, et même la musique ne le tira pas de sa désolation. Il ne regardait personne et balayait les musiciens d'un regard vide et désespéré. Puis, je me mis à chanter le Kyrie. Tout d'un coup, il s'arrêta et se mit à pleurer. Je tendis la main vers lui. Il me prit dans ses bras et me dit : « Ma femme est en train de mourir ». Je suis heureuse d'avoir pu une fois, juste une fois, chanter pour le consoler. »

La compassion a bien des manières de s'exprimer : par une action, un mot, un chant. Sa manifestation peut varier, mais pas la compassion elle-même. C'est ce visage que Dieu veut montrer le plus clairement à notre époque.

P. 144

“Sauvés sans la loi”

Jean-Claude Colin avait été profondément affecté par ses expériences dans le Bugey, où il prêchait ces missions rurales. Il devint là de plus en plus conscient du nombre de gens qui étaient hors des limites de l'Église, des limites de la Loi, avec lesquels l'Église ne pouvait - ou du moins n'arrivait pas - à entrer en relation, et qui, de leur côté, ne se sentaient ni capables ni désireux d'entrer en relation avec l'Église. Jeanne-Marie Chavoïn et Françoise Perroton dans leurs propres situations vécurent des expériences parallèles. Il n'est pas difficile d'imaginer ce que ces expériences produisent chez quelqu'un qui se place du point de vue de Marie, qui ne veut que rassembler tout le monde dans le Corps du Christ.

Lorsqu'il alla à Rome, comme Supérieur Général des Pères Maristes, Colin découvrit une théologie beaucoup plus souple que la sienne, une théologie qui lui

permettait de repousser les limites aussi loin que possible, pour permettre à ceux qui sont en marge d'être inclus. « C'est à Rome dit-il que j'ai appris cette maxime : *La Loi est faite pour l'homme ; si je ne puis le sauver avec la loi, je tâcherai de le sauver sans la loi* ». (ES 163, 2) Colin ne voulait pas dire que les Maristes allaient contourner les lois de l'Église qui peuvent être gênantes. Mais d'un autre côté, aller jusqu'à ceux qui sont « perdus » ou « abandonnés », c'est se retrouver dans des situations où les paroles salvatrices de la compassion de Dieu doivent être dites avant que la Loi puisse s'appliquer à eux

Quand on commence à vivre en suivant la règle de la compassion, on se trouve immédiatement en contact avec des gens dont la situation rend impossible la communication avec l'Église. Le Bon Pasteur est celui qui a pris la décision de dépasser les limites et d'aller à la rencontre de ceux qui sont perdus et abandonnés là où ils se trouvent. Les « abandonnés » d'aujourd'hui ne sont peut-être pas de la même sorte que ceux rencontrés par les pionniers Maristes. Il est plus probable qu'ils ont le visage de ceux qui sont dans des situations maritales compliquées, ceux qui ne savent rien de Dieu et sont contents d'en rester là, ceux qui souffrent d'une dépendance quelle qu'elle soit, ceux qui ont retourné leur violence contre eux-mêmes et se sont supprimés, ceux qui meurent inconnus, sans soin de personne, et que personne ne remarque ni ne pleure.

La seule ligne de conduite du bon pasteur c'est « l'étrange attraction de la miséricorde de Dieu » Mais seuls ceux qui ont fait l'expérience de cette miséricorde peuvent en parler aux autres. C'est pourquoi Jean-Claude Colin insistait si fortement pour dire que les Maristes doivent être des gens à la prière profonde. C'est seulement à travers la prière et la souffrance que l'on peut entrer dans le cœur compatissant de Dieu, miséricordieux pour l'homme et pour chaque créature, et devenir ainsi des instruments efficaces de la miséricorde divine.

P. 146

Est-ce que nous hésitons ?

Lorsque Étienne Terraillon raconta sa version des rencontres de séminaristes qui discutaient du projet Mariste au Grand Séminaire de Lyon en 1815, il écrivit : « *Nous profitons de ces réunions pour nous enflammer dans nos désirs, tantôt par la considération du bonheur d'être les premiers enfants de Marie, tantôt par celle du grand besoin des peuples.* » (OM 2, 750, 5) Terraillon à sa façon mettait le doigt sur deux convictions frappantes également relevées par d'autres de ses contemporains dans les premiers temps du projet Mariste.

Tout d'abord, les pionniers Maristes semblaient liés les uns aux autres par un *sentiment de destin*. Terraillon le décrivait comme la conviction qu'ils étaient « les premiers enfants de Marie ». Les pionniers Maristes avaient conscience que leur congrégation était la première congrégation religieuse de l'Histoire à porter le nom de Marie. Pour eux, c'était le moment du Destin, le moment de l'Histoire, où Marie voulait qu'une congrégation porte son nom et fasse son œuvre dans l'Église. Les pionniers Maristes se sentaient emportés par l'énergie de cette conviction. C'était un moment historique pour eux, qui avaient été choisis et appelés pour faire partie de quelque chose de nouveau pour leur époque.

Couplé à ce *sentiment du destin* existait un *sentiment d'urgence*, lorsqu'ils pensaient aux « grands besoins du peuple ». Ceci était également une grande source d'énergie, lorsque les Maristes réalisèrent que le temps pouvait bien être compté au monde, et que c'était leur tâche spéciale et unique d'amener l'esprit de Marie dans un monde où il manquait et qui en avait désespérément besoin.

Ce sentiment du destin et ce sentiment d'urgence sont tous les deux contenus dans les deux symboles majeurs des origines Maristes : les missions en Océanie et les missions de la région du Bugey. Le Bugey et l'Océanie représentent :

- les personnes vers lesquelles ils devaient être attirés instinctivement,
- les épreuves qu'ils devaient être prêts à accepter pour le bien de leur mission,
- la mobilité, la souplesse et la liberté intérieure qu'il leur fallait pour agir en missionnaires.

Les archives des premières années de l'histoire Mariste sont pleines de récits des vies héroïques des pionniers Maristes qui quittèrent tout et pour toujours, pour porter aux autres le message de paix et de réconciliation. Le témoignage de leur vie est une question silencieuse et puissante adressée à chaque Mariste aujourd'hui : « Est-ce que tu hésites ? ».

P. 148

Table des matières de la quatrième partie

Faire advenir

<i>Chapitre 7 : Un peuple humble</i>	<i>P. 148</i>
L'arbre et les branches	P. 152
« Aujourd'hui commence la Société... »	P. 154
Un air de famille	P. 156
La force est dans le nom	P. 158
L'esprit Mariste	P. 160
Les pierres angulaires	P. 162
Jeter un second regard	P. 164
Portraits et dernières paroles	P. 166
Un rêve ou une certaine manière	P. 168

P. 151

7. Un peuple petit et pauvre

*Je ne laisserai subsister au milieu de toi
qu'un peuple petit et pauvre,*

*qui aura pour refuge le nom du Seigneur.
Sophonie 3, 12*

La « révolution de février » aux Philippines en 1986 est un événement qui stupéfia le monde entier par son efficacité, et par le fait que ce fut un événement au cours duquel le sang ne fut pas versé. Les gens qui regardèrent les événements à la télévision furent stupéfaits par la simplicité de l'ensemble de l'événement. Voyant les tanks arrêtés par les femmes priant le Rosaire, et les armes, déposées non en réponse à la violence, mais en réponse à des yeux dont l'amour consumait toute opposition, on se demandait s'il était réellement possible de comprendre toute cette révolution pacifique à moins d'être chrétien. Ici étaient joués jusqu'au bout certains des paradoxes centraux de l'enseignement de l'Évangile : que la faiblesse de Dieu est plus grande que la force humaine ; que la simplicité domine toutes les machinations des grands ; que l'humilité désarme les forts ; que l'amour conquiert toutes choses ; et que le vrai pouvoir appartient non à ceux qui mettent leur confiance dans les symboles de la guerre et de l'agression, mais à ceux dont la confiance est placée dans le nom du Seigneur. Regarder à la télévision les reportages de ces événements était comme regarder la réalisation de la prophétie de Sophonie :

J'extirperai de toi les orgueilleux et leur insolence,
et tu ne reviendras plus te pavaner sur ma montagne sainte.
Je ne laisserai subsister au milieu de toi
qu'un peuple petit et pauvre,
qui aura pour refuge le nom du Seigneur. (Sophonie 3, 11-12)

Ce paradoxe de la puissance de la faiblesse et de la force de la simplicité, présent au plus profond du cœur de la vie chrétienne, est également la fondation de l'expérience Mariste. La première prière de Marie était une louange au Dieu qui « disperse les superbes » et qui « renverse les puissants de leur trône et relève les humbles ». Sa confiance fondamentale était dans le nom de Dieu et dans la puissance du nom de Dieu. Les Maristes, qui suivent la manière de Marie de vivre la bonne Nouvelle, ne se voient jamais autrement que comme un « peuple petit et pauvre » au milieu de l'Église. Les « batailles » auxquelles sont appelés les Maristes sont peut-être moins dramatiques que celle du peuple Philippin, mais les instruments doivent être les mêmes: la prière, la foi en Dieu et l'amour. Rien ne vainc l'Esprit lorsqu'il vient dans sa force et sa puissance.

P. 152

L'arbre et les branches

L'idée d'origine du projet Mariste ne devait jamais voir le jour. Le plan d'une vaste congrégation de pères, de frères, de sœurs et de laïcs, travaillant tous sous la direction d'un leader ou Supérieur General, était trop compliqué pour que les autorités de Rome le saisissent, et trop rempli de difficultés potentielles. C'était quelque chose que l'on n'avait jamais entendu jusque-là, et ni la Loi Canon de l'époque, ni la théologie de l'Église n'avaient aucun moyen de voir clairement comment cette idée s'insérerait dans la vie de l'Église. L'idée du projet Mariste comme un tronc à plusieurs branches ne fut néanmoins jamais totalement abandonnée par les Maristes fondateurs. Depuis le début, et jusqu'à ce qu'elle soit définitivement repoussée, cette idée avait toujours été favorisée par les premiers Maristes. Lorsque Jean-Claude Colin fit son premier voyage à Rome en 1833, son but était de

présenter cette idée aux autorités pour voir leur réaction. Elles ne lui laissèrent aucun doute sur leur opinion. Le plan fut jugé « gigantesque, monstrueux » et « aucun aspect ne pouvait en être approuvé ».

Marcellin Champagnat mourut en 1840, et fut remplacé comme Supérieur des Frères par Frère François. L'intention était cependant que ceci ne brise pas l'union des Frères et des Pères, et, lorsque Colin fit une seconde visite à Rome en 1842, il invita Frère François et Jeanne-Marie Chavoin à présenter leurs vues sur une continuation de l'union. Les Frères envoyèrent une pétition plaidant pour un maintien de l'union. La pétition rappelait que les Frères et les Pères avaient débuté ensemble et demandaient qu'ils continuent à croître côte à côte. Champagnat avait toujours vécu dans l'espoir que le projet maintiendrait l'union de toutes les branches. Le même sentiment était exprimé par Jeanne-Marie Chavoin concernant les Sœurs. La visite de Colin à Rome en 1842 le convainquit toutefois que le projet d'une congrégation à plusieurs branches ne serait jamais approuvé. Il commença à voir qu'une séparation des branches était inévitable. Il soumit la question au Chapitre Général de 1845 : « Est-il approprié que le Supérieur Général des **Prêtres** Maristes soit aussi le Général des Frères du même nom ? ». Le Chapitre répondit : « NON ». Une deuxième question posée au Chapitre concernait les Sœurs Maristes : « La Société de Marie doit-elle accepter le contrôle des communautés religieuses de femmes ? ». La réponse fut encore « NON ». Les années qui suivirent cette double décision furent des années douloureuses. En 1852 les Frères furent approuvés comme une Congrégation à part entière, indépendante des autres branches. En 1854 les Sœurs Maristes furent aussi approuvées comme une Congrégation séparée.

P. 154

« Aujourd'hui, la petite Société démarre... »

Lorsque Pierre Colin écrivit à l'évêque Devie le 29 octobre 1824 : « Monseigneur, **c'est aujourd'hui que la petite Société commence...** », il avait ses propres raisons pour spécifier que c'était ce moment qui marquait le démarrage du projet Mariste. C'était la première fois qu'un groupe de prêtres s'étaient mis en route pour partir en mission au nom de Marie. Ce jour n'a pas été en fait reconnu comme le jour où la Société démarra. Mais que se passera-t-il si, de nos jours, nous devons décider que, aujourd'hui, à ce moment précis de notre Histoire, la Société de Marie devait débiter ? Le fait que l'idée originale du projet Mariste n'ait pas abouti est une réalité historique, et personne ne suggérerait de tenter de ré-établir le projet dans sa forme originale. Mais que signifierait démarrer – ou redémarrer – le projet Mariste, à ce moment particulier de l'Histoire ?

Cela impliquerait tout d'abord probablement un exercice de *mémoire*. Pour se remémorer d'abord toute l'histoire commune, les origines communes que les branches partagent, en plus de l'histoire particulière à chacune. Cela supposerait aussi un processus de re-connaissance, ou de trouver un moyen de réunir les membres de chaque branche sur un terrain partagé.

Démarrer la Société voudrait dire découvrir des façons de *prendre des décisions* à la lumière de la manière de vivre Mariste, et de vérifier qu'elles sont bien des décisions « Maristes ». Une des façons de tester ces décisions est de voir si elles sont motivées par la miséricorde, que les Maristes voient comme une caractéristique de Marie. Démarrer de nouveau la Société voudrait alors dire que les Maristes

s'engagent à être des instruments de miséricorde, où qu'ils se trouvent, et à prendre leurs décisions selon cette miséricorde.

Les Maristes seraient aidés dans leur préparation à cette tâche par leur tradition commune, par les relations spéciales qu'ils voient en Marie et qu'ils sont appelés à développer : une relation avec le Verbe de Dieu, avec la personne de Jésus, et avec l'Église.

Ensuite, cela voudrait dire continuer le travail pour lequel l'entreprise Mariste fut initiée, continuer le projet. Peut-être pas comme envisagé originellement, mais selon le charisme commun à la Famille Mariste. Alors que chaque Branche de la Famille Mariste a ses propres caractéristiques, il existe un certain « air de famille », partagé par tous. Démarrer à nouveau la Société supposerait de capter et de développer un peu de « l'air de famille » qui est présent au cœur de chaque congrégation.

P. 156

Un air de famille

Le projet Mariste a cette caractéristique particulière, qu'il n'est pas l'œuvre d'un seul Fondateur. Les différences dans les congrégations reflètent non seulement les différences de sexe des fondateurs, mais également les différences de leurs personnalités et de leurs tempéraments. Jeanne-Marie Chavoin comprit très bien par exemple ce que Jean-Claude Colin voulait dire, lorsqu'il parla de l'intuition qui donna naissance au projet Mariste, mais ses idées concernant une congrégation Mariste étaient assez différentes de celles envisagées par Colin. Marcellin Champagnat fut captivé par le plan originel et vit qu'il conduisait forcément à une congrégation de Frères, ce que le reste du groupe ne comprit jamais vraiment. Jean-Claude Colin lui-même développa le plan originel d'une manière qui reflétait sa propre personnalité et sa propre expérience spirituelle. Ces différences, provenant du sexe et de la personnalité des différents fondateurs, contribuent à créer une spiritualité extrêmement riche et à facettes multiples. Et si chaque branche a ses caractéristiques et son esprit propre, il y a clairement un air de famille et des éléments communs dans toutes les Branches de la Famille Mariste.

Une entreprise commune. Tous les Fondateurs du projet Mariste parlent de « L'œuvre de Marie » comme étant la tâche commune à laquelle les Maristes sont appelés. Cette phrase a été « entendue » aux tous débuts du projet, et était utilisée par tous les Fondateurs.

Une mission commune. Les Maristes de toutes les congrégations savent que leur place est dans notre monde sécularisé. Ils sont de plus envoyés en mission aux marges de ce monde, et aux limites de l'Église, auprès de ceux qui ont perdu ou n'ont jamais eu la foi.

Un désir commun. Les pionniers Maristes comprenaient qu'ils étaient appelés à partager le désir de Marie de « rassembler tout le monde » en un nouveau peuple de Dieu et à avoir « un seul cœur et une seule âme », comme dans l'Église primitive.

Un guide commun. Depuis le début, les premiers Maristes furent saisis par la réalisation du fait qu'ils étaient la première congrégation à avoir Marie pour guide. Toutes les branches la considèrent comme leur première et perpétuelle Supérieure.

Une approche commune. Conscients de la personne de leur guide, les Maristes de toutes les congrégations savent qu'ils sont appelés à vivre une vie de simplicité et d'ouverture à Dieu, cherchant Dieu seul, et apportant un esprit maternel à l'Église.

Les Maristes partagent une ressemblance dans trois domaines particuliers : le nom qu'ils portent, l'esprit qu'ils partagent, et les vertus qui sont les piliers de leurs vies.

P. 158

Le pouvoir du nom

Lorsqu'Alberica Filo della Torre, une comtesse italienne, fut assassinée à Rome en 1991, l'enquête jeta ses filets autour d'un certain nombre de suspects. L'un d'eux était un ancien drogué de 30 ans. Son interrogatoire dura un long moment, et lorsqu'il fut terminé il cria : « Je vous poursuis tous en justice. Vous avez sali le nom de ma famille et de mon père, un nom qui est irréprochable ». Le jeune homme était furieux, car son nom de famille contenait son histoire personnelle, ses racines, son sentiment d'appartenance, et même son sens d'identité personnelle. Avoir mis son nom en cause était questionner non seulement sa propre intégrité, mais celle de toute sa famille et de ses ancêtres. Pour lui, et pour la plupart des gens, le nom de quelqu'un n'est pas seulement un moyen d'identification. Dans certaines cultures, le nom réel d'une personne est si sacré qu'il n'est révélé qu'à un petit groupe de privilégiés. Le fait de révéler le nom de quelqu'un à une personne donne un pouvoir à celle-ci. Cette vérité est clairement révélée dans les Écritures. Le récit de la Création dans la Bible dit que Dieu donne à Adam le pouvoir de nommer tous les animaux. La vérité enseignée dans cette histoire est que les descendants d'Adam et Ève ont autorité sur le reste de la création. La première question posée par Moïse lors de sa rencontre avec Dieu est : « Quel est ton nom ? » et lorsque Dieu lui révèle son nom, c'est le premier signe d'une relation intime entre Dieu et l'humanité.

Tout ceci nous aide à comprendre la signification des alliances aux temps de l'Ancien Testament. Une alliance était toujours un accord bipartite, dans lequel chacun acceptait les privilèges de l'autre partie et s'engageait à prendre des responsabilités envers elle. L'une de ces responsabilités était d'assurer la protection de l'autre, et de lui venir en aide en temps de crise ou de besoin, quel qu'il soit. Cette responsabilité engageait chacune des familles, jusqu'à la deuxième et troisième génération et au-delà. C'est pour cette raison que les Alliances impliquaient un échange du nom de famille. Chaque famille incorporait d'une manière ou d'une autre le nom de l'autre famille au sien, et portait, par là, une partie de cette autre famille envers laquelle elle avait pris des responsabilités. Ainsi, lorsque Dieu fit Alliance avec Abraham et Sara, une partie du nom de Yahvé fut incorporée dans le nom d'Abraham, dont le nom devint Abraham, et dans celui de Sara, qui devint Sarah. Depuis le début, les Maristes ont envisagé leur relation avec Marie comme une sorte d'Alliance, avec des droits et des responsabilités de chaque côté. Ceux qui portent son nom peuvent se prévaloir de sa protection, mais ils sont aussi appelés à être dignes du nom qu'ils portent.

P. 160

Esprit Mariste

Lorsque Jean-Claude Colin dit aux prêtres Maristes que « simplement porter le nom de Marie n'était pas suffisant », il les poussait à réaliser combien profond est le lien entre Marie et ceux qui portent son nom, et combien est grande la responsabilité des Maristes auxquels son nom a été donné. La première génération de Maristes voyait le nom qu'ils portaient comme résultant du fait que Marie les avait choisis. Une telle faveur impliquait une relation très spéciale entre Marie et les Maristes. Ceci eut bien sûr des conséquences, la première étant pour les Maristes de s'imprégner autant que possible de ce qu'ils voyaient comme « l'esprit » de Marie. Il est difficile

d'expliquer exactement ce que l'on entend par « esprit » et Colin lui-même eut de grandes difficultés en essayant de trouver les mots justes. « L'esprit » d'une personne est sa manière d'aborder la vie, cette façon unique de faire les choses qui appartient à chaque individu. Donc, « l'esprit » de Marie est sa façon de juger la réalité, de prendre des décisions et d'agir en conséquence. Cet esprit de Marie doit être l'esprit des Maristes, à cause de la relation spéciale qui existe entre Marie et les Maristes. Une relation établie, du côté de Marie, par le choix gratuit qu'elle fait de ces personnes, et du côté des Maristes, par leur façon de la considérer comme leur Mère, leur modèle et leur Supérieure. L'écrivain Jean Coste suggère trois manières dont les Maristes peuvent s'imprégner de l'esprit de Marie. En premier lieu, en approfondissant leur sens de la place et de la présence de Marie dans leur vie. Ils font cela en méditant sur sa vie et sa personnalité, et en réfléchissant à ses vertus les plus caractéristiques. Les Maristes se baignent également de l'esprit de Marie en la priant directement, en établissant une relation réelle et personnelle avec elle, et également au contact de l'inspiration spirituelle de chacun des Fondateurs : Colin, Chavoïn, Champagnat et les Pionniers, et en apprenant comment ils vécurent leur vie Mariste. La vie de Marie le disciple de Jésus transparaît dans la vie de différentes personnalités Maristes, comme un prisme reflète la lumière du soleil. Enfin, les Maristes se pénètrent de leur esprit Mariste en restant en contact avec le corps de personnes qui essayent de vivre, aujourd'hui, l'esprit Mariste, et de l'interpréter pour notre temps. Un esprit ne peut pas être séparé d'un corps : l'esprit Mariste est incarné aujourd'hui dans ces hommes et ces femmes, ces prêtres, frères, sœurs, et laïcs, qui le vivent. Chaque personne fondatrice dans l'histoire Mariste a donné forme à un corps pouvant incarner un des aspects de l'esprit Mariste. Un Mariste maintient vivantes ces caractéristiques pour autant qu'il reste connecté aux hommes et aux femmes qui appartiennent au corps des Maristes.

P. 162

Piliers

Toute tentative de relier un « esprit » à certaines qualités particulières est vouée à l'échec, comme toute tentative de décrire une personne en quelques mots. Jean-Claude Colin essaya durant toute sa vie de capturer quelque chose de l'esprit de Marie en écrivant pour ses disciples et même lorsque, à la fin de sa vie, il réussit à mettre quelque chose sur papier, il fut insatisfait de ce qu'il était parvenu à exprimer. Denis Maîtreperrière, l'un des premiers maître des novices, et qui, selon les mots de Julien Eymard, « fonda spirituellement la Société », critiqua lourdement ce que Colin avait écrit. Maîtreperrière était un théologien et un homme précis, qui voulait voir les choses clairement. Il était frustré par ce qu'il avait vu écrit, et avec une certaine acrimonie il écrivit : « L'esprit de la Société consiste principalement en ces choses, énumérées dans cet article. Mais combien y en a-t-il ? ». Il poursuivit en énumérant les trente-deux vertus que Colin citait comme constituant l'esprit de la Société ! Maîtreperrière déclara que quiconque pouvait vivre selon toutes ces vertus devait être un surhomme. Mais un point avait échappé à Maîtreperrière. Colin n'essayait pas d'assujettir l'esprit de la Société à une vertu spécifique, ou à une collection de vertus, ni de décrire le comportement concret des Maristes. Il essayait plutôt d'évoquer et de saisir les dispositions fondamentales de l'esprit Mariste, qui, comme l'esprit de n'importe qui, présente différentes facettes à différents moments. En écrivant les Constitutions de la Société de Marie, Colin définit néanmoins quatre vertus cardinales de la vie Mariste : l'humilité, l'obéissance, l'amour et la pauvreté. Il

voyait ces vertus comme fondamentales pour la survie et la croissance de la Société de Marie. Marcellin Champagnat citait les trois vertus : humilité, modestie et simplicité comme les vertus qu'il souhaitait que ses fils spirituels considèrent comme les piliers de leur congrégation. Jeanne-Marie Chavoin reliait l'esprit Marial à une vie de village. Pour elle, les piliers de la vie Mariste étaient la pauvreté, la simplicité, et l'amour du travail. Faire avancer le projet Mariste suppose une sérieuse et parfois douloureuse réorientation de nos valeurs vers les valeurs de Marie. Cela veut dire aller à contre-courant de la vie moderne, biaisée vers la compétition, l'ambition, la promotion et la réussite. Des mots et des valeurs tels que : humilité, simplicité, pauvreté et union intime avec Dieu ne tombent pas aisément dans les oreilles modernes. Ces valeurs seront « quelque chose de nouveau pour notre temps » tout comme elles l'étaient du temps des pionniers Maristes.

P. 164

Regardez-y à deux fois !

Dans l'église Saint Ignace à Rome, le visiteur, lorsqu'il entre et regarde en l'air, voit ce qui semble être un plafond courbe et un dôme massif, s'élevant très haut. Ce n'est qu'après un moment que le touriste commence à réaliser que le dôme n'est en fait qu'une peinture ! Le visiteur, par un savant jeu de perspective, a été trompé et conduit à croire que ce qui est en fait un toit plat était un dôme. C'est une œuvre typique de trompe-l'œil Baroque ou d'illusion visuelle. Le touriste, à Rome, commence vite à réaliser que les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être, et qu'il est souvent nécessaire d'y regarder à deux fois. Avoir un deuxième regard est aussi une attitude chrétienne importante. Lorsque Jésus guérit un homme aveugle, celui-ci peut voir les hommes, mais tout d'abord « ils ressemblent à des arbres, et ils marchent » (Marc 8 : 24). Ce n'est qu'après un deuxième regard qu'il voit les choses avec netteté. Saint Jacques, dans sa lettre, nous dit de regarder à deux fois la Loi de Dieu, et que sinon, nous sommes comme celui qui se regarde d'un coup d'œil dans un miroir, et s'en va, ne se rappelant rien (Jacques, 1 : 25). Il faut accorder un deuxième regard aux choses importantes, c'est pourquoi Jean-Claude Colin disait que l'esprit Mariste ne peut s'acquérir que par la méditation et la prière. Absorber l'esprit de Marie est une œuvre d'art et requiert comme tout art une grande délicatesse et une grande sensibilité, et également un dur labeur. Du temps des anciens orfèvres, une pièce d'argent, affinée par le feu, était ébarbée et polie, jour après jour, au prix d'un grand labeur. Le travail était terminé lorsque le visage de l'orfèvre pouvait se voir clairement dans le métal. Cette image est utile pour nous aider à comprendre le processus d'assimilation de l'esprit de Marie. Les Maristes sont la pièce d'argent, et le Christ est l'orfèvre qui travaille à leur transformation. A son côté est la Femme, Marie. Et lorsqu'il termine son travail, il lui dit « Regarde ». Et là, au plus profond du centre, brillant en réflexion, est le visage de la Femme, le disciple parfait de Jésus. C'est à cette transformation qu'il pense lorsque Jésus appelle les hommes et les femmes à être Maristes. Et l'étendue de la réalisation du projet Mariste et de ses fruits sera proportionnelle à l'étendue de la transformation que les Maristes permettent à Dieu de réaliser en eux. Mais comme tout précieux don, l'esprit de Marie n'est pas quelque chose qui doit être amassé et gardé pour soi. Sa valeur réelle ne devient apparente que lorsqu'il est transmis à d'autres. C'est aux Maristes de regarder, encore et encore, l'image qu'ils voient dans les profondeurs de leur être, et d'offrir au monde un reflet de cette image.

Portraits et derniers mots

Le projet Mariste a cette caractéristique particulière : ce n'est pas le travail d'un seul fondateur. Chacune des différentes branches eut son propre collaborateur, dont le tempérament et la personnalité ont nuancé et donné une forme particulière à la vision originale. Les portraits et derniers mots de chacun d'entre eux peuvent beaucoup nous apprendre sur leur contribution.

Le portrait de Jeanne-Marie Chavoin révèle une femme forte, pleine d'humilité et de réalisme terre à terre. Elle saisit rapidement l'essence du projet Mariste, lui donnant une interprétation fraîche et nouvelle, et, malgré les difficultés et les contradictions qu'elle rencontra, tout ce qu'elle avait envisagé pour ses sœurs et que Colin souhaitait changer est devenu réalité. Juste un mois avant sa mort, elle écrivit à Colin, le pressant d'écrire une Règle pour ses Sœurs, en insistant que c'était sa responsabilité et son cadeau au projet Mariste.

La seule image que nous ayons de Jean-Claude Colin est une photographie prise lorsqu'il était un vieil homme de 76 ans. Mayet trouva difficile d'y reconnaître Colin. « La pose qu'il fut obligé de prendre n'est pas du tout lui, elle est totalement contraire à sa vraie personnalité et à sa manière d'être » écrivit-il. Colin est celui de tous les fondateurs qui médita le plus sur la vision Mariste d'origine. Il était l'homme d'une idée unique : « Marie a été le soutien de l'Église naissante, elle le sera également à la fin des temps ». Toute une spiritualité a été fondée sur cette idée.

A la fin de sa vie, alors que Marcellin Champagnat reposait sur son lit de mort, ses Frères réalisèrent qu'ils n'avaient pas de peinture de lui. Ce n'est qu'après sa mort qu'un portrait fut réalisé, avant son enterrement. Son visage était ravagé par la maladie qui l'emporta. Son énergie, son dynamisme et l'amour communicatif qui faisaient tant partie de cet homme qui façonna dans le roc la maison de sa congrégation et bâtit toute sa vie sur le roc de la foi ne sont pas manifestes. Mais le souffle de cette énergie et de cet amour sont présents dans ses derniers mots.

La seule photographie que nous ayons de Françoise Perroton ne rend pas justice à la femme laïque qui, à 49 ans, laissa tout derrière elle pour aller au bout du monde. Elle aurait difficilement imaginé être photographiée dans l'habit d'une religieuse. Néanmoins, elle et ses Pionnières se virent toujours comme Maristes, missionnaires et religieuses. Plus d'une fois lui fut offerte la possibilité d'être autre chose que Mariste. Elle refusa à chaque fois. Et malgré le manque d'intérêt, les incompréhensions et les conflits provenant des personnes mêmes dont elle aurait pu espérer de l'aide, elle resta fidèle à son désir d'être Mariste.

Un rêve, ou un certain chemin ?

Il est difficile d'expliquer l'engagement héroïque des Fondateurs dans un projet qui avait vu le jour parmi un petit groupe de séminaristes en 1815. Il est difficile de justifier la croissance extraordinaire du projet Mariste dans ses premières années. Mais il est aussi impossible d'éviter les faits tels qu'ils se présentent. Moins de cinq mois après son arrivée à La Valla, Marcellin Champagnat avait attiré une première recrue dans son projet concernant les Frères. En un an, il y avait sept jeunes Frères. Et au moment de sa mort en 1840, Champagnat pouvait compter 421 jeunes hommes ayant rejoint l'entreprise, parmi lesquels 280 travaillaient à ce moment-là dans 48 écoles en France et en Océanie. Quand Jean-Claude Colin fut élu Supérieur

Général de la Société de Marie en 1836, 20 prêtres firent leurs vœux. Quand Colin démissionna du poste de Supérieur Général en 1854, il y avait 258 prêtres et frères de la Société de Marie, travaillant dans 25 maisons, en France, en Océanie et à Londres. Dans l'année suivant l'approbation des Sœurs Maristes, neuf jeunes filles s'étaient jointes à Jeanne-Marie Chavoin, et, en un mois en 1824, sept autres arrivèrent des villages de Jarnosse et Coutouvre, dont la population combinée atteignait juste 3000 personnes. L'histoire de Françoise Perroton et des Pionnières en Océanie est également incroyable. Depuis le début, trois jeunes filles avaient vécu avec Françoise, puis davantage, et en trois ans, une centaine de jeunes filles vivaient ou habitaient avec elle. Plus tard, un évêque remarqua que l'une des Pionnières avait formé des familles de 90, 150 et 200 jeunes filles là où elle travaillait. Seul le pouvoir de Dieu dans la faiblesse humaine pouvait expliquer comment ces humbles graines pouvaient croître en des arbres d'une telle taille et d'une telle fécondité. L'histoire Mariste est l'illustration d'une réalité chrétienne : lorsqu'une idée simple, enracinée dans l'Évangile, est vécue avec conviction et rencontre les besoins spirituels des gens, une réelle force est générée, une vraie énergie est libérée, qui envoie les gens dans les endroits les plus dangereux, et même aux confins du monde connu, pour l'amour de cette idée. Elle donne à ces personnes le courage de donner leur vie et même de répandre leur sang pour ce qu'ils croient être important, pour eux-mêmes et pour les autres. Jusqu'à aujourd'hui, ceux qui vivent une vie Mariste ont prouvé que cette manière Mariste n'est pas seulement une certaine manière de vivre l'Évangile, c'est-à-dire, juste une manière parmi tant d'autres. Mais que c'est aussi une manière infallible, un chemin sûr garantissant une authentique sainteté à ceux qui le suivent. Le projet Mariste n'est pas qu'un rêve : c'est un chemin certain.